God
Fr 054
Bar/Mém
102518

00102518

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE,

DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS;

OU

102518

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT *les Analyses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant cet intervalle; les Relations des Assemblées Littéraires; les Notices des Livres nouveaux, clandestins, prohibés; les Pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers; les Vaudevilles sur la Cour; les Anecdotes & Bons Mots; les Eloges des Savans, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

TOME TREIZIEME.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite.*
Hor. L. II, Sat. 3. vs. 81 & 82.

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.
MDCCLXXX.

00102518

AVERTISSEMENT.

QUELQUE *recherche qu'on ait faite dans les papiers de feu M.* de Bachaumont, *voici tout ce qu'on a trouvé concernant l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures, au Sallon du Louvre, depuis son origine. Il est fâcheux, sans doute, qu'on n'ait pu recueillir plus de matériaux propres à completter une espece de Cours de ces divers Arts en faveur des Eleves & des Amateurs. Cependant, comme les Lettres qu'on donne au Public, commençant en* 1767, *& continuées jusqu'en* 1779, (*) *embrassent l'époque de douze années, c'en est assez pour constater leur état actuel en France, & pour apprécier le dégré de réputation que mérite notre Ecole.*

(*) Les Lettres sur le Sallon de 1777, se trouvent déja placées dans le volume XI de cette Collection.

Il est inutile d'observer que les dernieres Lettres ne sont point de l'homme de goût que nous regrettons, puisqu'il étoit mort avant les deux derniers Sallons; mais elles ont été composées par un Amateur qu'il avoit formé, & qui, sans avoir autant de consommation que lui, a puisé dans ses instructions des vues fines, un tact sûr, un goût difficile, & surtout une critique sévere, dont il est aisé de s'appercevoir en lisant ses productions.

AVERTISSEMENT

DE

L'EDITEUR.

IL seroit, sans doute, à souhaiter que feu M. DE BACHAUMONT eût commencé plutôt à écrire en détail ses réflexions sur l'exposition des Tableaux, Sculptures, &c. qui a lieu au Louvre, & dont on ne trouve que peu de chose dans ses *Mémoires Secrets*, &c. jusqu'en 1767, où il prit le parti de rendre compte du Sallon de cette année, à un de ses amis absent; méthode qu'il a conservée depuis. On ne peut que présumer d'un grand poids en cette matiere les jugemens de l'Auteur de l'*Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture*, qui le fit regarder dans le tems par les Gens de Lettres & les Artistes, comme un Philosophe d'un goût éclairé, sûr & exquis. Il est plus fâcheux encore que sa mort ait laissé son travail interrompu & m'ait obligé d'emprunter pour la continuation le secours d'un autre amateur.

Quoi qu'il en ſoit, dans cette période d'une révolution des Arts dont il s'agit, d'environ douze années, il y en a aſſez pour apprécier leur état actuel & connoître tous les Maîtres, qui aujourd'hui illuſtrent la France & en font la gloire & la ſplendeur.

LETTRES
SUR
LE SALLON,

DEPUIS MDCCLXVII JUSQU'EN MDCCLXXIX.

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia palmæ.
VIRG. ÆN. 5. V. 70.

LETTRE I.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 6 Septembre 1767.

L'EXPOSITION du Sallon de Peinture, Monsieur, offre cette année près de 200 morceaux. Le chef-d'œuvre de M. *Doyen* emporte la palme sans contredit. C'est le premier Tableau qu'on remarque en entrant; en sortant, c'est le dernier qu'on regarde encore: il fixe tous les yeux: l'Artiste, l'Amateur, l'Ignorant se réunissent pour l'admirer. Le Peintre, comme *Calypso* au milieu de ses Nymphes, s'éleve entre ses rivaux & les laisse bien au dessous de lui.

Ce Tableau, de 22 pieds de haut sur 12 pieds de large, est pour la Chapelle de Sainte *Genevieve des Ardens* à Saint *Roch*. Le sujet est un miracle de cette Sainte. „ L'an 1129,

„ ſous le regne de *Louis VI*, un feu du ciel
„ tomba ſur la ville de *Paris*, & dévorant les
„ entrailles de preſque tous les habitans, leur
„ faiſoit éprouver la mort la plus cruelle : par
„ l'interceſſion de Sainte *Génevieve*, ce fléau
„ ceſſa tout-à-coup. "

Le Peintre, en homme de génie, a choiſi, non l'inſtant du miracle, ce qui ne prêtoit rien à l'imagination, mais celui où il va s'opérer. Le devant du Tableau repréſente toutes les horreurs du mal qui dévore les *Pariſiens*. Un de ces malheureux ſe déchire les entrailles d'une main, & de l'autre invoque le ciel. Tous ſes muſcles ſont en contraction ; chaque partie de ſon corps paroît ſouffrir. Il y a dans cette figure une fierté de pinceau, une vigueur de coloris, dignes de l'antique. Il eſt ſoutenu par un homme qui le conſole, le ſoulage, & la douleur tranquille de cet ami fait un contraſte admirable avec le déſeſpoir de l'autre. A côté eſt une femme qui vient d'expirer : un petit enfant la regarde & témoigne ſon effroi de trouver ſa mere morte. Des pieds de morts, qui paroiſſent ſortir d'un caveau, occupent un des coins du premier plan. Ils indiquent le déſordre de ces tems de calamité. Un cadavre renverſé, jetté par une fenêtre, y pend encore. Sa poſition inanimée le caractériſe & le ton de couleur déſigne une chair déjà en putréfaction. Des monceaux de morts & de mourans dans le lointain, prêtent à l'imagination & laiſſent entrevoir tout ce qu'on

qu'on peut rendre dans un espace circonscrit. Le milieu de cette belle composition est occupé par une Princesse. On la reconnoît à la magnificence de ses vêtemens, quoique déchirés; à ses femmes qui l'entourent. Sa beauté est flétrie par la douleur : elle présente à la Sainte deux enfans, dont l'un n'a presque plus rien d'humain, par les horribles convulsions qu'il éprouve. A la gauche du tableau & dans le haut brille une Gloire. Sainte *Genevieve* en sort avec les attributs qui la caractérisent: des Esprits célestes l'entourent, & ses yeux dirigés vers l'Empyrée, annoncent ses prieres à Dieu pour la conservation du peuple auquel elle s'intéresse. Nouveau trait de génie : ce n'est point par la Sainte que M. Doyen fait opérer le miracle; elle n'est que médiatrice. Je passe différens autres détails pour n'être pas trop long.

Rien de médiocre dans cette Peinture, Monsieur; la composition est pleine de génie & de chaleur, l'ordonnance sublime; tous les tons de couleur y sont employés à propos. Je n'en ai entendu faire qu'une critique. On prétend qu'il peche contre l'unité; que cette belle femme au milieu du Tableau est plus propre à exciter des desirs, qu'à soutenir l'horreur que doit inspirer la représentation d'un tel fléau : mais la douleur dont est pénétrée cette Princesse, s'accorde avec tous les sentimens qu'inspire le reste du spectacle. D'ailleurs, elle fait grouppe avec ses deux enfans

cruellement atteints du mal général. Cette figure rentre donc dans l'enſemble de ce poëme pittoreſque. Il n'eſt pas néceſſaire que le peuple entier ſoit peſtiféré : il ſuffit que tout prenne part à l'action, & c'eſt ce qui arrive. En un mot, cette vaſte machine eſt l'ouvrage d'une imagination auſſi chaude que bien ordonnée.

M. *Vien* a travaillé à un autre Tableau, qui ſert de pendant à celui-là, & eſt deſtiné auſſi à décorer une Chapelle de Saint-*Roch*. Mais qu'il eſt différent pour le génie! Il repréſente *Saint Denis* prêchant la foi en *France*. L'Apôtre eſt élevé ſur les marches d'un temple. Ses diſciples ſont derriere lui. Des grouppes d'auditeurs répandus ſur différens plans rempliſſent le reſte de cette compoſition. Nul intérêt dans l'ouvrage, abſolument vuide d'action. L'auteur auroit pu jetter plus de chaleur dans la tête du Saint. Elle eſt vénérable. Sa figure eſt noble: elle annonce de la douceur: il y regne quelque choſe de perſuaſif; mais elle manque de cet enthouſiaſme, vrai caractere du Martyr Prédicant. D'ailleurs, aucune imagination, & voilà, Monſieur, la différence du Génie. M. *Doyen* a eu le choix des deux ſujets; il ſentoit toute l'aridité de celui-ci; il l'avoit pourtant médité. Voici comme il en auroit tiré parti. Il auroit figuré les Payens en déſordre, briſant leurs Idoles à la voix de l'Apôtre. Jugez du mouvement, de la vigueur, dont cette idée animoit tout un peuple! Quel-

le variété ſuccédoit à la monotonie que M. *Vien* n'a pu éviter dans cette ſcene tranquille, où l'on n'apperçoit preſque que des bras en l'air! On voit avec regret échouer cet Artiſte, qui donnoit les plus belles eſpérances. Il manque de la premiere qualité du Peintre d'hiſtoire, comme du vrai Poëte: il n'a point d'invention. Au reſte, ſi ſon tableau ne frappe pas l'ignorant par ces ſerremens de cœur, par ces paſſions vives & rapides qu'excite l'ouvrage d'un auteur enthouſiaſte, il a des parties que les connoiſſeurs admirent. Sa figure principale eſt bien détachée des autres grouppes. Malgré la multitude des perſonnages, nulle confuſion; l'œil perce à travers toutes ces têtes, juſques dans le lointain: la ſcene eſt éclairée convenablement. Nulle figure qui ne ſoit finie & variée, autant que le peut permettre la poſition de l'auditeur. Beaucoup d'intelligence dans le clair obſcur. En un mot, une grande & trop grande ſageſſe dans la diſtribution de l'ordonnance.

Son Tableau de Saint *Grégoire* Pape, eſt infiniment mieux goûté, parce que l'ouvrage eſt dans ſon genre & n'exige aucune imagination. La majeſté de la tête, la belle poſition du corps, la magnificence des draperies, la richeſſe du coloris, méritent au Peintre des éloges de la part des Spectateurs froids, qui aiment plus à admirer qu'à être émus.

Un des plus vaſtes Tableaux du Sallon, mais qui n'eſt pas certainement un des meilleurs, eſt

celui de M. *Hallé*. Il doit être placé dans la grande salle de l'hôtel de ville de *Paris*. Il a 14 pieds de large sur 10 pieds de haut. C'est *Minerve*, qui annonce la paix à la ville de *Paris*, & conduit elle-même cette Déesse. Elle tient une Corne d'abondance, en fait sortir des fleurs, qui se répandent sur les Génies des Sciences & des Arts. La ville de Paris est représentée par le Sénat municipal; & vous sentez, Monsieur, combien l'allégorie doit être froide. Quel contraste! Minerve vis-à-vis de marchands de la rue St. Denis! Il regne d'ailleurs une ressemblance entre l'ensemble de ce Tableau & celui de M. *Vien*, son voisin, qui n'est point à l'avantage du premier. Toutes ces robes rouges ne prêtent gueres aux détails du pinceau. Le seul mérite de l'Auteur est d'avoir fait une Architecture noble & imposante, d'avoir mis de l'ordre & de la netteté dans sa composition, d'avoir bien dégradé ses couleurs, d'avoir attrapé la ressemblance des personnages. Quant à ses Déesses, quelles Déesses! Une *Paix*, qui a l'air d'une fille d'Opéra & ne répand que des flocons de fleurs! Pourquoi pas des fruits? Est-ce défaut de jugement? Est-ce une satyre? Cet ouvrage, plus long que difficile, plutôt un assemblage de Portraits, qu'un vrai Tableau d'histoire, ne fera point sortir M. *Hallé* du rang des Peintres médiocres, où il a toujours été.

M. *Du Rameau* offre trois grands morceaux, sans compter plusieurs autres petits, des des-

tins, des esquisses, &c. Le premier est *le triomphe de la Justice.* Il est de 10 pieds 8 pouces de haut sur 14 pieds de large. Il doit être placé dans la chambre criminelle du Parlement de Rouen.

La *Justice*, traînée sur son Char par des Licornes blanches, symbole de la pureté, couronne l'*Innocence* qui se jette entre ses bras. La *Prudence*, la *Concorde*, la *Force*, la *Charité* & la *Vigilance* l'accompagnent. Elle foule aux pieds la *Cruauté* & l'*Envie*, désignées par le *Loup* & le *Serpent*, & brave les efforts de la *Fraude*, qui laissant tomber l'étendard de la rebellion, veut s'opposer à son passage.

L'autre est *le Martyre de Saint Cyr & de Sainte Juliette* & le dernier est *Saint François de Sales mourant, dans l'instant où il reçoit l'extrême-onction.* Ces deux, de 10 pieds 5 pouces de haut, sur 5 pieds de large, sont pour l'Eglise de Saint Cyr. Les trois Tableaux méritent des éloges : il y a de la chaleur dans l'allégorie du premier, quoique trop compliquée; beaucoup d'expression dans le second; de la sagesse & du sentiment dans le troisieme. En général, un pinceau blafard, des chairs plombées, nul coloris. Cet auteur prend souvent la roideur pour la force, la dureté pour l'énergie; mais il a de l'imagination, & cette qualité rare & brillante compense bien des défauts.

Je suis les grands morceaux, Monsieur, & passe sous silence *Jésus-Christ sur la montagne*

des Oliviers, par M. *Parocel*; le même sujet par M. *Brenet*, ainsi que *Jésus-Christ & la Samaritaine*: *Jésus-Christ ordonnant à ses Disciples de laisser approcher des enfans qu'on lui présente*, par M. *Lepicié*: *Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, conversant avec les Docteurs de la Loi*, par M. *Renou*: enfin une *Flagellation*, par M. *de Beaufort*. Tous ces Peintres semblent s'être réunis pour dégrader la Divinité par un pinceau rien moins que divin. On ne peut donner une figure plus platte, plus ignoble à l'Homme-Dieu. Bien loin de s'élever par la majesté de leur sujet, ces Messieurs l'ont rétréci, comme leur génie. C'est leur faire trop d'honneur que de les nommer !

Que dire d'un M. *Olivier*, qui va prendre pour sujet *le Massacre des Innocens*, déjà traité par un grand Maître ? C'est un de nos Poëtes Dramatiques, qui refait *Gustave* après *Piron*.

Que penser de M. *Restout* le fils, qui nous représente *Diogene demandant l'aumône* à des êtres insensibles, telles que des pierres, des statues ? La froideur du choix n'indique-t-elle pas celle du Peintre, trop bien démontrée dans ses *plaisirs d'Anacréon* ? Ce Poëte tient sa coupe d'une main & sa maîtresse de l'autre : la joie devroit pétiller dans ses yeux, la volupté s'échapper de toutes les rides du visage de ce vieillard aimable. Point du tout : il a l'air d'un patient qu'on mene au supplice, ou plutôt il n'y a ni action, ni sentiment, ni expression dans toute cette figure.

M. *Jollain*, Agrégé aussi, donne de plus grandes espérances. Son *Bélisaire* offre une composition bien ordonnée. Le petit enfant qui demande l'aumône pour ce grand homme, dans le casque du guerrier, est un trait de génie. Il ajoute à l'intérêt: les attitudes des personnages du tableau sont variées, comme leur douleur. En un mot, on y trouve un Peintre qui pense & qui invente. Son *Amour enchaîné par les Graces* fait sourire l'imagination; & si celles-ci ne sont pas sweltes, elles ont au moins une gaieté décente, qui les caractérise. Du reste, les chairs sont animées; il y a de la vie dans ce tableau, des touches larges & moëlleuses, qui font honneur au pinceau de l'auteur, des contours qui annoncent un dessin facile.

Je me réserve, Monsieur, à vous parler du reste des Tableaux dans une seconde Lettre. Ne croyez pas que je regarde comme inférieurs ceux que j'ai omis. J'ai suivi la grandeur des machines, & vous ai présenté les objets à mesure qu'ils m'ont frappé par leur volume. J'ai peu loué, peut-être l'ai-je trop fait encore. Pourquoi nos grands Maîtres, les *Pierre*, les *Boucher*, les *Greuze*, ne se sont-ils pas offerts à mon admiration? Pourquoi M. *Vanloo* d'Espagne ne nous a-t il donné que des Portraits? Pourquoi M. *Fragonard*, sur lequel on avoit fondé de si grandes espérances au Sallon dernier, dont les talens s'étoient annoncés avec un fracas bien

flatteur pour ſon amour-propre, s'eſt-il arrêté tout-à-coup? (*) Les Délices de *Capoue* l'auroient-ils amolli? Encore ſi ſon réveil, ſemblable à celui de M. *Doyen*, (†) nous étonnoit par un coup de tonnerre!

Malgré ma Critique, Monſieur, nous devons nous eſtimer heureux d'avoir encore une Ecole auſſi bien fournie. La Françoiſe eſt la ſeule qui ſe ſoutienne, & qui ſemble hériter des pinceaux de *Minerve!* Vous en jugerez mieux, quand je vous aurai parlé de Mrs. *la Grenée*, *Vernet*, *le Prince*, *Caſanova*, *Loutherbourg*, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 13 Septembre 1767.

DEPUIS ma derniere Lettre, Monſieur, M. *Hallé* a expoſé un nouveau Tableau de ſa compoſition. Le ſujet eſt *l'Apologue du faisceau*, qu'il attribue à *Scilurus*, Roi des Scythes. Il eſt dans la maniere roide & dure de ce Peintre. Sept ou huit des enfans de ce Roi,

(*) Il ne nous a donné que de petits morceaux, dont on parlera.

(†) M. *Doyen*, devenu amoureux de Mlle. *Hus*, de la Comédie Françoiſe, avoit été longtems ſans rien faire.

qui font effort pour brifer le faifceau, ne peuvent préfenter un fpectacle digne du pinceau d'un grand Maître. Nulle paffion à exprimer la variétés des attitudes, ne prête même pas, en ce qu'elles feroient contre nature. Nul effet de coloris, point de perfpective, toutes les têtes font dans une même ombre. Ainfi, mauvais choix & pitoyable exécution.

M. *Michel Vanloo* fe diftingue par une Galerie de Portraits, tous de fa compofition & variés extrêmement. Dans celui de M. le Cardinal de *Choifeul*, on admire la nobleffe & la dignité: la vérité de la reffemblance dans celui de l'Abbé de *Breteuil*. Celui de Madame *Vernet* offre une grande pureté de chairs, un coloris délicieux. L'efprit pétille dans la figure de Mlle. de *Langeac*, & femble s'échapper de tous les traits de fon vifage. Peut-être lui a-t-il donné un air trop malin pour fon âge. D'ailleurs, quoi de plus indécent que de repréfenter une jeune perfonne en Sultane & le mouchoir à la main? Il a peint M. *Diderot* avec cette tête nue & fumante, fur laquelle cet Auteur eft obligé de jetter de l'eau froide de tems à autre, pour modérer les accès d'un génie bouillant (*). La portraiture de M. *Cochin* eft finie & léchée, comme tous les ouvrages qui fortent des mains de cet habile Graveur. J'en paffe beaucoup d'autres fous filence, pour venir aux deux morçeaux les plus pré-

(*) C'eft ce que rapportent fes amis.

cieux de cet artiste. Je veux parler de deux ovales, la *Peinture* & la *Sculpture*. La premiére est d'une taille plus swelte; elle a le pinceau à la main & est occupée à travailler. L'autre figure, plus robuste, tient son ciseau; elle a son bloc ébauché devant elle, & médite sur ce qu'elle va faire. Ces deux morceaux sont fort beaux.

Le premier ouvrage de M. *la Grenée*, par l'importance du sujet, plutôt que par son mérite, est *Monseigneur le Dauphin mourant, environné de sa famille: Monseigneur le Duc de Bourgogne lui présente la couronne de l'Immortalité.* Nulle ressemblance, nul costume dans ce tableau, qui n'est qu'une allégorie. M. le Dauphin a l'air d'un pauvre homme mourant sur son châlit: il est débraillé, la tête nue. Le tableau a pour devise: *Mortem quoque superavit.* Elle ne se lit certainement pas sur le visage du Prince mourant, & c'est ce qu'il eut fallu rendre. La douleur de Madame la Dauphine fait grimacer sa figure, sans aucune noblesse. Convenons qu'un pareil sujet n'est point dans le genre de cet Auteur, fait pour rendre la volupté touchante, plus que les objets tristes & lugubres. Aussi a-t-il échoué dans un plus grand morceau d'histoire. Dans *la tête de Pompée présentée à César*, il n'a point réuni ce double sentiment de joie & de douleur, qu'a si bien découvert *Corneille*, & que *Rubens* n'auroit pas manqué d'exprimer. *Jupiter & Junon sur le mont Ida, endormis par*

Morphée, étoit sans doute encore un sujet trop sublime pour ce Peintre. Le sommeil y est très-bien caractérisé, mais la grandeur & la majesté du Dieu du tonnerre ne se reconnoissent point dans ce Maître des Dieux. Pour puiser de pareils sujets dans *Homere*, il faudroit se sentir son génie.

M. *la Grenée* a mieux réussi dans *la chaste Susanne*, dans *le chaste Joseph*, mais surtout dans deux petits morceaux, la *Poésie* & *la Philosophie*. Quelle suavité de pinceau! quelle carnation dans tous! Les deux derniers seroient dignes de *l'Albane*. La paillardise des vieillards, la luxure effrénée de la femme de *Putiphar*, sont caractérisées dans les premiers des touches les plus fortes & les plus lubriques. Le *Joseph* & la *Susanne* ne sont pas si bien rendus. En général, les passions modestes ne sont pas non plus du genre de cet Artiste; il attrape à merveille les figures de femmes animées du desir. On remarque cela dans le reste de ses tableaux, trop longs à détailler.

Je finirai son chapitre par quatre Dessus de porte, représentant *les quatre Etats*; premier défaut de costume. On n'a jamais connu que trois Etats en France; il a plu à M. *la Grenée* d'en faire un quatrieme de la Magistrature, quoiqu'elle ait toujours fait Corps avec le Tiers-Etat.

Le *Clergé* est représenté par *la Religion & la Vérité*. Il y a-là une femme nue, trop voluptueuse pour un pareil sujet.

L'Allégorie de *l'Epée*, figurée par *Bellone*, *présentant à Mars les rênes de ses Chevaux*, est belle & hardie, mais exigeoit un pinceau plus fier.

La *Justice*, emblême de la *Magistrature*, *est désarmée par l'Innocence; la Prudence l'en félicite.* Il falloit que cette derniere dévoilât l'*Innocence*, & l'Allégorie eût été plus juste & plus ingénieuse.

Le *Tiers-Etat* enfin, caractérisé par *l'Agriculture & le Commerce, qui amenent l'Abondance*, est d'une composition vraie, belle & simple.

Je passe à M. *Vernet* & serai fort court sur son sujet. C'est toujours le même genre, mais d'une variété qui étonne tous les connoisseurs. Chacune de ses Marines est une histoire entiere, par le mouvement qui regne dans ses tableaux. Il a tant été loué que je ne pourrois rien ajouter. Je ne ferai mention que de son *Clair de Lune*. On admire avec quel art il a fait jouer cet astre dans l'onde & en a rendu tous les reflets. La vérité est le grand caractere de ce Peintre.

Je m'étendrai davantage sur son rival, parce qu'il n'est pas encore si connu. C'est M. *Louthcrbourg*, Agrégé. Il a donné quinze tableaux, qui tous ont leur mérite & sont de la plus grande beauté. On lui reproche de n'avoir pas mis dans ses deux *Combats sur terre & sur mer*, toute la chaleur qu'exigent deux pareils sujets; d'avoir plutôt peint des morts que des mourans. Malgré cela, Monsieur, il y a des

chofes magnifiques dans l'un & dans l'autre. Il y regne, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ce beau déſordre, premier caractere des batailles. Il y a une entente admirable de coloris. Les armures, les caſques, les boucliers y brillent de leur éclat. On y remarque juſqu'au damasciné des épées. Ses deux chefs-d'œuvres ſont ſa *Petite Tempête*, ainſi appellée parce qu'il y en a deux de ſa façon; & un tableau de *Payſage avec des animaux*, tiré du cabinet de M. *Boiſſet*. On peut dire que dans le premier il ſerre de près ſon modele. D'abord en approchant, on ſent l'horreur qu'inſpire néceſſairement un pareil ſpectacle. A ce ſentiment ſuccede la pitié, à meſure qu'on détaille les parties de ce tableau. Quant au connoiſſeur froid, il n'eſt pas poſſible qu'il lui refuſe ſon admiration, ſoit pour la variété des grouppes, ſoit pour la correction du deſſin, ou pour l'expreſſion des figures. En un mot, il eſt digne de *Vernet*, & c'eſt tout dire; comme l'autre morceau l'eſt de *Berghem*. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop appéſanti le pinceau ſur les animaux, d'avoir donné des touches trop fortes, qui les rendent maſſifs; mais après tout, un Bœuf eſt-il léger? Vous voyez, Monſieur, que M. *Loutherbourg* entend également le payſage, les animaux, la figure; qu'il réunit preſque tous les genres. Il rend auſſi la nature inſenſible, qu'il ſçait mettre en mouvement. Je n'en veux pour preuve que ſon tableau de *la Caſcade*.

Je voudrois bien, Monsieur, détailler aussi les *Casanovas*, c'est-à-dire les tableaux de M. *Casanova*. Il ne nous a donné cette année qu'une bataille & son pendant en petit. Ce sujet n'est pas propre à être traité en miniature, il s'en faut. Il entraîne trop de confusion, trop d'assemblage de figures. On remarque bien dans l'ensemble une touche hardie, mais ce ne sont que des bras & des têtes. On ne sçait à quels corps ils appartiennent : c'est une vraie *capilotade*. J'aime mieux ses trois petits tableaux, dont l'un représente *un Maréchal*, & l'autre *un Cabaret*; dans l'autre c'est *un Cavalier qui rajuste sa botte*. Ce sont des sujets familiers, dans lesquels se joue ce Génie fier & mâle. Il met partout de l'action: il est toujours chaud de couleur.

M. *le Prince* ne dégénere point de sa fécondité. Il nous enrichit cette année de 13 tableaux, dont trois volumineux. Ils sont destinés pour être exécutés en tapisserie à la manufacture de *Beauvais*. L'auteur s'est cru obligé, tant pour les effets que pour la touche, de se prêter au genre & à la possibilité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages, qui, faits uniquement pour amuser les yeux dans les appartemens, semblent exiger partout de la clarté & des richesses de détail. Je ne sais quel effet ces dessins feront dans un appartement, mais tout le monde s'accorde à les trouver très-mauvais. Point de coloris, une confusion d'objets; des *Russes*, à qui le Peintre veut

donner l'esprit & la galanterie des Bergers de *Boucher*. S'il n'avoit fait que de pareils ouvrages, il pourroit avoir le mérite du costume, celui d'avoir peint des mœurs étrangeres & nouvelles pour nous : mais il ne seroit réputé qu'un homme très-médiocre. Il a mieux réussi, & infiniment mieux dans ses petits tableaux. Son genre ne paroît pas fait pour les grands objets. Il ne peut rendre qu'une action, qui ne soit point embarrassée par la multitude des personnages; de cette espece sont *la fille qui charge une vieille de remettre une Lettre*; *un jeune homme qui récompense le zele de la vieille, en lui donnant une piece d'or*; jolis pendans, ingénieusement traités, mais trop d'après le grand Maître dont j'ai parlé. *La bonne avanture & le concert*, *l'oiseau retrouvé*, *le musicien champêtre*, *une jeune fille endormie surprise par son pere & sa mere*; &c. tout cela est fort gentil & beaucoup moins défectueux pour le coloris.

Je quitte M. *le Prince*, pour passer à un des hommes les plus étonnans du Sallon, M. *Robert*. C'est le rival de M. *Machy* pour les morceaux d'architecture, comme *Loutherbourg* l'est de *Vernet* en marines. Rien de plus beau, Monsieur, pour la perspective & les effets de lumiere, que *la Cour du Palais Romain, qu'on inonde dans les grandes chaleurs, pour donner de la fraîcheur aux Galeries qui l'environnent*. Vous passez à travers ces colonnes, comme si tout étoit de relief. Ses autres ouvrages ne sont

pas tous si bien entendus à cet égard, mais en général cet Auteur est majestueux; tous ses tableaux sont imposans par la magnificence des édifices qu'il a choisis & bien rendus. Il me semble en ce genre avoir une bien plus grande maniere que son modele, plus recherché, plus fini, plus françois.

J'ai promis de revenir sur M. *Fragonard*, en faveur de sa réputation naissante & des espérances qu'il donne. Il nous montre cette année un *Tableau ovale, représentant des grouppes d'enfans dans le Ciel*: une *tête de Vieillard*. Ils sont tous deux dans la maniere de cet Auteur, très-légere & très-aërienne. Elle convient fort au premier sujet. Quant à l'autre, la gravité de la figure n'admet pas ces touches claires, qui sont trop disparates.

Je ne dirai qu'un mot de M. *Chardin*, qui a traité le public aussi fort succintement. Il n'a donné que deux Tableaux, représentant *divers instrumens de musique*. Ils sont destinés pour les appartemens de *Belle-vue*, & magnifiques dans leur genre. Mais quel genre!

M. *Venevault* a exposé un tableau en miniature, commandé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de *Dijon*, appartenant à S. A. S. Mgr. le Prince de *Condé*. „ Au centre du tableau, & dans un plan un peu reculé, s'éleve une pyramide, dont le piedestal est chargé de trophées d'armes. Sur une des faces de cette pyramide on lit cette inscription: *Bataille de Friedberg*. Minerve assise, porte sur un bouclier,

clier, porte le buste du Prince de *Condé*, en médaillon, ciselé en or. Près d'elle sont deux Génies, dont l'un montre du doigt la devise de l'Académie gravée sur une table d'airain, & l'autre présente plusieurs couronnes à la Déesse, pour les distribuer à son choix.

D'un côté, on découvre dans l'éloignement une Campagne fertilisée; de l'autre, sur une montagne escarpée, le Temple de la Gloire, vers lequel plusieurs Savans s'approchent par des chemins difficiles. »

Vous voyez, Monsieur, par cette allégorie confuse & alambiquée, que les Peintres ne réussissent pas mieux à louer que les Poëtes.

M. *Baudouin* attire l'attention du public par deux petits tableaux peints à gouasse. L'un est *le coucher de la Mariée*; l'autre est *le sentiment de l'amour & de la nature, cédant pour un tems à la nécessité.* C'est une jeune personne qui accouche & est obligée d'envoyer le nouveau-né aux *Enfans-trouvés*. On y lit ce vers: *fecit amor, pietas mittit, fortuna reducet.* On aime mieux ce dernier, parcequ'il est plus épigrammatique & d'un intérêt plus général. D'un autre côté, il est si peu exprimé que l'auteur est obligé d'y suppléer par une devise, par une enseigne à la maison de Sage-femme, &c. & que l'action n'est pas encore complettement expliquée au premier coup-d'œil. Quoi qu'il en soit, toutes les femmes veulent voir ce petit tableau. Les filles surtout ne se lassent point de le regarder. Plus d'une jeune personne, en le

voyant, peut ſe dire : *Autant m'en pend à l'oreille*. M. *Baudouin* met beaucoup d'eſprit dans ſes ſujets, & même du ſentiment. C'eſt le *Greuze* de la miniature.

M. *Roland de la Porte* renouvelle ſes illuſions ; il nous étonne par la magie de ſa perſpective. Il donne de l'élévation aux figures les plus plattes. On admire ſon *Crucifix de bronze, ſur un fond de velours bleu, imitant le relief*. Ce genre n'eſt pas ſûrement le premier de la peinture ; mais il eſt beau de réuſſir dans ſon genre quelconque.

Mrs. *Peronneau*, *Roſlin*, *Drouais* le fils ſont en poſſeſſion de nous enrichir de Portraits. On remarque dans ceux du ſecond, Madame la Marquiſe de *Marigny :* Madame la Comteſſe de *Brionne* n'eſt pas le plus médiocre ouvrage de ceux du dernier. En général, toutes les portraitures ont un défaut. Le héros eſt toujours peint, faiſant quelque choſe & jamais n'en étant occupé il regarde le Public. Eſt-ce dans la vraiſemblance ? Et le faiſeur de portrait a-t-il plus droit qu'un autre d'y manquer ?

J'abandonne, Monſieur, le vulgaire des autres Peintres. Je ne pourrois qu'en parler déſavantageuſement. Il vaut autant les laiſſer ſe mirer dans leur amour-propre. Je finirai par la Sculpture dans ma troiſieme & derniere Lettre. Il y a de très-beaux morceaux & je crois que cet Art ſe ſoutient mieux que la Peinture.

LETTRE III.

Paris, le 20 Septembre 1767.

On pourroit faire, Monsieur, le même reproche à nos Sculpteurs qu'à nos Peintres. Ceux-ci exposent beaucoup trop de portraits, & les autres infiniment trop de bustes; d'autant mieux que le peu d'espace accordé à cet égard dans le Sallon, ne permet pas de nous dédommager d'ailleurs. Au reste, ces Bustes sont au moins intéressans: ils nous offrent presque tous des personnages ou précieux ou importans.

M. *Pajon* nous a donné le portrait de feu Monseigneur le *Dauphin*, en marbre; ceux de Monseigneur le *Dauphin* actuel, du Comte de *Provence*, du Comte d'*Artois*, &c. Le peuple court en foule voir les appuis du trône, & ce spectacle vraiment attendrissant ne peut que faire honneur à l'Artiste.

M. *Caffieri* a exposé le portrait de M. *Hallé*, Peintre du Roi & Professeur en son Académie, ainsi que celui de M. *Borie*, Docteur en Médecine. On ne sçaura point mauvais gré à M. *Caffieri* de transmettre à la postérité un Artiste estimable & un Esculape en vogue.

Qui n'est enchanté de retrouver au Sallon le Buste de ce génie immortel, qui a fait une si grande époque dans la révolution de l'esprit humain en France? Je veux parler de M. de

Montesquieu. Ce portrait, exécuté par M. *le Moine*, eſt un préſent que M. le Prince de *Beauvau* fait à l'Académie de *Bordeaux*. Le même Artiſte nous offre celui de Me. *Gerbier*, le Cicéron François. Il a auſſi travaillé le buſte de M. de *Trudaine*. Il eſt en marbre. C'eſt un monument de reconnoiſſance de la *Faculté de Droit* de Paris, qui doit être placé dans l'intérieur de ſes nouvelles écoles. Un grand & ſage Miniſtre n'a point voulu être nommé dans le livre. Sa modeſtie, en ſe préſentant à nos regards, ſemble avoir jetté un voile ſur la figure. Mais qui méconnoîtroit à la bienfaiſance dont elle eſt empreinte, M. le Comte de *Saint-Florentin*? A côté eſt humblement, en terre, Madame la Comteſſe de *Langeac*. Ce buſte nous offre une Grace, taillée des mains de ſes ſœurs. Tous ces morceaux font infiniment d'honneur à M. *le Moine*.

Je finis les portraits par deux médaillons en marbre, de M. *Vaſſé*. L'un eſt celui de feu M. le Comte de *Caylus*, appartenant à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. L'autre eſt celui de feue *Eliſabeth*, Impératrice de *Ruſſie*, appartenant à M. le Comte de *Schuwaloff*. Rien de plus beau que ces médaillons! que la vérité de la reſſemblance & l'énergie des figures! On admire la bordure du médaillon de l'Impératrice, qui eſt en effet de la plus grande richeſſe & d'un travail exquis.

Entre les morceaux de Sculpture d'une plus grande maniere, on diſtinge une figure en mar-

bre, repréſentant une *Baigneuſe* de M. *Allegrain*. Elle a 5 pieds 10 pouces de hauteur. Elle eſt pour le Roi, & doit être placée à *Choiſi*. La grandeur de la machine a empêché qu'elle ne fût tranſportée au Sallon, & l'on va la voir chez l'Auteur. Cette *Baigneuſe* eſt, Monſieur, dans les proportions antiques. Elle eſt d'une élégance ſwelte. Il eſt fâcheux que dans le marbre il ſe ſoit trouvé des veines noires, répandues çà & là, qui font un effet déſagréable & traverſent même la figure.

La *Minerve* de M. *Vaſſé*, appuyée ſur ſon bouclier, prête à donner une couronne, n'offre rien d'admirable pour l'invention, ni pour la nobleſſe de l'attitude, ni pour la majeſté de la tête. La Déeſſe n'a qu'une figure très-ordinaire.

M. *Pajou* propoſe aux curieux la *Magnificence* & la *Sageſſe*, deux eſquiſſes en plâtre, dont les figures ſeront exécutées en grand pour le Palais-Royal. Il y a joint celle d'un tombeau & l'on remarque du génie dans ces trois morceaux.

L'Innocence, en marbre, de M. *Caffieri*, eſt d'une belle ſimplicité; elle ſe lave les mains. *L'Amitié qui pleure ſur un tombeau* & qui n'eſt qu'un modele, invite à la triſteſſe, & doit faire un grand effet dans l'exécution.

L'*Annonciation*, en bas-relief, de M. *Berruer*, eſt d'un très-bon goût. La tête de la Vierge eſt d'une pureté, d'une modeſtie qu'on admire. Aux deux côtés ſont *la Foi* & *l'Humilité*. Ces figures droites ſont ordinairement

froides & ne ſignifient pas grand'choſe. Ce morceau doit être exécuté du double de ſa grandeur, pour être placé dans l'Egliſe Cathédrale de *Chartres*.

Son *Hébé* n'a rien de bien caractériſtique. La tête eſt belle, mais ne rend point tout ce qu'on devroit attendre de la Déeſſe de la Jeuneſſe.

La *Douleur*, de M. *Gois*, eſt ſans contredit le plus beau morceau de Sculpture du Sallon. Pas un muſcle dans cette figure qui ne travaille, pas un trait qui n'ajoute à l'expreſſion. Ce buſte eſt d'ailleurs d'un marbre d'une blancheur, d'un tranſparent exquis. Il eſt d'une beauté rare.

Son *Ariſtée déſeſpéré de la perte de ſes abeilles*, n'eſt pas ſans mérite. Il eſt couché ſur ſes ruches briſées, &c. La Sculpture ne peut rendre que médiocrement de pareils ſujets.

Je ne dois pas omettre *les deux Enfans* en plâtre pour une Chapelle, de M. *Mouchy*. Son *Repos d'un Berger* a de la ſimplicité, de la naïveté.

Il y a de très-belles choſes dans les Gravures, Monſieur; mais comme elles ne ſont tirées pour la plupart que d'après des tableaux connus, je ne vous en détaillerai qu'un petit nombre. Cet art ſe ſoutient & ſe perfectionne de plus en plus chez nous. Il y a des eſtampes qui ont tout le feu, toute l'expreſſion des originaux.

M. *Cochin* a expoſé pluſieurs deſſins allégoriques ſur les Regnes des Rois de France. Ils ſont deſtinés à être gravés pour l'ornement de

la nouvelle édition de *l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par M. le Préſident *Hénault*.

L'Eſtampe curieuſe, Monſieur, eſt celle de M. l'*Empereur*, repréſentant le portrait de M. *de Belloy*, ſujet allégorique, d'après le tableau de M. *Jollain*, Peintre du Roi.

La Ville de Calais préſente au génie de la Poéſie le médaillon de M. *de Belloy*, pour être attaché à la pyramide de l'Immortalité. Sur la pyramide on voit un bas-relief, où le Roi *Edouard* eſt repréſenté condamnant à la mort *Euſtache de Saint-Pierre* & ſes généreux compagnons. Au bas eſt un enfant qui tient les clefs & les armes de la Ville, & près de lui un chien, ſymbole de la fidélité de ces vaillans Citoyens : on apperçoit dans le fond le Port de *Calais*. Vous jugez, Monſieur, que cette Allégorie eſt auſſi compliquée & d'un auſſi mauvais goût que le monſtre biſarre ſur lequel on s'eſt enthouſiaſmé quelque tems par mode.

Cette eſtampe, gravée ſous les ordres de M. le Duc de *Charoſt*, Gouverneur de *Calais*, ne fait honneur ni au génie de l'inventeur, ni à M. *de Belloy*, qui ne l'a pas méritée, ni au grand Seigneur qui a jugé à propos de faire accorder cette faveur précieuſe à M. *de Belloy*, & qui devroit être ménagée pour une occaſion plus importante.

On a de M. *Strange*, nouvel Agrégé, *Abraham répudiant Agar ; Eſther devant Aſſuerus*, d'après *le Guerchin ; une Vierge & l'Enfant Jéſus ; un Amour endormi*, d'après *le Guide*.

Il faut rendre juſtice au burin net, brillant & facile de ce Maître, qui d'ailleurs a beaucoup de chaleur.

M. *Demarteau*, nouvel Artiſte qui ſe met ſur les rangs, a expoſé pluſieurs excellentes gravures dans la maniere du crayon, d'après les deſſins de Mrs. *Boucher*, *Cochin*, *Carle Vanloo*, *P. de Cortone* & le *Caravage*. Mais ſon Allégorie ſur la vie de Monſeigneur le *Dauphin* eſt déteſtable.

Il ne faut point omettre trois beaux deſſins de M. *Beauvarlet*, deſtinés à être gravés. L'un eſt *Mercure & Aglaure*, d'après *la Hire*. L'autre, une *Fête de Campagne*, d'après *Teniers*. Le troiſieme, *la Marchande de petits Amours*, d'après M. *Vien*.

Concluons, Monſieur, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur le Sallon, que la Peinture offre très peu de beaux morceaux, ſurtout en hiſtoire, & beaucoup de croûtes: la Sculpture, preſque rien d'un grand beau, d'un faire admirable, mais peu de mauvaiſes choſes & beaucoup de bonnes. Quant aux Eſtampes & aux Deſſins, tout en eſt preſque précieux & du premier mérite.

En fait de Peintres d'hiſtoire, je ne vois que Mrs. *Doyen* & *Vien*, ſur leſquels on puiſſe fonder des eſpérances ſolides & déjà confirmées. Encore le dernier manque-t-il de l'enthouſiaſme propre à aller aux grandes choſes. M. *Hallé* eſt à ſon *non plus ultra*. Il a une maniere roide, dont il ne ſe défera pas, un pinceau ſec, qui

ne

ne peut rien exprimer de gracieux & de ſublime. M. *Durameau* a de la force dans le deſſin, de l'imagination, & peut aller loin s'il acquiert du coloris & plus de ſoupleſſe dans ſes attitudes. M. *Fragonnard* n'a rien donné cette année qui ajoute à l'idée qu'on en avoit conçue en 1765 d'après ſon beau tableau de *Callyrhoé*.

J'ai dejà appellé M. *de la Grenée*, l'*Albane* François ; j'ai comparé M. *Loutherbourg* au *Berghem*; on retrouve le pinceau & le goût de *Wauvermans* dans M. *Cazanova*. Pour M. *Vernet*, il n'a de modele que lui-même. M. *le Prince* ſinge trop *Boucher* ; M. *Baudouin* eſt le la Fontaine de la Peinture; Mrs. *Machy* & *Robert* ſont ſupérieurs pour les morceaux d'Architecture & de Perſpective. Nous excelions dans le Portrait par le nombre & la qualité de nos Maîtres; *la Tour* pour le Paſtel, que voudroit égaler *Perronneau*; *Michel Vanloo* pour les tableaux hiſtoriés. On aime la fraîcheur du coloris de *Roſlin*, quoiqu'il n'attrape pas toujours les reſſemblances. La beauté & la jeuneſſe ſont rendues avec le plus grand éclat par M. *Drouais* le fils, au point que ſes têtes ont quelquefois un air d'émail qui provient d'un ton de couleur trop brillant.

On a de M. *Bellengé* des tableaux de fleurs, de fruits, de vaſes, rendus avec beaucoup de vérité.

Je ſuis fâché, Monſieur, de n'en pouvoir nommer davantage.

Tous nos Sculpteurs, au contraire, ont leur

mérite ſpécifique. M. *le Moine* place bien les têtes de ſes portraits ; il donne de l'ampleur & de beaux contours aux buſtes : il regne une ſorte de magnificence dans ſon ciſeau, proportionnée aux perſonnages qu'il repréſente. Il peint auſſi le génie & les graces déliées, comme je l'ai remarqué.

M. *Allegrain* a un travail fini, une recherche néceſſaire dans les ouvrages qu'il entreprend. Il paroît s'être livré ſurtout à peindre les contours ſouples des beaux corps de femmes.

Le ciſeau plus grave de M. *Vaſſé* ne manque point auſſi d'élégance quand il le faut.

M. *Pajou* a plus de feu ; il eſt plus hiſtorique, & ſes grouppes ont tous les détails pittoresques.

Le ſwelte, le beau goût de l'antique, un ciſeau touchant & moëlleux diſtinguent M. *Caffieri*.

M. *Berruer* a de l'invention & paroît vouloir ſe livrer au grand.

M. *Gois* eſt plein d'expreſſion & rend à merveille tous les effets anatomiques des paſſions.

Enfin M. *Mouchy* a de la douceur dans ſon faire & de la ſimplicité dans ſon exécution.

Mrs. *Cochin**, *le Bas*, *Wille*, &c. & nos autres Graveurs ſont trop connus pour rien ajouter ſur leur compte. Je ſuis, &c.

Année MDCCLXIX.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 10 Septembre 1769.

Le Sallon de cette année, Monſieur, plus nombreux que le dernier, n'eſt pas à beaucoup près auſſi riche, ou, pour mieux dire, il eſt très-médiocre, pluſieurs de nos principaux Peintres n'y ayant rien expoſé. M. *Pierre* nous renvoye au plafond de *Saint-Cloud*, auquel il travaille depuis pluſieurs années & qu'on voit actuellement. M. *Doyen*, dont la réputation a prodigieuſement crû par ſon tableau de *Sainte Géneviève des Ardens*, eſt occupé aujourd'hui à réparer les peintures du Dôme des *Invalides*. M. *Fragonard*, ce jeune Artiſte, qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes eſpérances pour le genre de l'hiſtoire, dont les talens s'étoient peu développés au Sallon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carriere où il étoit entré, & qu'au lieu de travailler pour la gloire & pour la poſtérité, il ſe contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs & dans les garderobes. A la place de ces hommes célebres dont on regrette les ouvrages, a reparu un homme dont les talens font depuis quelque tems la plus grande ſenſa-

tion, & qu'on avoit redemandé avec tant d'ardeur, il y a deux ans, lorsque ses démêlés avec l'Académie l'avoient fait exclure de l'Exposition. Vous le nommez avant moi, Monsieur, & à ces regrets universels vous reconnoissez M. *Greuze*. Mais ne prématurons point ce que j'ai à dire sur son compte; ce Peintre viendra à son rang. Pour plus de commodité je vais suivre l'ordre du Tableau qui, comme vous savez, n'est pas toujours celui du mérite.

Je commence par M. *Boucher*, premier Peintre du Roi, ancien Directeur & Recteur. Il n'a exposé qu'un seul tableau: il est d'une assez grande étendue: il représente une *Marche de Bohémiens*, ou *Caravane*, dans le goût de *Benedette di Castiglione*, à ce qu'il prétend. Vous savez que notre Artiste est renommé, pour la correction de son dessin, pour les graces de son pinceau; voué particuliérement aux Bergeries, son défaut est d'ajouter trop de finesse & d'esprit à ses physionomies: c'est le *Fontenelle* de la Peinture. Jugez s'il étoit propre à nous rendre des Bohémiens! En vain a-t-il voulu donner de la force à sa touche, tous ses minois sont à la françoise & ne sont nullement dans le costume étranger. Ce défaut n'est rien en comparaison du manque d'ordonnance dans sa composition, & de la confusion générale qui de tous ses grouppes forme un monceau d'hommes, d'animaux, de femmes, de marchandises, où l'œil ne peut rien débrouiller. D'ailleurs, nulle intelligence de

clair-obſcur, point de repos: auſſi toutes les couleurs ſe confondent & s'excluent réciproquement & ne préſentent au Spectateur qu'un nuage blanchâtre. Enſorte que ce tableau, Monſieur, eſt un des plus médiocres du Sallon.

M. *Michel Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, Directeur de l'Ecole Royale des Eleves protégés, & ſucceſſeur en cette partie du fameux *Carle Vanloo*, lui eſt bien inférieur dans le reſte. Il a donné cinq Tableaux, outre pluſieurs portraits. Le premier repréſente M. le Marquis & Madame la Marquiſe de *Marigny*. Celle-ci eſt à ſa toilette & ſemble ſe détourner pour écouter ſon mari & lui répondre. Il tient un bâton à la main, & l'on prétend que l'intention du Peintre eſt de le repréſenter partant pour la campagne, prenant congé de ſa moitié & lui confiant l'adminiſtration de ſa maiſon. Tout cela n'eſt point exprimé ſur les phyſionomies. On diroit que M. de *Marigny* querelle ſa femme & que celle-ci s'excuſe; voilà ce que l'on en peut interpréter. Du reſte, le premier eſt très-reſſemblant, & l'autre n'eſt rien moins que jolie. Auſſi eſt-elle abſolument manquée. *Une Allemande jouant de la Harpe, une Eſpagnole pinçant la Guitarre*, ſont deux tableaux qui ne contraſtent pas aſſez. Le coſtume national devoit être encore plus varié par les caracteres de tête des actrices & des auditeurs, que par les habillemens. Tous deux ſont d'une froideur mono-

tone, & les étoffes même, quoique d'une vérité absolue, manquent de la vérité locale, essentielle à la fidélité du Peintre-historien. Son *éducation de l'Amour* n'a aucune expression. Il y en a davantage dans sa *Femme représentant l'étude.* On y trouve une touche large & vigoureuse; mais ce tableau ne rend pas, à beaucoup près, tout ce qu'il devroit rendre.

Le gros du Public rit, en général, en voyant les deux tableaux de M. *Jeaurat*, dont l'un représente ce qu'il appelle son *Pressoir de Bourgogne*, & l'autre, *une Veillée de Paysannes du même Canton.* Il y a des détails amusans, de la gaieté, de la vérité dans ces deux morceaux: mais ils ne sont pas assez empâtés, & manquent absolument de relief. Sa *Femme convalescente* a plutôt l'air d'une moribonde: elle fait détourner les yeux au Spectateur.

Les Amateurs ne peuvent que louer M. *Hallé* de résister constamment à la frivolité du siecle & de suivre l'impulsion de son génie, qui le porte aux grandes choses, aux ouvrages d'une riche & vaste composition. Il nous offre aujourd'hui un Tableau de 15 pieds de long sur 10 pieds de haut, destiné à être exécuté en tapisserie aux Gobelins. Le sujet est *Achille reconnu à la Cour de Deïdamie, par le choix qu'il avoit fait des armes qu'Ulysse avoit mêlées avec des bijoux de femmes, à dessein de le découvrir.* On y compte environ vingt-cinq figures. Tous les plans de cette magnifique ordonnance y sont bien développés. En géné-

ral, ce Peintre a beaucoup d'ordre dans fon fujet, en fait embraffer l'enfemble & le maîtrifer. Il entend à merveille la perfpective & fait promener le Spectateur à travers fes grouppes. L'architecture, les richeffes de détail n'échappent pas à fon pinceau, mais il ne manie pas de même les paffions. *Achille* a l'air d'un furieux, & non cette ardeur noble dont il devroit être animé. La figure d'*Ulyffe* manque de cette fineffe qui fait fon caractere, furtout ici. La Reine n'a pas ce tendre intérêt, cette émotion vive qu'elle devroit éprouver à la vue d'*Achille*. D'ailleurs, les figures font trop petites pour la machine. Malgré ces défauts, cette hiftoire attache & occupe, & fera encore plus amufante en tapifferie, lorfque l'aiguille aura donné plus de vérité aux couleurs & plus de jeu aux figures.

L'Inauguration de la Statue équeftre du Roi eft un tableau de M. *Vien*, qui fixe d'abord l'attention en entrant au Sallon. Il a 14 pieds 6 pouces de large fur 10 pieds de haut. Il eft deftiné pour l'hôtel-de-ville de *Paris*, & delà l'Auteur s'eft cru obligé de tout facrifier aux objets du premier plan, qu'il a voulu rendre de grandeur naturelle, pour en faire autant de portraits qui puffent frapper les yeux du public. Mais premierement aucun de ces portraits n'eft reffemblant, tous les perfonnages font mal à cheval, & l'on eftime qu'il auroit dû renoncer à cette vérité, peut-être de coftume, en faveur de la nobleffe du fujet.

En fecond lieu, toutes les têtes font également éclairées. Il s'excufe fur ce qu'aucun de Meffieurs les Echevins n'a voulu refter dans la demi-teinte. Ils auroient plutôt dû fe plaindre de l'air benêt ou ftupide qu'on a donné à leurs figures. En troifieme lieu, jamais on n'a repréfenté de fpectacle fans fpectateurs. Et tout le Peuple de Paris fe trouve figuré ici par deux Savoyards, qui fe battent pour de l'argent qu'on a jetté. Ce grouppe eft pourtant le meilleur du tableau, & un autre enfant qui fe gliffe à travers les jambes des chevaux, eft d'une invention favante & hardie. On a critiqué auffi le premier Cavalier de la marche, qui, en détournant, femble porter fur une colonne du bâtiment; ce qui indique que M. *Vien* n'avoit pas affez digéré fon plan & qu'il n'étoit pas maître de fon efpace. Du refte, on fait que l'Auteur a un coloris fage & agréable, un pinceau doux & moëlleux, qualités qu'il a été maître de développer dans cette compofition dénuée de toutes paffions.

On eft bien dédommagé de ce grand fujet froid & ennuyeux, en jettant les yeux fur les fujets galans de M. *de la Grenée*, qui, placés au deffous, femblent faits pour ranimer le public. Ce Peintre, toujours fécond, a enrichi le Sallon cette année de quinze tableaux, dont dix roulent fur différens fujets de la fable, très-fufceptibles d'être embellis par une imagination voluptueufe. Des furprifes, des fuites, des défertions, des jouiffances; tout cela eft du

reſſort de notre Artiſte, & il le rend ordinairement à merveille. On lui reproche cependant dans preſque tous ces morceaux d'avoir introduit un petit Amour, tantôt du côté de l'amant, tantôt du côté de l'amante, comme ſi cet être moral & allégorique pouvoit cadrer avec un ſujet hiſtorique, quoique de la fable. C'eſt ſur la figure de ſes perſonnages qu'il faut peindre la paſſion, diſent les connoiſſeurs, & non par une petite figure poſtiche qui gêne la compoſition, donne à tous ces tableaux un air monotone & refroidit le ſpectateur. En général, l'Artiſte en queſtion excelle par les graces des attitudes, la ſuavité du pinceau, par des chairs animées, mais qu'il ne ſait pas aſſez rafraîchir dans les perſonnages tranquilles; ce qui donne un ton rougeâtre à preſque tous ſes ouvrages. C'eſt ce qu'on trouve ſurtout dans ſon grand Tableau de *Cérès enſeignant l'agriculture au Roi Triptolême, dont elle nourriſſoit le fils de ſon propre lait.* Tableau de 9 pieds & demi de haut, ſur plus de 7 pieds de large, & deſtiné à décorer la Salle à manger du nouveau Pavillon de *Trianon.* Il eſt vrai que la ſcene de l'action étant la campagne, & le tems celui de la moiſſon; le moment, le midi du jour, toute la nature doit être embraſée alors. Mais ce tableau reſſemble plus à une conflagration générale, qu'à cette teinte animée qui, en réchauffant les objets, ne leur ôte pas leur couleur naturelle. Le grand & vrai défaut de cette compoſition eſt

dans le choix & l'expreſſion de la fable. *Trip-tolême* a une faucille à la main ; les gerbes ſont faites ; il ſemble s'adreſſer à *Cérès* pour lui annoncer qu'il vient d'exécuter ſes inſtructions & lui en demande ſur le reſte. Tout cela ſe ſuppoſe ; du reſte, on ne voit point ce que lui dit la Déeſſe, & l'action eſt abſolument paſſive : défaut de génie dans le compoſiteur. Les morceaux de détail ſont aſſez bien rendus ; les gerbes, les épis d'une grande vérité, &c.

M. *de la Grenée* a traité auſſi trois ſujets de dévotion : *La Vierge aux Anges ; le Bain de l'Enfant Jéſus ; la Vierge faiſant jouer l'Enfant Jéſus & le petit Saint-Jean avec un mouton.* On a trouvé le ſecond ſujet indécent, digne des ſiecles barbares & de l'ignorance des Peintres Flamands. L'Enfant Jéſus qui montre ſon derriere, a fait rire les impies & révolté les dévots. Le troiſieme a paru vrai, mais peu convenable en ce ſiecle, où il ne faut point trop humaniſer la Divinité. A ne regarder ces jolis morceaux que comme Peintre, ils ſont doux & rians. M. *de la Grenée* paroît pénétré de ſon *Albane*, & prendre pour modele ce nourriſſon des Graces.

Ce n'eſt point dégrader la majeſté de l'hiſtoire, que de mettre au rang de ſes ſujets le portrait en pied du Roi de Pruſſe, par M. *Amedée Vanloo.* Ce Héros eſt un germe ſi fécond pour elle, qu'il lui appartient tout entier. Il eſt repréſenté debout, la main appuyée ſur ſon fauteuil. On le reconnoît aux couronnes de

Pruſſe, dont eſt parſemé le manteau Royal jetté derriere lui, mais encore mieux à ſon vêtement ſimple & guerrier. Il a pourtant la tête nue. On voudroit que l'Artiſte, non content de rendre le martial de la figure, le feu des yeux, la nobleſſe & l'impoſant du maintien, eût mis ce Monarque dans quelque attitude qui caractériſât ſes fonctions & fît connoître ſon ame toute entiere. C'eſt cette omiſſion qui, ſans doute, a donné lieu au quatrain ſuivant, qu'un admirateur de ce Prince écrivit ſur ſes tablettes, dans un accès d'humeur:

Eſt-ce-là FRÉDÉRIC, l'amour de ſon Royaume,
Et de ſes ennemis l'effroi?
J'y vois ſes traits, ſon port, un beau Prince, un fier homme;
Mais ce n'eſt qu'à l'hiſtoire à nous peindre le Roi.

Je trouve parmi les Conſeillers, M. *Chardin*, renommé dans ſon genre pour une imitation naïve & ſavante à la fois de la nature muette. Son Tableau des *Attributs des Arts & des Récompenſes qui leur ſont accordées*, répétition, avec quelques changemens, du même ſujet exécuté pour l'Impératrice des Ruſſies, peu frappant aux yeux du gros du public, eſt regardé par certains connoiſſeurs comme un morceau diſtingué, par un coloris vigoureux & tranſparent, & par une intelligence ſupérieure du clair-obſcur qui leur fait illuſion. Quelques tableaux de fruits, de gibier; d'autres repréſentant des bas-reliefs; une *femme qui revient du marché*,

ſont d'une vérité plus à la portée de tout le monde, & ſe font conſidérer davantage, quoique d'un mérite bien inférieur.

Nommer M. *Vernet*, c'eſt en avoir fait l'éloge. Ses ouvrages, répandus dans les deux mondes, ont étendu ſa réputation auſſi loin qu'il eſt poſſible à un mortel d'atteindre. Il n'a rien offert de bien nouveau cette année. On retrouve même des morceaux déjà connus de lui, & toujours curieux, toujours admirables. Les connoiſſeurs ſavent très-mauvais gré à M. de la *Borde*, l'ex-banquier de la Cour, de ne pas vouloir laiſſer expoſer au public les tableaux que ce grand Maître a compoſés pour la galerie du ſuperbe château de *la Ferté*, appartenant à ce financier. Il auroit dû ſavoir que la vraie magnificence eſt de communiquer ſes richeſſes, comme l'art de jouir de ſes tréſors eſt de les répandre à propos. Je reviens à M. *Vernet*, dont je ne puis quitter les Marines & les Payſages, ſans vous citer un trait qui vaut toutes les louanges poſſibles. Dans le tems que ce grand Maître prenoit les vues de nos Ports, un matelot dit à un autre qu'il ſeroit bien aiſe de voir les ouvrages d'un Peintre auſſi renommé: *Que verras-tu*, lui dit ſon camarade, *ſinon tout ce que tu vois ici*?

On ne peut parler de M. *Vernet* ſans ſonger à M. *Loutherbourg*, ſon digne émule. Déjà pluſieurs connoiſſeurs lui font partager la Couronne du premier. Quelle abondance! quel feu! quelle énergie dans ſeize tableaux que nous

avons eus de lui ! Il n'en eſt aucun qui ne mérite des éloges. Tantôt c'eſt un Artiſte ſavant, qui rend les vapeurs de l'air, les divers effets du Soleil & la dégradation des lointains avec toute la magie qu'on admire dans *Claude le Lorrain.* Tantôt c'eſt un *Salvator Roſe*, qui donne à ſes figures une touche libre & ſpirituelle, des attitudes agréables & pleines de goût. Ici c'eſt un Poëte, dont l'imagination exaltée par un enthouſiaſme divin ſemble atteindre à la ſublimité du *Pouſſin* & exprimer toute l'horreur des élémens conjurés. Là, c'eſt un *Berghem*, c'eſt un *Wouvermans*, qui ſe plaît à détailler la nature dans ſon repos, & à délaſſer ſes ſpectateurs fatigués, pour ainſi dire, d'avoir parcouru tant de ſcenes pleines d'action, de mouvement & de vie. Son tableau de *la grande Tempête, avec un coup de tonnerre : des Bergers, avec un troupeau, pourſuivis par des Maraudeurs*: Ses *deux Amis, qui font un goûter au retour de la chaſſe* ; & ſon *Départ pour la chaſſe au Vol*, ſont ſes compoſitions le plus généralement goûtées; mais il y a d'excellentes choſes dans toutes, juſques dans ſes *Pélerins d'Emmaüs* qu'on critique fort. Il devoit éviter de prendre un ſujet porté à ſon plus grand effet par *Paul Veroneſe.* Envain, afin de le réduire à ſon genre, a-t-il traité en payſage un morceau hiſtorique réſervé pour une verve ſublime : *Jéſus-Chriſt ſe promenant avec deux autres voyageurs*, ne forme plus qu'un grouppe ordinaire, & l'action eſt trop com-

mune pour attirer la principale attention du ſpectateur, qui ſe partage entre tous les acceſſoires du tableau & les perſonnages, ou plutôt ceux-ci ne ſont eux-mêmes qu'acceſſoires dans un ſpectacle de la campagne, où ils ne ſont placés que pour l'enrichir & en varier la décoration. Cette critique, Monſieur, m'a paru très-ſenſée, & il eſt ſurprenant que M. *Loutherbourg* s'y ſoit expoſé.

Aux deux grands Artiſtes dont je viens de parler, on peut joindre M. de *Cazanova*, qui s'élevant ordinairement juſqu'au genre le plus ſublime de l'hiſtoire, s'en eſt tenu cette année aux ſujets de chaſſe & de payſage. Vous connoiſſez, Monſieur, le brillant & la chaleur de ſon coloris. Il n'a point dégénéré, & ce Peintre ſemble l'avoir monté ſur le ton le plus haut & le plus harmonieux.

Après vous avoir annoncé les ouvrages de ces hommes étonnans, le moyen de vous rien dire des payſages de M. *Milet Francisque*, de M. *Antoine le Bel*, de M. *Juliart!* Ce ſont des pieces de comparaiſon, qui ne peuvent que perdre infiniment & relever le mérite des premieres. Je me réſerve à vous rendre compte dans ma Lettre ſuivante du reſte de nos Artiſtes, & ſurtout de Mrs. *Robert* & *Greuze*, qui excellent ſans contredit & fourniſſent matiere à de nouveaux éloges.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 20 Septembre 1769.

La multitude de Portraits, Monsieur, qui se présentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à présent, & de traiter cette matiere aride & monotone que j'avois réservée pour la fin. Envain le Public se plaint depuis longtems de cette foule obscure de bourgeois qu'on lui fait passer sans cesse en revue. La facilité du genre, l'utilité qu'il procure & la vanité de tous ces petits personnages encouragent nos Artistes naissans, gâtent même ceux que des talens plus distingués pourroient couvrir d'une gloire durable & font du bel Art de la Peinture une espece de métier, qui rapproche souvent le Peintre de génie & le Peintre médiocre. Graces au malheureux goût du siecle, le Sallon ne sera plus insensiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci! Encore si l'on ne nous offroit que des hommes importans par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de ces têtes remarquables par de grands caracteres & qu'on appelle *têtes à médailles*, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître Madame *Guesnon de Ponneuil*, Madame *Journu* la mere, M. *Darcy*, M. *le Normand du Coudray*, Mlle. *Gougy*, M. *Couturier* ancien Notaire, Madame

Couturier, M. l'Abbé *Jourdans*, &c? Ces noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaisent aux yeux. Permettez-moi, Monsieur, ce moment d'humeur, par l'indignation générale de voir vingt têtes plattes & ignobles occuper des places réservées à ces têtes précieuses, l'amour, les délices ou l'admiration de la France. Au reste, le sujet du Peintre ne diminue pas le mérite de son travail. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. *de la Tour*, le Roi du pastel, la beauté, le précieux fini de son *faire*, le grénu moëlleux de ses chairs, qui en découvrant les pores presqu'imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de son uni, de son velouté. Ce genre de perfection le distingue infiniment du pastel crû, dur, rembruni de M. *Peronneau*, dont les portraits à l'huile ont aussi un caractere de rudesse qui doit l'exclure à jamais de peindre les Graces, mais le rend très propre à tracer les rides de la vieillesse, la peau tannée d'une paysanne, ou la morgue d'un Turcaret. M. *Valade* a plus d'aménité dans sa touche, & sans allier aussi entierement que le premier Maître que nous venons de nommer, l'agrément & la vigueur, il a une grande vérité. Le Public a nommé sur le champ M. le Duc de *Noailles* sur son Portrait, le meilleur des trois tableaux de ce Peintre.

M. *Roslin* se remarque de plus en plus par la richesse & l'ondoyant de ses étoffes. Le portrait de M. l'Archevêque de *Rheims*, Grand Au-

Aumônier de France, eſt ſaillant. La reſſemblance auſtere de la figure & les détails des vêtemens attirent tour-à-tour les connoiſſeurs. Le feu qui ſort des yeux du Prélat rend à merveille ce zele brûlant de la Maiſon du Seigneur dont, ſans doute, il eſt dévoré & qui répand ſur le reſte du viſage la maigreur & la macération. On retrouve dans le tableau repréſentant M. *Bertin*, Miniſtre, la manſuétude de ſon caractere & la tranquillité de ſon ame. *Une Dame appuyée ſur ſon clavecin*, ayant ſon mari près d'elle & ſon beau-frere, M. le Chevalier *Gennings*, forme un grouppe hiſtorié d'une grande magnificence. Le velours ponceau de l'habit du Chevalier, inviteroit à le toucher, s'il étoit à la portée de la main.

Le pinceau de M. *Drouais* s'eſt exercé cette année ſur les Graces mêmes, en la perſonne de S. A. S. Madame la Princeſſe *Joſephine de Carignan*. Il paroît avoir mieux réuſſi dans celui-là que dans celui de Madame la Comteſſe *Dubarri*, qu'il a rendue ſous les habillemens d'homme & de femme. Ceux qui ont l'honneur de la connoître, trouvent que, bien loin de la flatter, comme c'eſt l'uſage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ſes charmes. Des deux côtés il lui donne également un regard minaudier, appellé par les Petits-Maîtres *regard en couliſſe*, qui n'eſt point du tout celui de cette Dame, très-net, très-franc, très-ouvert. Du reſte, le Public eſt partagé ſur les deux figures, auxquelles on a fait le

grand reproche de ne pas se ressembler. Madame *Dubarri*, en femme, est peinte en blanc, avec une guirlande de fleurs. En homme, elle est en espece d'habit de *Gilles*, la chemise décolletée. Les femmes aiment mieux, en général, ce portrait-ci: l'autre plaît davantage aux hommes, ce qui a donné lieu aux vers suivans:

Sur ton double portrait, le spectateur perplexe,
Charmante *Dubarri*, veut t'admirer partout;
A ses yeux changes-tu de sexe,
Il ne fait que changer de goût:
S'il te voit en femme, dans l'ame,
D'être homme il sent tout le plaisir:
Tu deviens homme, & d'être femme
Soudain il auroit le desir.

M. *Duplessis* donne beaucoup de chaleur & d'expression à ses portraits. M. l'Abbé *Arnauld*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, est parlant. Il a rendu Me. *Gerbier* dans toute la noblesse de sa physionomie. M. *le Ras-de-Michel* est remarquable par le fané d'une tête de près de cent ans, dont toute la vie n'est plus que dans les yeux encore pétillans de feu. Une pareille figure quelconque est intéressante pour l'humanité en général, & les détails en sont curieux pour les connoisseurs. Mais, pourquoi avoir peint en peignoir, comme un petit-maître, un vieillard caduc qui ne doit plus s'occuper de toilette? C'est manquer aux bienséances pittoresques.

M. *Hallé*, qui paroît se vouer à la miniature, reproduit à nos regards les *Enfans de France*. Ces trois têtes, outre le léché de l'art, ont toute la vérité des grands tableaux. Mais on est fâché de voir réduire en petit ces Princes illustres, qu'on ne sauroit montrer à trop de Spectateurs à la fois, & dont le peuple avide se dispute sans cesse le coup d'œil.

Je ne puis mieux finir cet article, Monsieur, qu'en vous rendant compte des deux portraits en tapisserie du *Roi* & de la *Reine*. Ces morceaux, le premier d'après M. *Vanloo*, le second d'après feu M. *Nattier*, ont été travaillés à la manufacture royale des Gobelins, sous la conduite de M. *Cozette*, l'un des Entrepreneurs de cette Manufacture. Celui de la Reine a été exécuté par M. son fils. Ils sont destinés à être placés dans la Salle du Conseil de l'Ecole royale militaire, & ont trois pieds de haut sur deux pieds six pouces de large. Ces deux Chefs-d'œuvre nous appartiennent, & c'est ce qu'aucune nation ne peut nous disputer. Le portrait de la *Reine* sur-tout est d'une ressemblance que le pastel, l'huile & tous les autres procédés de l'art ne sauroient atteindre: ajoutez-y une vérité plus parfaite des étoffes. On reproche à l'auteur du Portrait du *Roi* d'avoir trop rembruni son fonds. Mais en tout, ces ouvrages sont admirables, & étonneront la postérité la plus reculée.

Après cette excursion je reviens, Monsieur, au reste des tableaux. Je tombe sur *deux Ser-*

vantes Saxonnes, écloses sous le pinceau de M. *Hutin*, Académicien, Directeur de l'Académie de Peinture de S. A. S. Mgr. l'Electeur de *Saxe*. Toute la Nature est du ressort de cet Art, ainsi que de celui de la Poésie; mais le goût du compositeur le porte ordinairement à saisir le noble & le beau qui se trouvent dans tous les genres. Assurément *deux Servantes Saxonnes* ne peuvent exciter aucune sensation, pas même la curiosité, & le costume national n'y est pas assez frappant pour mériter l'attention du Spectateur. Ce choix & son exécution ne donnent qu'une idée mesquine de l'Académie, à laquelle préside M. *Hutin*.

M. *le Prince* continue à nous faire passer en revue toute la Nation *Russe*. Entre cinq tableaux qu'il a exposés, on distingue un *Cabak, ou espece de Guinguette des environs de Moscou*, où, dit l'Auteur, la situation de cette grande Ville présente souvent la variété de Nations & d'ajustemens que l'on peut remarquer dans ce Tableau. Quoi qu'il en soit du fait, que bien des gens révoquent en doute, si l'Artiste a exécuté en imagination cette réalité qu'on lui conteste, les détails immenses de cette collection font honneur à sa patience, & la gaieté qui y est répandue, fixe agréablement les yeux des passans.

Cet Artiste est plus original encore par un procédé particulier, dont il s'est servi pour graver vingt-neuf estampes à l'imitation du lavis, & que, malgré les succès de plusieurs de

ſes Confreres ; l'Académie a jugé ſupérieur aux autres par la facilité, la promptitude de l'exécution & la juſteſſe de l'imitation du lavis, ſoit au biſtre, ſoit à l'encre de la Chine.

Entre les différens petits tableaux à gouaſſe de M. *Baudouin*, le Public ſe porte en foule vers le *Modele honnête*, qui, malgré pluſieurs défauts de bon ſens, excite l'intérêt du ſpectateur. C'eſt, Monſieur, une jeune fille toute nue, d'une part entre les bras d'une femme, tandis qu'un Peintre devant ſon chevalet ſemble en eſquiſſer les traits ſur la toile. Au haut eſt écrit : *Quid non cogit egeſtas* ? On demande, 1°. Comment concilier la réſiſtance du modele avec l'ouvrage déjà commencé ſur la toile, qui annonce pluſieurs heures de ſéance ? 2°. Quel rôle fait la vieille, qui embraſſe & ſerre la jeune perſonne ? Eſt-ce une matrône qui la force au rôle qui ſemble lui répugner ? Eſt-ce ſa mere qui la ſurprend, au contraire, dans cette attitude, & voudroit la dérober à ce métier infâme ? L'humeur qu'on découvre dans les replis de cette figure ignoble, annonce-t-elle ſa douleur de trouver ſa fille en pareille poſture ? ou l'Auteur a-t-il voulu rendre une femme méchante, fâchée que ſa pupille ne ſe prête pas à ſes vues ? Enfin qui concerne la deviſe ? Eſt-ce la mere, eſt-ce la fille ? Les regarde-t-elle toutes deux ? Nouvel embarras. C'eſt le défaut général de cet Artiſtè, qui, pour vouloir mettre trop d'eſprit dans ſes compoſitions, eſt ſouvent obſcur.

D'ailleurs, que signifie un tableau, ainsi qu'on l'a déjà observé il y a deux ans, auquel il faut un mot, comme à une énigme?

Des amateurs, Monsieur, aiment le désordre d'un Cabinet de M. *de la Porte*, les Tableaux de fruits & de fleurs de M. *Bellengé*; mais je ne fais pas grand cas du génie concentré dans la nature inanimée. M. *Guerin* donne plus de vie à ce qu'il fait; je trouve une composition gaie & du coloris dans son *Concert* & d'autres petits sujets de fantaisie; mais qu'entend-il par son *jeune homme, qui converse avec une jeune Demoiselle sur les Sciences*? Quel sujet! Que peut-il rendre? Il faut le renvoyer au nombre des énigmes pittoresques, dont fourmille le Sallon.

Je ne vois rien du fameux *Machy*, mais M. *Robert* nous en console. Cet Artiste étonnant orne aujourd'hui le Sallon d'un nombre considérable de Tableaux. Ici ce sont de magnifiques édifices enrichis de tous les détails possibles. Là, des ruines effrayantes attestent trop bien les injures & les dégradations du tems destructeur. Coulent ensuite des eaux transparentes, dont l'œil perce le cristal. Plus loin s'ouvre une grotte profonde, où le Spectateur semble craindre de pénétrer. Partout, une grande vérité, une entente admirable de la perspective, des reliefs, des lointains à perte de vue. Le pinceau de l'auteur paroît se jouer à travers toutes ces masses: l'amateur s'y promene, s'y égare & se retrouve tour-à-tour.

Je reviens à l'histoire, Monsieur, & verse

en passant des fleurs sur le tombeau de M. *Amand*, enlevé cette année au commencement de sa carriere. On a exposé son morceau de réception à l'Académie. Le sujet est *Magon, frere d'Annibal, après la bataille de Cannes demandant de nouveaux secours au Sénat de Carthage.* L'ordonnance en est bien entendue & dans le génie des grands Maîtres. La figure principale a du caractere, de la noblesse, de l'éloquence. Le Sénat paroît frappé de son discours & rêver aux moyens d'y répondre. Un personnage accessoire répand un grand vase rempli des anneaux des Chevaliers Romains tués dans le combat, & *Magon* foule aux pieds l'Aigle Romaine. Pensée sublime, mais répétition de celle de *Sebastien Slodtz*, rendue en Sculpture par *l'Annibal* des Tuilleries, & que notre Auteur a eu le bon goût de s'approprier.

La naissance de Vénus, par M. *Briard*, est d'une composition seche, & n'a pas ce coloris vif, brillant, aërien, nécessaire à un pareil sujet. On a loué dans sa *Mort d'Adonis*, la pensée de faire poursuivre le sanglier, auteur de ce meurtre, par les Amours armés de lances. Pensée forcée, puérile, plus ingénieuse que vraie. M. *Brenet* est tombé dans un pareil défaut, en représentant le Tems sous la figure d'un génie ou d'un enfant, pas plus gros qu'un Amour. Il a voulu donner du neuf & s'est jetté dans le ridicule.

L'Adonis, changé en Anémone par Vénus, fait honneur à la sensibilité de M. *l'Epicié*. La

figure de la Déeſſe eſt intéreſſante & invite le Spectateur à la plaindre. Il y a beaucoup de ſoupleſſe, de délicateſſe, dans la maniere dont elle ſoutient la tête défaillante de ſon amant & cherche à la faire repoſer mollement ſur ſon bras. On n'admire pas également *le Centaure Chiron*, du même Auteur, *inſtruiſant Achille dans la Muſique.* Le premier n'a pas une peau aſſez baſanée, ou plutôt un cuir aſſez tanné. D'ailleurs, il eſt dans une attitude forcée, & l'on ne peut plus mal deſſinée. C'eſt une figure eſtropiée.

M. *Taraval*, dans ſon *Triomphe de Bacchus* paroît avoir voulu rendre exactement le Dieu du vin; c'eſt-à-dire un perſonnage ventru, ſans dignité & ſans ces graces ſéduiſantes qu'il déployoit à *Naxos*. En ce cas, il ne falloit pas lui donner une compagne; perſonnage ſuperflu dans ce ſpectacle, & dont les appas groſſiers dégradent la compoſition; ou plutôt il falloit renvoyer ce Tableau à la taverne & en faire un plus noble, plus relevé, pour ſervir de décoration à la *Galerie d'Apollon au Louvre*, lieu auquel il eſt deſtiné. Sa *Baigneuſe* eſt ſans contredit le meilleur de ſes tableaux. Elle eſt peinte avec facilité, &, comme diſent les gens du métier, *d'une ſeule palette.*

J'avois promis, Monſieur, de parler de M. *Greuze* cette fois; mais l'abondance des matieres m'oblige de le renvoyer pour ma troiſieme lettre. Cet Artiſte mérite un article à part. Je finis rapidement ceux des autres Peintres.

M. *Huet*, qui s'eſt voué particulierement aux animaux, charme la multitude par *un Dogue ſe jettant ſur des Oies*, par un *Renard dans un Poulailler*, &c. Cela prouve, Monſieur, qu'il y a de la vérité dans ces Tableaux, que critiquent pourtant les gens de l'art, car que ne critique-t-on pas? On trouve le dogue trop outré; que les poules reſſemblent à des chauve-ſouris.

M. *Jollain* eſt toujours agréable, par un coloris ſéduiſant, par un beau choix de figures. Son grand Tableau du *Réfuge* mérite quelque détail. Il repréſente *Eliſabeth de Raſin*, fondatrice de l'Inſtitut de *Notre-Dame* du réfuge des vierges & filles pénitentes de l'Ordre de *St. Auguſtin*, avec ſes trois filles, implorant l'interceſſion de la *Vierge* pour le pardon des filles pénitentes. La *Vierge* offre leur répentir au *Pere Eternel*, qui arrête *l'Ange Exterminateur* prêt à les punir. Une des filles de la fondatrice préſente l'habit de l'Ordre aux filles répenties. Ce Tableau, de 12 pieds de haut ſur 6 pieds 6 pouces de large, a du deſſin, de l'exécution & de l'intelligence. Les figures principales en ſont très-belles. Des plaiſans ont prétendu que c'eſt à la *Magdelaine*, & non à la Vierge, que devoit s'adreſſer la Dame de *Ranſin*. Le *Pere Eternel* a l'air encore courroucé, & l'*Ange Exterminateur* n'a pas ce terrible qui doit le caractériſer; deux autres critiques, dont il eſt difficile de garantir l'auteur, plus propre pour les ſujets galans.

Je ne trouve dans tout le reste, Monsieur, qu'un très-beau *Christ* de M. de *Beaufort*, destiné pour la Salle de la Compagnie des Indes à *Pondichery*. Il représente *Jesus-Christ expirant sur la Croix, & les saintes femmes occupées à secourir la sainte Vierge qui s'évanouit.* Par ces détails, l'Auteur a sçu donner un air de nouveauté à ce sujet déjà manié & remanié par les grands maîtres, & par les faiseurs de croûtes de toute espece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1769.

Vous avez entendu parler, Monsieur, du différend de M. *Greuze* avec l'Académie de Peinture : vous avez sçu comment, agrégé depuis plusieurs années, il avoit toujours différé de présenter son tableau de réception, & étoit tombé enfin dans les délais fatals, après lesquels il étoit dans le cas d'être exclus plus que jamais. L'Académie, soit par égard pour les talens de cet Agrégé, soit par respect pour le public, dont il s'étoit concilié de plus en plus l'admiration & l'amour, soit par honte pour elle-même, de répudier de son sein un Membre de ce mérite & d'une aussi grande célébrité, avoit suspendu depuis plusieurs années la peine comminatoire ; elle avoit fait prier, solliciter, presser cet Artiste de satisfaire aux

Réglemens. On prétend que celui-ci avoit reçu cette invitation avec beaucoup de hauteur & de mépris; que se prévalant du suffrage & du goût décidé du public en sa faveur, il n'avoit tenu aucun compte des exhortations, des prieres, des supplications de ses confreres, & provoqué lui-même par une pareille conduite l'indignation de sa Compagnie, qui l'avoit empêché de rien exposer en 1767.

M. *Greuze*, frappé de cette interdiction, a conçu combien elle lui pourroit être funeste; que privé par cette défense du véritable moyen, non-seulement d'étendre sa réputation avec rapidité, mais même de la conserver, en ramenant sans cesse les yeux du Public sur ses ouvrages, il courroit risque de rentrer bientôt dans l'obscurité dont il étoit sorti avec tant d'éclat. Il s'est hâté de satisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & a présenté son Tableau de réception à l'Académie, en demandant une place de Peintre d'Histoire. C'est ce Tableau exposé au Sallon, dont je vais d'abord vous parler, Monsieur. Vous saurez avant, que l'Académie usant envers cet Artiste d'une sévérité trop justement méritée, n'a point jugé que l'Auteur, sur un Chef-d'œuvre aussi médiocre, fût digne d'être reçu *Peintre d'Histoire*, & que, par grace spéciale, il a été seulement reçu *Peintre de genre*.

Le sujet du Tableau en question est exposé ainsi par l'auteur lui-même dans le livre des Explications, &c. *L'Empereur Sévere reproche*

à Caracalla son fils, d'avoir voulu l'assassiner dans les défilés d'Ecosse, & lui dit: Si tu desires ma mort, ordonnes à Papinien de me la donner avec cette épée. Il n'y a que quatre acteurs dans cette scene: l'Empereur, qui se souleve sur son lit, & étend le bras vers un personnage éloigné, auquel il adresse la parole & qu'on soupçonne aisément être ce fils perfide. De l'autre main il désigne une épée qui est à côté de lui. Derriere son chevet sont deux personnages debout, moins aisés à déchiffrer: l'un, la tête penchée, se cache le visage avec les mains, tandis que l'autre semble témoigner sa surprise de ce qu'il entend.

On attaque d'abord le sujet de ce Tableau. Envain fait-on valoir en faveur de l'auteur un passage de l'Abbé de *St. Réal*, où cet Ecrivain prétend, *qu'il seroit mieux de peindre des histoires, dont le point essentiel consistât dans un état de repos*, &c. N'en déplaise à ce Critique plein de goût, il faut de la vie & du mouvement partout; & quand un Artiste peut joindre l'action théâtrale à l'expression des passions, son ouvrage n'en est que plus parfait. La premiere qualité dans tous les Arts est d'être clair. Dans le fameux Tableau si vanté du *Timante*, si à la variété sublime dont il peignoit les différens dégrés de douleur des spectateurs, il n'eût peint le spectacle du sacrifice d'*Iphigénie*, son ouvrage auroit perdu la moitié de son mérite, ou plutôt ne fût devenu qu'une énigme plus pittoresque, telles que nos Peintres nous

en présentent beaucoup aujourd'hui. Le premier défaut de M. *Greuze* est donc d'avoir choisi un mot & non une action à peindre. Faute de savoir ce mot, on n'entend rien à sa composition, on ne peut en déchiffrer les personnages, & les passions même qui se peignent sur leurs différens visages, ne font qu'induire dans une plus grande erreur. Comment, par exemple, reconnoître *Papinien*, qui, les mains sur son visage, semble se cacher la figure & désigne tout aussi bien le désespoir que la honte? Pour rendre le mot de l'Empereur autant qu'il étoit possible, il falloit, au lieu de lui faire étendre le bras vers *Caracalla*, qu'il l'eût dirigé vers *Papinien*. Sa maniere de regarder son fils & l'action de son visage auroient suffi pour rendre tout aussi bien le discours qu'il lui adresse.

2°. *Caracalla*, dont la tête est dessinée d'après l'antique, quoique le second personnage, n'a pas le visage monté, pour ainsi dire, au plus haut dégré de passion, & *Papinien* se couvrant la figure, simple acteur subalterne, en exprime bien davantage. Le troisieme, qu'on assure être *Geta*, frere de *Caracalla*, n'a l'étonnement que d'un spectateur indifférent à l'action, & n'est caractérisé en rien comme fils de *Sévere*. Le grand nombre de spectateurs & même de connoisseurs, ont pris les deux personnages au chevet du lit de l'Empereur pour deux simples Généraux, dont ils n'ont eu garde de faire la distinction qui devoit être si

remarquable entre eux, puisque l'un d'eux est le complice de *Caracalla*, & que l'autre est un frere vertueux, qui apprend pour la premiere fois le complot atroce de son frere contre leur pere & leur souverain.

3°. On reproche au Peintre des défauts énormes dans son dessin; d'avoir forcé le bras droit qu'étend *Sévere*; d'avoir disloqué la jambe & la cuisse droite, au point de ne plus savoir si elles appartiennent au reste du corps.

Outre ces vices essentiels, on veut que M. *Greuze* ait omis le costume jusque dans les habillemens; qu'en choisissant pour lieu de la scene une chambre à coucher, au lieu d'une tente, il se soit privé de toutes les richesses de détail que pouvoit lui fournir le local; ce qui auroit donné plus de vraisemblance & de dignité à sa composition. Telles sont, Monsieur, les principales observations des Amateurs, contre lesquelles il n'est pas possible de justifier l'auteur, dont le Tableau étranglé, pauvre, mesquin, a été plaisamment appellé par M. *Boucher*, *un bas-relief*.

Les autres ouvrages de cet Artiste le vengent bien de la sévérité qu'on a exercée envers celui dont je viens de vous entretenir. Le Tableau qui représente *une jeune fille faisant sa priere au pied de l'autel de l'Amour*, a réuni le grand nombre des suffrages, non qu'il n'ait des défauts essentiels: le corps de la jeune fille est mal dessiné; l'Amour a l'air d'un magot de la Chine; la couronne qu'il tient n'a

aucune proportion avec les figures: mais l'expreſſion de la tête de la petite femelle eſt ſi belle ; ſa figure eſt ſi ingénue ; il y a tant d'onction dans ſon recueillement, qu'on oublie tout le reſte, & que le Peintre paroît lui avoir tout ſacrifié à deſſein. On ne fait pas même attention aux autres détails, tels que les bosquets ſombres, lieu de la ſcene, les fleurs, les tourterelles très agréablement rendus. On ne voit que la ferveur dévote au Dieu ; & le ſpectateur ſeroit tenté d'exaucer ſur le champ ſa priere.

Une jeune fille qui envoie un baiſer par la fenêtre, appuyée ſur des fleurs, qu'elle briſe, eſt une compoſition ingénue, mais trop pleine d'eſprit, & où l'auteur a prodigué mal à propos une expreſſion qu'il faut réſerver pour des momens plus heureux. *Un petit enfant à moitié nud ſur ſa chaiſe, jouant avec un chien*, eſt d'une vérité intéreſſante. En général, M. *Greuze* donne une ame à tout ce qu'il touche. Ce mouvement fait ſon talent principal & le caractere eſſentiel de ſes ouvrages. Il rend ſurtout les enfans avec ces traits de vivacité, cette ſurabondance de vie, qu'aucun Peintre n'a encore rendus. Ses Tableaux même ſe reſſentent de l'action de ſon pinceau, & les perſonnages ſemblent au moment de s'échapper de la toile.

Dans ſix Deſſins qu'il a expoſés cette année, il nous rappelle le genre qu'il a créé en quelque ſorte. Je veux parler de ces détails de la vie privée, qu'on pourroit nommer le comique

larmoyant de la peinture, & qui forment une suite de drames très-intéressans. Toutes ces scenes sont extrêmement variées. Dans l'une, c'est une *multitude d'enfans qui amusent le pere de famille* par des jeux pleins de gaieté, & contrastent si bien avec sa vieillesse dont ils font la consolation. Dans l'autre, c'est *le pere de famille qui donne la bénédiction à ses enfans*. La troisieme nous représente *la mort du pere bien-aimé, entouré de ses enfans, dont la douleur s'exhale en regrets impuissans*. Mais *la mort du pere dénaturé, abandonné de ses enfans*, fixe surtout l'attention du Spectateur, lui déchire l'ame & lui fait dresser les cheveux à la tête. Le corps de ce malheureux mourant est à moitié hors du lit; ce qui caractérise les convulsions affreuses dans lesquelles il a dû expirer. On enleve sa bourse, son drap même qui le couvre. Sa maison est au pillage: le cierge placé au pied de son lit se brise, & la flamme le dévore en un instant. En un mot, tout annonce le désespoir du mort, le désordre de son abandon & l'horreur de son état. L'impression forte, profonde & révoltante d'un pareil spectacle, a fait reculer plusieurs spectateurs. Quelques Critiques ont prétendu qu'il ne falloit pas offrir de pareilles scenes: c'est *l'Atrée & Thieste* de *Crébillon*. Mais vous savez, Monsieur, qu'il y a un sublime de terreur d'autant plus beau, qu'il est peu d'ames en état de le soutenir. Faut-il que la foiblesse du Spectateur soit la mesure du mérite du

Compositeur? & ne le doit-on pas admirer d'autant plus qu'il s'éleve davantage au-dessus de la sphere ordinaire? Au surplus, M. *Greuze* nous remet tout de suite à l'aise par un dessin naïf & amusant. C'est *le Départ de Barcelonnette.* La mere d'un petit Savoyard lui montre le chemin de Paris. Ce jeune homme a une *marmotte* dans une boîte à côté de lui & est prêt à partir. Son petit frere, âgé de trois ou quatre ans, ne veut pas le quitter; il se met en chemin, & un bâton à la main semble vouloir prendre les devants; mais sa sœur le retient, parce qu'elle sait bien qu'il n'est pas encore tems qu'il parte. Dans un coin de la scene on apperçoit la grand' maman, qui s'afflige du départ de son petit-fils. Un autre de ses petits-enfans cherche à la distraire. Tout le monde admire, Monsieur, l'onction, la douceur, la variété de ce dessin, plus terminé que les premiers.

La plume me tombe des mains en ce moment, Monsieur, & il n'est pas possible de vous parler d'aucun autre Peintre après celui-là, qui donne trop à penser, & remplit l'âme au point de ne pouvoir s'arrêter sur aucun autre objet du même genre.

Je passe aux Sculptures, Monsieur, sur lesquelles je ne jetterai qu'un coup d'œil rapide. Ce genre ne nous offre cette année rien qui mérite une attention bien particuliere.

Les premiers morceaux, & ceux qui frappent le plus, sont le buste en marbre de M.

le Chancelier *Maupeou* le pere, & celui de Madame la Comtesse *d'Egmont*. M. *le Moyne* a, sans doute, choisi deux des plus beaux modeles en fait de têtes d'homme & de femme. Vous connoissez, Monsieur, la noblesse du premier & les graces du second. Celui-là prêtoit davantage au ciseau & est mieux rendu. On trouve que celui-ci n'exprime pas toute la finesse, toute l'élégance de la beauté en question.

A l'égard des deux Bas-reliefs de M. *Allegrain*, figures de femme qui représentent *le Sommeil* & *le Matin*, les connoisseurs ont cru retrouver dans l'une l'expression d'un rêve délicieux, dans l'autre la molesse, la nonchalance, l'abandon du réveil d'une beauté épuisée des plaisirs de la nuit.

Une *Figure symbolique de la feue Reine*, par M. *Pajou*; son *Esquisse d'un Tombeau pour le feu Roi Stanislas*, offrent une composition sage, mais aucun trait de génie. Son *Amour dominateur des élémens*, est une allégorie froide, qu'on ne peut sentir. Quant à ses quatre figures pour le bâtiment du *Palais-Royal*, représentant *Mars ou les Talens militaires*, *la Prudence*, *la Libéralité*, *les Beaux-Arts* ou *Apollon*, il est difficile d'en découvrir le mérite, du point de vue où on les a placés; mais deux êtres moraux, figurant avec deux Dieux de la fable, font un mélange mal-adroit & de mauvais goût.

Le Pacte de famille est le sujet d'une Allégorie, qui s'exécute pour le Cabinet de M. le Duc de *Choiseul*, Ministre de la guerre & des

affaires étrangeres, par M. *Caffieri*. Ce groupe compliqué n'excite ni intérêt ni curiosité. *L'Espérance qui nourrit l'Amour*, est une autre allégorie froide, bisarrement imaginée & d'une exécution ridicule.

La *fontaine des Graces* de M. *d'Huès*, est une esquisse qui ne rend pas son sujet, mais qui se fait regarder avec plaisir.

On admire la douceur, la tranquillité du ciseau de M. *Mouchy* dans son *Berger qui se repose*.

On trouve de la vigueur dans le *Milon de Crotone qui essaie ses forces*, de M. *Dumont*. Mais on lui reproche de traiter ce sujet si beau dans l'antique & qui n'est pas susceptible d'une autre expression.

M. *le Comte* déploie un ciseau savant dans son *Esclave accablé de douleur*. Il y de la délicatesse dans celui de M. *Monot*. Sa *Jardiniere Grecque, portant sur sa tête un panier de fruits*, est swelte & d'un bon goût. Il s'est trompé dans l'expression de sa *Tête de Bacchante dans une douce ivresse*, qu'il appelle douce & ne doit pas être celle d'une *Bacchante*.

L'Art de la Gravure, Monsieur, est poussé à un grand point de perfection. Il s'en faut bien que le Sallon soit aussi riche en Peintures. Il faudroit vous détailler presque tous les Ouvrages du premier genre exposés cette année, pour rendre justice à tous les Artistes dont il est question. Mais il suffira de la leur rendre en général. D'ailleurs, les Estampes se multiplient, se transportent, se communiquent

avec une facilité merveilleuse & les Tableaux ne se retrouvent pas de même.

Je ne puis pourtant m'empêcher de m'arrêter un instant sur les dessins allégoriques de M. *Cochin*, destinés à être gravés pour l'ornement de *l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, *par M. le Président Hénault.* Vous admirerez, Monsieur, la richesse de l'invention de cet Artiste. Chaque estampe est un résumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit Poëme complet, dans lequel les Allégories répondent à la sagacité & à la précision de l'historien.

M. *Le Bas* nous offre une des seize estampes qui sont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine.* Elle représente un *Combat de Chinois contre les Tartares.* Elle est gravée d'après le dessin fait en *Chine* par le *P. Castillon*, Jésuite, & fait autant d'honneur à l'invention de ce Religieux qu'à l'exécution finie de M. *Le Bas*.

Il faut que je vous entretienne encore, Monsieur, du *Concert de famille* de M. *Wille*, dont le burin devient de plus en plus admirable & vrai, & rend surtout les étoffes d'une maniere unique.

Mais l'Estampe, Monsieur, par laquelle je finirai, & qui attire l'attention générale, est de M. *Demarteau*, Agrégé. Elle est gravée dans la maniere qui imite le crayon, & représente *Lycurgue* blessé dans une sédition. C'est d'une chaleur, d'une beauté, d'une harmonie, d'une précision, d'un *faire* qui enlevent. En-

core un coup, Monſieur, cette partie nous conſole un peu du dépériſſement de notre Ecole de Peinture : dépériſſement, au reſte, qu'on doit moins attribuer au défaut de talens dans les Artiſtes, qu'au goût actuel, tourné abſolument vers le colifichet & la bagatelle, & qui porte l'empreinte du génie ſuperficiel de la nation, paſſionnée pour tous les Arts & les dégradant tous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXI.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 7 Septembre 1771.

Si la réputation de l'Ecole Françoiſe croiſſoit, Monſieur, en proportion de la multitude des ouvrages qui ſortent de ſon ſein, chaque Sallon ajouteroit un nouveau dégré à ſa célébrité. Le dernier, plus nombreux que le précédent, eſt encore ſurpaſſé par celui-ci. On y compte trois cens vingt morceaux : ce qui eſt ſans exemple. Mais, hélas! cette abondance cache une ſtérilité trop réelle. Avec l'air de la richeſſe nous ſommes fort indigens. En effet, de l'expoſition actuelle, qu'on ôte les Portraits, les Tableaux du petit genre, qui ne peuvent donner aucune gloire à la nation ni à l'artiſte ; ceux de plus grande maniere, qui ne mé-

ritent pas la peine d'être regardés, ou qui ne font que médiocres, ou dans lesquels quelques excellentes qualités sont effacées par des défauts énormes: cette superbe collection dont on est ébloui au premier coup d'œil, se réduit bientôt à rien, c'est-à-dire, à presque rien. Cependant, Monsieur, pour contenter votre curiosité, je vais parcourir le Sallon, & ne pouvant m'étendre que sur très-peu de chef-d'œuvres ou d'ouvrages d'un mérite supérieur, j'entrerai dans le détail des productions médiocres, dont les auteurs méritent de l'indulgence par leurs talens, soit connus, soit annoncés. Je ne m'asservirai pas à l'ordre des genres, parce que les premiers sont les plus pauvrement traités, ni au rang des Artistes, parce qu'il faudroit débuter par bien du mauvais. Je suivrai une route plus sûre en général, & qui vous donnera du moins une idée du goût du jour; je vous parlerai indistinctement des Tableaux, à mesure qu'ils m'auront paru affecter le public.

Ce que je remarque frapper d'abord les spectateurs, c'est un Tableau de M. *Roslin.* Il représente *Gustave*, Roi de Suede, dans son Cabinet d'étude, s'entretenant sur des Plans avec les Princes *Charles* & *Adolphe-Frédéric*, ses freres. Un Peintre de portraits, historiés si l'on veut, & très-fameux dans son genre, ne devoit pas s'attendre naturellement à éclipser cette année tous ses confreres & à détourner les regards d'une vingtaine de Tableaux d'histoire qui l'entourent, pour les ramener sur

lui. Ce phénomene est dû en partie à la médiocrité de ses voisins, en partie à la célébrité du jeune héros qu'il a choisi, & dont le séjour à Paris nous a donné une grande idée, & plus encore à la magie de son coloris. Le velours éclatant de l'habit du Prince *Charles*, celui plus doux dont est couvert le Prince *Adolphe-Frédéric*, ont moins étonné que le vêtement broché en or de S. M. Suédoise. On avoit déjà des imitations heureuses des premieres étoffes, mais la vérité de l'autre est sans exemple. Il est difficile de concevoir par quel art on peut à ce point tromper les yeux...... A mes exclamations, vous en joignez une autre, Monsieur, & vous me demandez à quel état déplorable notre Ecole est réduite, si c'est-là le chef-d'œuvre le plus digne de notre attention ? Récriez-vous plus fort encore, s'il est possible, en apprenant que ce Tableau si merveilleux pour la richesse & la couleur des draperies, dont les figures sont d'ailleurs bien posées, bien dessinées, n'a pas le sens commun, quant à l'expression. Le Roi, assis dans un fauteuil, étend la main vers un Plan, tenu par le second Prince & sur lequel l'autre frere mesure quelque espace avec un compas. Croiriez-vous qu'aucun de ces personnages n'est à ce qu'il fait ? Des trois, censés dans l'intérieur du Cabinet du Roi, & s'entretenir entr'eux, aucun non seulement n'a les yeux sur le Plan, objet de la dissertation & de l'expérience actuelle, mais ne les a vers un

des interlocuteurs réciproques; tous regardent uniquement le public. On sent parfaitement que l'Artiste ayant pour but principal de faire les portraits des trois Princes, qui pourtant ne ressemblent gueres, a évité toutes les attitudes qui pourroient masquer en tout ou en partie leurs figures. Mais alors il ne falloit pas choisir une action, dont l'Auteur ne pût se tirer sans pécher aussi essentiellement contre la premiere des regles, celle des convenances & des vraisemblances.

On assure que ce Tableau a été acheté dix mille écus; ce qui fait beaucoup d'honneur à la magnificence du Roi de Suede, sans relever davantage le mérite de l'Artiste.

On ne quitte gueres, Monsieur, ce triple portrait sans fixer une immense machine qui le surmonte. C'est un Tableau de 25 pieds de large, sur 13 pieds 6 pouces de haut. Il est de la composition de M. *Restout.* (*) Il y décrit *la Présentation de Notre Seigneur au Temple, au moment où Siméon prononce le Nunc dimittis.* La premiere critique qu'en fait d'abord le plus ignorant, c'est que le personnage principal, le Grand-Prêtre, n'a pas la tête sur les épaules, ou autrement, en termes de l'art, *que sa figure n'est pas ensemble.* Au coloris près de feuilles mortes, qui n'offre de toutes parts qu'un assemblage de Sœurs grises & de

(*) Ce M. *Restout* est un jeune homme, fils de l'ancien Peintre de ce nom.

de Capucins, les autres parties du Tableau ne font point mal. Il y a de l'harmonie, de l'unité, de la variété dans les grouppes, & l'on ne peut sans une forte de génie embrasser un plan aussi vaste & le conduire aussi heureusement.

Pendant que je me morfonds & me perds dans ce Temple auguste de M. *Restout*, je me trouve réveillé par l'admiration qu'excite autour de moi M. *Vernet*. Réjouissez-vous, Monsieur; le goût sain n'est pas encore perdu. On ne se lasse point d'exalter cet Artiste & de regarder ses chef-d'œuvres. Cinq morceaux de sa composition, quoique pareils en grande partie à d'autres de lui, déjà exposés, continuent à réunir les suffrages, & font toujours une sensation nouvelle. Dans sa *Tempête, avec le naufrage d'un bâtiment*, on se trouve le cœur serré; on sent tout ce qu'éprouvent ces malheureux qu'il peint; on voit le ciel s'entr'ouvrir, la foudre en tomber, & la mer engloutir un vaisseau; Le calme renaît à la vue d'un *Paysage & Marine, au coucher du Soleil*; on oublie toutes les calamités de l'autre scene, & l'on participe aux occupations tranquilles des nouveaux habitans, ou l'on jouit de leurs plaisirs. Ces deux morceaux appartiennent à l'Electeur Palatin. On regretteroit de voir l'étranger s'en enrichir, si la fécondité de l'Auteur ne pouvoit nous dédommager. Un *Paysage au Soleil couchant* de notre Artiste, n'offre peut-être pas assez de variété après le même sujet, dont on vient de

parler. Mais si les ciels se ressemblent, il y a des richesses de détail dans l'un, que ne présente pas l'autre. Une *Marine avec des Baigneuses*, & *une Marine au clair de la Lune*, en reproduisant leurs beautés connues, ne peuvent qu'exciter les mêmes éloges. On doit regretter, sans doute, que le genre circonscrit qu'a embrassé ce grand homme, ne lui permette pas de s'étendre autant qu'il auroit pu faire dans une autre carriere, & l'on doit s'étonner de son abondance dans une nature aussi monotone, si elle pouvoit jamais l'être.

Malgré l'admiration dont on est saisi pour M. *Vernet*, j'observe, Monsieur, qu'on le quitte sans regret pour son voisin, M. *de la Grenée*. Ce Peintre voluptueux ragaillardit le vieillard dont les desirs ne sont pas encore éteints, & porte le trouble jusques dans le cœur de l'*Agnès* la plus innocente. Quelles belles nudités! Quelle variété d'attitudes! Quelles postures séduisantes! Mais *ab Jove principium*...... Commençons par un Tableau de dévotion de cet auteur. Preuve qu'il ne brûle pas toujours des feux de la concupiscence & qu'il se laisse pénétrer quelquefois du saint enthousiasme de la grace. Le sujet en question est *St. Germain donnant à Ste. Genevieve une medaille, où est empreinte l'image de la Croix, pour en orner son col.* Le Saint est en ornemens pontificaux; il est assis dans son fauteuil, & de la main droite il présente à la Bergere son présent, tandis qu'il l'embrasse de l'autre & semble l'at-

tirer doucement à lui. Attitude qui pourroit indiquer quelque paillardiſe dans le Prélat, & dont le Peintre ſévere auroit dû s'abſtenir. Du reſte, il a ſur le front toute la majeſté d'un Evêque. Il ne tire point ſa grandeur, comme nos Prélats modernes, de la vaine pompe qu'ils étalent juſqu'aux pieds des autels & de cette multitude de valets inſolens qui les entourent. Un ſimple Chapelain porte ſa croſſe de bois. Un beau contraſte dans les étoffes, une grande ſageſſe dans l'exécution, cette tranquilité, ce calme, ce repos, qui caractériſe les ouvrages des grands Maîtres, & qui n'eſt autre choſe que l'accord de toutes les parties, ſe fait ſentir dans cette compoſition.

Une *Sainte Famille*, du même Artiſte, mais qui ſe trouve confondue au milieu de ſes ouvrages profanes, fait ſe récrier le dévot attrabilaire ; il ſe plaint de ne pouvoir la conſidérer, ſans craindre ſans ceſſe les tentations qu'éprouve ſa chair fragile par toutes les nudités ſcandaleuſes qui l'avoiſinent. Vous n'êtes point ſi ſcrupuleux, Monſieur ; je puis, ſans vous allarmer, vous tracer ſes principaux ouvrages. L'*Inſomnie* eſt caractériſée par une jeune perſonne, qui ſe leve en chemiſe, qui cherche ce qui l'empêche de dormir & découvre un petit Amour ſous ſon lit ; lutin qui ſe plaît à la tourmenter. Cette idée ingénieuſe eſt joliment exécutée. On trouve que les acceſſoires de l'appartement ne répondent pas aſſez au galant du reſte de la compoſition ; qu'il ne regne pas

dans le lit un désordre aussi grand qu'il le faudroit; que les draps ont plutôt le brillant du satin, que le grenu, le rond de la toile; que la chambre paroît trop éclairée, & que dans une nuit profonde le secours d'une lampe, avec plus de vérité, auroit mieux fait ressortir la demi-teinte des chairs. Le pendant de ce morceau est *une Nymphe qui se mire dans l'eau*; sujet froid & qui ne répond pas au premier. Une *Baigneuse, qui regarde deux Colombes se caresser*, a plus d'expression. Elle a un pied encore dans l'eau: sa jambe, trop plongée, paroît pécher contre les regles de la Dioptrique. Le reste de l'ouvrage est traité en homme de l'art & avec beaucoup d'intelligence. Je passe *Loth enivré par ses filles*, qu'on ne trouve pas assez lascives; *Mars & Vénus*, allégorie sur la Paix, seche & sans caractere, quoique l'idée des Colombes faisant leur nid dans le casque de *Mars*, soit douce & riante: je m'arrête à *Léda*, dont j'aime beaucoup le *Cigne* becquétant le voile envieux qui cache les appas secrets de la nymphe, comme pour l'arracher. Mais le sujet le mieux rendu à mon goût, c'est *Eglé, jeune Nymphe*. Vous vous rappellez, Monsieur, les deux vers d'une Eclogue de *Virgile*: *Malo me Galathea petit, lasciva puella, & fugit ad salices & se cupit ante videri*. C'est la même image exprimée avec tout l'esprit possible & de la maniere la plus piquante. On ne finiroit pas, Monsieur, de détailler tous les ouvrages de M. *de la Grenée*, au

nombre de dix-sept. Après lui avoir payé le tribut d'éloges qu'il mérite, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir voulu traiter deux sujets aussi ingrats que ceux de *Termosiris*, *Prêtre d'Apollon*, *qui rencontre Télémaque*, *auquel il enseigne l'art d'être heureux dans l'esclavage*; & de *cette Mere Lacédémonienne*, *qui armant son fils d'un bouclier lui dit ces mots*: *aut infra*, *aut supra*: *ou dessus*, *ou dessous*. Ou dessus, parce que les guerriers, morts en combattant se rapportoient sur leurs boucliers. Dans le premier Tableau, *Termosiris* ressemble à un Feuillant colossal, & présente une flûte à Télémaque, qui a l'air d'un écolier, plus que d'un jeune héros. Dans le second, une femme offre un bouclier à un guerrier. Comment le spectateur peut-il saisir les grands principes de sagesse de l'un & le sublime de l'autre? On ne doit se hasarder à des peintures aussi difficiles, que lorsqu'on se sent le génie de les rendre.

C'est, échauffé de cet enthousiasme ravissant, que M. *Casanova* a entrepris de peindre deux fameuses batailles du grand *Condé*: savoir, *le premier des trois Combats de Fribourg*, donné le 3 Août 1644, entre sept & huit heures du soir, entre l'Armée de France, commandée par S. A. S. Monseigneur le Duc d'*Enguien*, & l'Armée des Bavarois, sous les ordres du Général Comte de *Mercy*; & la *Bataille de Lens*, par S. A. S. Monseigneur le Prince de *Condé*, contre l'Armée Espagnole, commandée par l'Archiduc *Léopold*, le matin du 20 Août 1648.

Dans le premier, ſur le devant du Tableau, à gauche, on voit les débris d'un combat qui a été livré pour vaincre l'obſtacle d'un abattis d'arbres, qu'avoit fait faire en cet endroit le Général ennemi.

Un peu plus haut, & vers le milieu du Tableau, on apperçoit le Duc d'*Enguien* qui, voyant ſes troupes, après avoir forcé les abattis, reſter immobiles ſous le feu des redoutes qu'elles ont encore à ſurmonter, eſt deſcendu de cheval, & après avoir jetté ſon bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, environné de pluſieurs Généraux ſe met à la tête du Régiment de *Conti*, qui eſt ſoutenu par celui de *Mazarin*, commandé par M. le Comte de *Tournon*; il enfonce les Bavarois, dont il ne ſe ſauve qu'une très-petite partie à la faveur du bois, qui eſt au milieu de la montagne. Au-delà de cette montagne, on découvre dans la plaine, l'Armée du Général *Mercy* en bataille.

Dans le ſecond, au milieu du Tableau on voit le Prince *de Condé*, devant lequel l'épais Bataillon de l'Infanterie ennemie tombe à genoux & rend les armes, abandonné de la Cavalerie, rompue & miſe en fuite par M. *de Châtillon*, qu'on apperçoit un peu plus haut ſur la gauche. Cette Infanterie implore la clémence du jeune Héros, qui donne ordre à M. *des Roches*, Lieutenant de ſes Gardes, de lui ſauver la vie. Plus haut, dans le centre du Tableau, on voit le fameux Général *Beck* pris priſonnier.

A la hauteur de *Lens*, on voit le Camp des Ennemis, & l'Archiduc qui se sauve avec les débris de son Armée. La droite du second plan représente la Cavalerie Françoise victorieuse, à la poursuite des Ennemis.

Je ne puis mieux, Monsieur, vous donner une idée de ces deux grandes actions, qu'en vous disant que tous les détails ci-dessus sont amenés successivement, avec la plus exacte vérité & dans l'ordre le plus parfait; qu'il en résulte un ensemble, propre à étonner les plus fortes têtes; que l'exécution est d'une chaleur dont j'ai vu s'enflammer de jeunes militaires. Leur front se couvroit d'une noble rougeur à la vue des Héros auxquels ils sembloient prêts à se joindre. Le Héros principal se fait remarquer dans les deux Tableaux sous deux attitudes différentes, & après avoir déployé d'un côté cette ardeur bouillante, qualité distinctive de son caractere, il montre de l'autre cette humanité qui sied si bien après la victoire, & qui s'allie à merveille à la plus intrépide valeur. Le premier Tableau a plus d'opposition, fait plus d'effet. On reproche pourtant au Peintre de n'avoir pas marqué assez le feu des redoutes par des traits de flamme qui, ainsi que des éclairs, devroient percer l'obscurité de la nuit, & des tourbillons de fumée. C'est la seule critique que j'en aie entendu faire. Le désordre du premier plan forme un spectacle effrayant, qui prépare au bel ensemble du second, & l'œil se perd de nouveau dans la confusion du troi-

ſieme, où l'armée ennemie eſt en déroute, pour ſe repoſer enfin ſur l'armée du Général *Mercy*, qu'on découvre dans l'éloignement.

Le ſecond n'a pas ces mêmes beautés: mais il y regne un autre genre de choſes & le total ſe reſſent du calme tranquille du Héros, dont la clémence fait l'objet principal. Les fureurs de la guerre ne doivent s'y montrer que comme acceſſoires pour donner plus de relief à celui-ci. On a peine à découvrir le Général *Beck*. Peut-être que ces Tableaux, un peu trop élevés, voudroient être détaillés de plus près; mais celui-ci eſt admirable par l'entente de la perſpective, qui laiſſe pénétrer à travers un lointain immenſe.

Au reſte, Monſieur, vous ne ſerez pas ſurpris des talens rares de Monſieur *Caſanova*, pour décrire les Batailles & les faits des guerriers, quand vous ſaurez que le ſang de la Maiſon de *Brunswick* coule dans ſes veines; qu'il paſſe pour bâtard du dernier Roi d'*Angleterre*, qui lui donna naiſſance à *Rome*, & que des circonſtances contraires ne lui ayant pas permis de prendre parmi les Héros un rang auquel il étoit deſtiné, il s'eſt voué à les peindre. Nous avons deux autres payſages du même maître, où l'on découvre toujours un Peintre chaud de couleur, & dont l'ame eſt ſans ceſſe en mouvement.

Entre les deux batailles de M. *Caſanova*, & un peu au deſſous, eſt un Tableau du dernier des *Vanloo*, du *Vanloo de Pruſſe*. Il repré-

ſente

ſente *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces.* Par quelle fatalité cette famille, dont le pinceau ſemble principalement guidé par ces Divinités, ne peut-il les rendre? Vous vous rappellez, Monſieur, le Tableau du fameux *Vanloo* ſur ce ſujet. On y trouva les Graces lourdes: celles-ci ne ſont pas plus ſweltes. Il faut convenir que la matiere étoit extrêmement difficile à traiter. Comment faire à la fois cinq belles figures, devant ſe reſſembler & pourtant contraſter enſemble? Quelle attitude donner à Vénus & à ſon fils? Comment jetter un certain intérêt dans l'action? Comment varier les trois Nymphes? Ce ſont de ces projets qui ſe préſentent à tout le monde, dont l'idée rit d'abord à l'imagination, dont l'exécution paroît aiſée & où l'on échoue preſque toujours.

Le même Auteur a expoſé un autre Tableau, qui offre *l'expérience phyſique d'un oiſeau privé d'air, ſous le Récipient de l'ancienne machine pneumatique.* Le coloris en eſt bon, les détails en ſont bien traités. Il s'y remarque pourtant le même défaut de ſens commun reproché à M. *Roſlin.* C'eſt que le Docteur ſe morfond ſeul à ſa machine; que des trois autres ſpectateurs aucun n'y a d'attention. La femme ſur le devant de la ſcene paroît ne s'occuper de rien, pas même de ſon chien, qui eſt à ſes pieds; ce qui auroit pu faire épigramme & contre la pédanterie ennuyeuſe du Savant, & contre la frivolité des Curieux. Au lieu que l'inattention de ces perſonnages s'im-

pute plutôt au défaut de génie du Peintre, qu'au caractere futile de ceux-là.

J'espere, Monsieur, vous rendre compte la premiere fois du portrait en pied de Madame la Comtesse *Dubarri*. Le Public le desire avec grande impatience. En attendant, il considere le Cadre déjà placé. C'est un chef-d'œuvre de sculpture & de dorure, dont on admire à la fois la richesse & l'élégance. Le haut est ombragé d'un feuillage très-délicatement fait, au milieu duquel se trouvent deux Amours, dont l'un bande son arc, & l'autre, qui ressort en avant, tient une couronne suspendue, & semble attendre la Déesse qui doit s'y placer. Au bas, & comme à ses pieds, sont deux Colombes qui se becquetent de la façon la plus voluptueuse. Tous ces entours promettent quelque chose de très-galant; les graces du Portrait s'assortiront à merveille avec eux, ou plutôt les éclipseront sans doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1771.

On se consoloit, Monsieur, de voir la Mere des Amours manquée par Monsieur *Vanloo*, dans l'espoir que son confrere nous la reproduiroit sous une forme plus séduisante. Vous concevez aisément que je veux parler du Por-

trait en pied de Madame la Comtesse *Dubarri*, par M. *Drouais*. Ses talens brillans pour ce genre de travail, la double esquisse de cette beauté, qu'il nous avoit donnée avec succès il y a deux ans, les secours que son imagination pouvoit emprunter de l'allégorie, tout nous promettoit un chef-d'œuvre ravissant. Il a paru enfin, Monsieur, &, comme les merveilles trop annoncées, trop prônées d'avance, il n'a pas répondu à notre attente; la copie s'est trouvée fort inférieure à l'original. Tout Paris ne s'empresse pas moins d'accourir pour le considérer. Il faut vous en donner une idée & je vais le détailler.

Madame la Comtesse *Dubarri* est peinte en Muse. Elle est gazée en partie d'une draperie légere & transparente, qui se retrousse au dessus du mamelon gauche, laisse les jambes découvertes jusques aux genoux & marque le nud dans tout le reste du corps. De sa main droite elle tient une harpe & une couronne de fleurs; de la gauche, elle en porte plusieurs autres. Le devant de la scene est parsemé de livres, de pinceaux & de divers attributs des arts. Le fonds représente une belle architecture, & le Tableau, en général, est riche d'ornemens; mais on y remarque une foule de défauts. Le premier, & le plus essentiel, sans doute, c'est que le Portrait n'est pas ressemblant. C'est un visage en quarré-long, mal coëffé, & qui n'a rien des graces & du jeu de la physionomie de Madame *Dubarri*. En ou-

tre, l'auteur, à raiſon de la Muſe qu'elle repréſente, a voulu donner à ſa figure les grandes proportions de l'antique; enſorte que celle-ci debout auroit ſix pieds & demi de haut. Cette taille coloſſale, qui peut imprimer plus de nobleſſe & d'impoſant à un être fantaſtique, ne va point à une femme, dont toute l'habitude du corps doit être agréable, & dont le principal caractere eſt un air de volupté répandu ſur l'enſemble de ſa perſonne. Au contraire, c'eſt ici un perſonnage roide & ſans ſoupleſſe; une virtuoſe pédantesque, qui malgré l'appareil galant de ſon vêtement & la ſéduction de ſon attitude dans ſa façon d'être aſſiſe, repouſſe plus qu'elle n'attire, & défait d'une part le charme qu'elle produit de l'autre. En un mot, la grande mal-adreſſe du Peintre, c'eſt d'avoir choiſi une allégorie peu aſſortie à la beauté qu'il vouloit rendre. Il n'a pas moins échoué dans cette partie, & pour figurer la protectrice des Arts, à la muſique près, il les fait fouler aux pieds par cette Muſe. Emblême louche & dont le ſens naturel eſt l'inverſe de l'idée du Poëte.

Depuis que j'écris ceci, Monſieur, Madame la Comteſſe *Dubarri* eſt venue au Sallon, &, ſoit mécontentement de ſa part, ſoit qu'elle fût inſtruite de celui du Public contre le Peintre, ſoit égard pour les clameurs des dévots, qui voudroient ne voir une femme que voilée, depuis les pieds juſqu'à la tête, elle a fait ôter ſon Portrait & il ne paroîtra plus.

M. *Drouais* a beaucoup mieux réussi, Monsieur, dans le Portrait en ovale de Madame la Comtesse de *Provence*. Cette Princesse est peinte tenant une rose à la main. On la trouve très-ressemblante: elle a un air d'affabilité qui plaît à tout le monde. Le peuple, qui n'a pas eu le bonheur de la voir encore, se fait, dès l'entrée, indiquer l'endroit où il la trouvera & ne se lasse point de la considérer. Il demande avec le même empressement où est le portrait de Madame la *Dauphine*, s'imaginant que c'est le premier objet qu'on auroit dû offrir à ses regards. Il apprend avec douleur qu'il ne jouira point encore cette année de ce bonheur, & il est obligé de se contenter d'une petite figure en émail, qu'en a exposé M. *Pasquier*. Vous sentez, Monsieur, que ce travail délicat, quelqu'agréable, quelque fini qu'il soit, n'est point ce qui peut satisfaire les regards d'une multitude grossiere. Il a beau se tuer pour l'admirer & se l'empreindre dans la mémoire; il n'en conserve aucune trace, & sa curiosité ne peut être remplie.

On remarque à cette occasion avec douleur que jamais Sallon n'a été si fécond en portraits, & si peu garni de ceux de la famille Royale. A l'exception de ces deux-ci, & de celui du Roi, en miniature, par le même Artiste, on ne trouve rien qui satisfasse l'amour du François pour ces objets de son idolâtrie; à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang un Tableau, que je trouve récemment substitué

au Portrait de Madame *Dubarri.* Il eſt de M. *Monnet*, Agrégé. Il repréſente feu Monſeigneur le *Dauphin* & feue Madame la *Dauphine*, occupés de l'éducation des trois Princes leurs enfans, & partageant les ſoins de M. le Duc de la *Vauguyon* & de M. l'ancien Evêque de *Limoges*, leurs Gouverneur & Précepteur, préſens à cette inſtruction.

Le milieu du Tableau eſt occupé par feu Monſeigneur le *Dauphin*, aſſis. A ſa droite eſt debout M. le *Dauphin* actuel, qui, un livre à la main, ſemble réciter ſa leçon. Sur les genoux de l'auguſte pere eſt le plus jeune, qu'on ſuppoſe M. le Comte d'*Artois*, & debout à ſa gauche, M. le Comte de *Provence* fait le pendant de ſon frere. A l'extrêmité du Tableau, & près de celui-ci, eſt dans un fauteuil feue Madame la *Dauphine* devant un métier. Elle a l'air de ſuſpendre ſon ouvrage pour écouter ſon fils. A l'oppoſite ſont aſſis M. le Duc de la *Vauguyon* & l'ancien Evêque de *Limoges*.

Quoique l'ordonnance de ce Tableau ſoit ſage & dans les vraiſemblances, comme il n'en réſulte nul effet piquant, il eſt froid, monotone & ſans intérêt. Les figures, d'ailleurs, ſont pour ainſi dire enſevelies les unes dans les autres, faute de gradation dans la diſtribution des plans. Les deux Inſtituteurs forment par cette confuſion deux têtes, qui ſemblent ſortir du même tronc. On y trouve auſſi peu de reſſemblance. Quant aux phyſionomies, nul coloris, des teints blafards & tous d'une même teinte,

malgré la différence des tempéramens & des âges. En un mot, de l'aveu de tous les spectateurs, c'est une mauvaise portraiture, & l'importance des personnages qu'on y fait figurer, peut seule fixer quelque tems les regards.

Le coloris brillant des *Loutherbourg*, qui entourent ce Tableau, l'obscurcit encore.

C'est un malade, qui se trouve à côté de visages florissans de santé. Quelle verve, Monsieur! quelle expression! quel enthousiasme dans cet Artiste, dont le pinceau anime tout ce qu'il touche! Quelle abondance, quelle variété dans ses sujets! Je compte vingt-quatre morceaux de ce Peintre, tous ayant leur mérite, & se faisant regarder avec intérêt. Il est plein de feu dans sa *Bataille des Cuirassiers*; plein de vigueur dans sa *Lutte de Jacob*. Son *action de grace de Noé & de sa famille, au sortir de l'Arche*, porte l'onction dans le cœur & éleve l'ame par son sublime. Ses *Orages*, ses *Tempêtes* répandent autour d'eux l'effroi & l'épouvante. Son *Amant curieux*, *le Mouton chéri*, sont agréables. Sa *petite Laitiere*, sa *Mangeuse de cérises* pétillent d'esprit. On se repose avec plaisir sous la fraîcheur de ses ombrages; on se mire dans le transparent de ses eaux: on voit ses mers agitées; on croit qu'elles vont vous ensevelir sous leurs vagues mugissantes...... Tant de talens cependant ne sont point sans défauts. On lui reproche, Monsieur, de n'avoir pas creusé ses Tableaux & ménagé la perspective; d'avoir donné une

teinte presque semblable à ses différens ciels, de ne pas assez les rembrunir dans ses tempêtes; de ne pas jetter dans les airs le même choc qu'il peint si bien dans les flots & dans le désordre de toute la nature, mais surtout d'enluminer toutes ses figures, de rougir toutes ses chairs & d'échauffer tous ses personnages, comme sortant d'un embrasement. Ce défaut est aussi celui de beaucoup de Peintres, & de M. *le Prince*, entr'autres, qui d'ailleurs est digne d'être critiqué, parce qu'il est aisé de lui payer en louanges l'équivalent de la censure. Je ne parlerai pas de son *Géometre*, Tableau peu agréable, mais savant & vrai. Je glisse même légérement sur *l'intérieur de son Cabaret*, scene extrêmement amusante par la luxure caractérisée d'un buveur, qui a toute la gaieté des Peintres Flamands. Je m'arrête à celui que le Public considere le plus, & qui, soit par sa composition, soit par son expression, fait beaucoup d'honneur à l'invention du Poëte. C'est le *Médecin aux urines.*

Ce Docteur a été appellé pour une jeune personne malade & alitée. Il est à considérer son urine à travers une phiole, & pour mieux en voir le transparent, il la présente au jour, ensorte qu'il tourne le dos au lit. Devant lui est un Eleve, qui semble avoir disposé tout l'appareil du Charlatan, & les yeux fixés sur son Maître va recevoir avec avidité la doctrine admirable qu'il doit débiter. La mere, assise à côté de sa fille, ne regarde pas ce

Médecin avec moins d'attention. Son genre d'intérêt eſt caractériſé & l'on diſtingue aiſément ſur ſa phyſionomie les divers mouvemens de crainte & d'eſpoir dont elle eſt agitée. Pendant ce tems un galant s'eſt gliſſé dans la ruelle du lit; il eſt dans la demi-teinte &, penché ſur une des mains de ſon amante, la baiſe amoureuſement. La Suivante, complice de ce larcin, ferme la ruelle, regarde le Docteur avec un ſourire ironique, & d'un geſte malin indique qu'il va être bien attrapé.

On ne ſe laſſe point, Monſieur, de détailler ce Tableau piquant, & dont l'action eſt un petit drame très-ingénieux. Tous les perſonnages y tendent au dénouement; chacun eſt animé du genre de paſſion ou d'intérêt qui lui convient: il eſt bien diſtribué, plein d'invention & de vie. C'eſt dommage que l'auteur, accoutumé à peindre la nature Ruſſe, n'ait pas donné plus d'agrément à la figure de la malade & plus de fineſſe à celle de la Soubrette.

Le dernier Tableau, vers lequel ſe porte le public avec plus de foule après celui-ci, c'eſt la *Repréſentation d'une audience donnée à M. le Chevalier de Saint Prieſt, Ambaſſadeur à la Porte, par le Grand-Seigneur.* La ſingularité en fait le principal caractere, & la ſcene neuve qu'il préſente, excite un inſtant la curioſité.

Le Grand-Seigneur eſt aſſis ſur un Trône en forme de lit à quatre colonnes, & ce Trône eſt de vermeil, enrichi de pierreries. Les boules d'or pendues en haut, repréſentent

des œufs d'autruche: ornement que les Turcs mettent ordinairement pour parade dans leurs Mosquées. Les glands qui pendent à ces boules d'or sur le devant du Trône, sont de perles. Les autres sont de petites lames d'or. La couverture du Trône est brodée en perles.

Le Sultan a son sabre à sa droite, & une écritoire à sa gauche. Les deux Turbans qu'on apperçoit sur une petite fenêtre, sont toujours portés, lorsque le Grand-Seigneur marche. Les aigrettes en sont différentes; l'une est de plumes jaunes, & l'autre de plumes jaunes & noires; celui que porte le Sultan est orné de plumes noires & blanches. Ces trois Turbans signifient l'Empire des trois Mers.

Le Grand-Visir est à la droite du Prince, la pelisse & les mains croisées. L'Ambassadeur est dans l'action de parler, & tient de la main gauche les Lettres du Roi. A sa droite est le Drogeman de la Porte. L'Ambassadeur est tenu, ainsi que ceux de sa suite, par deux Capigis-Bachis, couverts de cafetans, avec le grand bonnet de cérémonie : il n'y a que le Grand-Visir qui en ait un différent. Le cafetan du Ministre est doublé de martre; ceux des gens de sa suite sont fort communs; M. le Chevalier de *Pontecoulan* est à côté de l'Ambassadeur, qui a derriere lui son Drogeman avec le bonnet de martre, coëffure commune à tous les Drogemans. La chambre n'est éclairée que par une seule fenêtre: à droite, on voit une cheminée en forme d'entonnoir renversé; elle est de vermeil & enrichie de pierreries.

A cette defcription hiftorique, l'auteur, M. *Favray*, ajoute que le Grand-Seigneur eft reffemblant. C'eft bien le cas de dire qu'*on aime mieux le croire que de l'aller voir.* Mais ce qu'on peut vérifier aifément, c'eft que M. le Chevalier de *Saint-Prieft* ne reffemble point. Défaut peu intéreffant au furplus, & qui n'ôte pas à ce Tableau le mérite d'un coftume rare.

Quant au refte des Tableaux, Monfieur, chacun fe diftribue fuivant fon goût; excepté toutefois les ouvrages de Mlle. *Vallayer.* Cette jeune Académicienne, âgée de 23 ans, qui réunit les graces aux talens, a expofé pour la premiere fois, cette année, onze morceaux qui, la plupart, ont le mérite de peindre une nature muette, mais fenfible, aux fpectateurs les plus groffiers. Les fruits, les fleurs, les légumes, les herbages, les morceaux d'hiftoire naturelle font de fon reffort. Sa repréfentation des *inftrumens de mufique militaire* eft d'un faire plus grand, & ne feroit point indigne des études d'un Peintre d'hiftoire. Tous ont pris corps fous fon pinceau; mais furtout le tambour eft d'un relief propre à faire l'illufion la plus entiere. Un *Lapin*, imité de grandeur naturelle, annonce que cette favante fille traite auffi les animaux, & *une jeune Arabe, en pied*, pleine de graces & de douceur, prouve que fes talens peuvent s'élever jufqu'à faire refpirer la toile & à donner de l'ame aux figures.

La cohue générale qu'attire cette admirable perfonne, fe repartit enfuite, Monfieur, comme

j'ai l'honneur de vous dire, en différens groupes, ſuivant les âges, les inclinations, la façon de voir & les connoiſſances naturelles ou acquiſes. Les amateurs de l'Architecture admirent M. *Robert*, dont la fécondité ne s'eſt point démentie à cette Expoſition, mais dont l'amour-propre s'eſt étendu au point de croire pouvoir balancer M. *Vernet;* parce que dans quelques-uns de ſes Tableaux il y a des cascades, des fontaines, des rivieres, &c. il les appelle des *Marines*, & le public rit de cette folle prétention. On rend juſtice à ſon *Incendie dans les principaux Edifices de Rome*, dont l'embraſement, d'un grand effet, ſemble éclairer toute la Salle. On ſe repoſe agréablement la vue fatiguée, en ramenant les yeux ſur la forêt de *Caprarole*. Son verd doux & dégradé forme un contraſte agréable & ſéduiſant. En général, trop de monotonie dans cet auteur fait qu'on ne s'y arrête qu'en partie. Son prédéceſſeur, M. *de Machy*, qui n'avoit rien offert aux amateurs l'année derniere, a auſſi donné quelques morceaux & a ſemblé vouloir éviter cet inconvénient en ne ſe prodiguant pas trop. Mais auſſi il s'eſt tellement atténué, qu'il ſe trouve preſqu'éclipſé ſous la fecondité impoſante de ſon rival. Toujours correct, toujours délicat, il n'a pas ces maſſes majestueuſes, dont l'autre s'eſt enrichi dans ſes voyages d'*Italie*. Celui-ci, avec moins de régularité, frappe davantage la multitude. On trouve que le premier a lourdement péché contre

le clair-obfcur & l'entente de la perfpective, dans fa *vue de la Chapelle de la Saint-Roch*, dont les figures collées les unes aux autres repouffent les yeux, qu'on porte bien vîte fur fon voifin. Il eft queftion, Monfieur, d'une plume, d'une écritoire & d'un mouchoir, de M. *Roland de la Porte*; mais la vérité eft belle & féduit partout. Par la raifon contraire, on ne peut goûter les payfages de M. *Milet Francisque*, toujours jaunes & arides; les allégories de M. *Boizot*, plattes & fans coloris; la miniature eftropiée de M. *Venevault*; le *Silene* de M. *Hallé* & fon *Adoration des Bergers*, Tableaux de la même teinte, qu'on prendroit pour deux Poftiches, où le Pere des buveurs & la Mere de Dieu font d'une même palette & fe reffemblent merveilleufement; le *Saint-Michel* de M. *Belle*, armé du foudre de *Jupiter*, & fa *Pfyché* vêtue de guenilles achetées fur la place du *Louvre*; le *Narciffe* de M. *l'Epicié*, qui n'eft ni homme ni fleur; Son *quos ego* de *Neptune*, qui n'eft qu'un bourru; le *Saint-Sebaftien* de M. *Brenet*, flasque & fans fenfibilité; l'*Affomption* de M. *Parocel*, qui n'ira jamais aux nues, & tant d'autres ouvrages, dont le détail ne finiroit pas.

Les connoiffeurs trouvent de l'ordonnance dans *l'Entrée de Jéfus-Chrift à Jérufalem*, par M. *Jollain*, de la richeffe même dans le coloris, en blâmant toutes fois l'air benêt dont il affuble la face de l'Homme-Dieu: défaut prefque général à tous nos peintres François,

ſauf *Jouvenet*. Ils s'élevent contre l'indécence du Tableau du même Auteur, où *Jupiter* ſous la forme de Diane ſéduit *Caliſto*, la baiſe ſur la bouche, lui darde ſa langue, & préſente aux ineptes le ſpectacle de deux vraies Tribades. Le *St. Paul prêchant dans l'Aréopage*, de M. *la Grenée* le jeune, quoique non terminé, leur ſemble d'un bon ſtyle; ils ne dédaignent pas ſa *Préſentation : la Deſcente de Croix* de M. *Martin* n'eſt pas ſans mérite, ſelon eux.

Mais ces Tableaux divers, Monſieur, n'ont pas un éclat aſſez ſupérieur pour fixer la multitude par cette vérité d'expreſſion propre à captiver l'ignorance même & à l'éclairer. Auſſi remarquai-je que les Portraits ſont ce qui attire l'attention la plus générale. On trouve toujours quelqu'un de connoiſſance, & graces au peu de choix avec lequel on admet toutes ſortes de perſonnages, nul n'y eſt en pays étranger. Un Praticien y remarque ſoudain la figure avantageuſe de M. *Dufreſnoy*, Notaire. M. *Despote*, Avocat au Conſeil, y en impoſe encore à ſon Clerc par ſa morgue. M. *Grand-Clas*, Médecin obſcur, y eſt reconnu de quelque malade échappé à ſon art aſſaſſin & dont il ſembloit meſurer la vie avec le ſable qu'il tient en main. M. *Felix*, Marchand de la rue Saint-Denis, d'un air ſatisfait, invite ſes confreres à venir s'y placer à côté de lui. Enfin M. *Suir*, Tailleur, & ſa digne moitié, malgré leur face ignoble, atteſtent que perſonne n'eſt exclus.

Après avoir ri de la fatuïté, on plaint la bêtise de ces particuliers. Il faut, Monsieur, vous rendre compte des différentes manieres de nos Peintres de Portraits & des personnages plus intéressans qu'ils nous ont reproduits. Le pinceau vif & spirituel de M. *Vanloo* s'est exercé sur deux têtes d'enfans de l'un & l'autre sexe, se servant de pendans, & bien dignes de l'être, mais d'un coloris trop uniforme. On voudroit que M. *l'Epicié* réservât sa touche seche & éraillée pour les rides de la vieillesse ou les figures hideuses. Il a pourtant réussi à mettre de la finesse dans quelques jeunes personnes, de la grace même, quoique sans coloris & sans empâtement.

M. *Drouais*, aussi fécond que varié dans ses caricatures, nous a donné des Bambochades de toute espece. D'un côté, c'est un petit garçon qui montre son cul ; de l'autre c'est son pendant qui porte un Polichinelle sur son dos : là une petite fille met du rouge & des mouches à son chat ; ici sa compagne joue avec son chien. On se plaint toujours de la couleur plus brillante que vraie de cet auteur.

On ne se plaint pas moins du ton rembruni de M. *Voiriot*, qui auroit bien dû égayer sa palette pour nous rendre Mlle. *Allard* dans toute sa vivacité, d'autant qu'il la représente dans son triomphe, c'est-à-dire dansante, mais sans graces, sans légéreté, sans cette facilité ; caractere distinctif de notre Coryphée femelle du Théâtre Lyrique.

M. *Reſtout* a de la dureté dans ſon pinceau, mais il eſt vrai, & en ne s'attachant qu'à des ſujets mâles, comme le Portrait de M. *Houdon*, Sculpteur, il pourra tourner en beauté ce défaut.

Si l'on ne trouve pas une grande reſſemblance dans le Portrait de M. *Pigale* en habit de Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, par Madame *Roslin*, on voit qu'elle a été à l'école de ſon mari pour le coloris & qu'elle trempe quelquefois ſon pinceau dans ſes couleurs.

Le brillant de M. *Drouais* eſt tempéré chez M. *Deshayes* par une maniere plus ſage & conſéquemment plus vraie. L'Evêque, la jolie femme, le robin, ſont rendus avec les couleurs qui leur ſont propres, & les carnations ſont variées au dégré qu'il convient.

On loue M. *Dupleſſis* de s'être affranchi du ridicule uſage de faire toujours regarder le public par ſes perſonnages. Son *portrait de M. le Marquis de l'Hôpital* eſt une preuve qu'on peut conſerver la plus parfaite reſſemblance ſans s'aſſervir à cette regle.

Le dernier en rang des Peintres à Portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens & qui laiſſera bientôt derriere lui ſes confreres, c'eſt M. *Aubry*. Une vigueur mâle, de la hardieſſe, du caractere dans toutes ſes têtes, le diſtinguent déjà ſingulierement. Son *Portrait* de M. *Jeaurat* eſt d'une vérité de figure & de coſtume frappante ; mais celui d'un Peintre, dans la maniere libre de M. *Greuze*, a arraché le ſuffrage de ce dernier, au point de

de lui donner de l'humeur, & de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ses ouvrages au Sallon.

Miséricorde ! Monsieur : je m'apperçois avoir manqué de vous parler d'un Tableau d'histoire qui, tout imparfait qu'il est, mérite plus que beaucoup d'autres d'être remarqué. C'est *Brutus*, *Lucretius* pere de *Lucrece*, *&* *Collatinus*, son mari, *jurant sur le poignard dont elle s'est tuée, de venger sa mort & de chasser les Tarquins de Rome.*

Quatre coleres différentes exprimées dans cette composition en font le caractere distinctif. La rougeur du visage du dernier personnage annonce la fureur de *Collatinus*, opposée à la pâleur de *Brutus*, plus politique, plus réfléchie, tandis que la douleur se mêlant à l'indignation dont est pénétré le pere, lui donne une teinte plus propre à son rôle. Enfin un personnage éloigné ne participe à l'événement qu'avec le dégré d'intérêt qui lui convient. Du reste, nul coloris, de la roideur dans les attitudes & de la monotonie, qui n'empêchent pas que le génie ne perce.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monsieur, pour vous faire apprécier nos richesses pittoresques. Vous en concevrez aisément pourquoi, loin de s'étendre, elles décroissent en proportion de l'augmentation des Tableaux. La cupidité qui gagne nos Artistes, le luxe qui s'introduit chez eux, leur fait abandonner les genres difficiles & de longue haleine, pour

adopter le goût futile du ſiecle, & s'aſſervir à toutes les fantaiſies bizarres des prétendus Amateurs. De-là, plus de ces compoſitions ſuperbes & bien entendues, que le génie ordonne, digere & diſtribue lentement & dans le ſilence. De-là, cette négligence de la partie qui a toujours diſtingué l'Ecole Françoiſe. Plus de pureté, plus de correction dans le deſſin, au point qu'il n'eſt peut-être pas un Tableau au Sallon qui ne pût mériter ce reproche à quelqu'égard. De-là ces allégories froides, triviales, ces idées diſparates & ridicules. Encore ſi nos peintres gagnoient de quelque côté ce qu'ils perdent d'un autre! Mais le coloris, leur partie foible, n'a ni plus de vigueur ni plus de vérité. Tel voit bleu, tel autre gris, celui-ci jaune, celui-là rouge: nulle part on ne trouve cet empâtement, ces teintes fondues, ces couleurs rôties, qui ſeules donnent le ſceau aux bons ouvrages, en les garantiſſant des injures du tems.

Nous verrons dans la Lettre ſuivante, Monſieur, ſi la Sculpture & la Gravure continuent à ſe ſoutenir mieux que la Peinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1771.

Au moment où je comptois, Monſieur, vous entretenir de nos Sculptures, un nouvea

Buſte a paru & s'eſt offert à nos regards. Il a fait d'autant plus de plaiſir, qu'on déſeſpéroit de le voir, & que l'Artiſte craignant, ſans doute, de ne pouvoir le montrer au Public cette année, ne l'avoit point fait annoncer dans le livre. C'eſt le portrait en marbre de Madame la *Dauphine*, dont il eſt queſtion. Cet ouvrage précieux, du Sr. *le Moyne*, ancien Directeur & Recteur, a d'abord été préſenté le Dimanche 15 au Roi, à toute la famille Royale & a ſubi à Verſailles les diverſes obſervations des Courtiſans. L'Artiſte, après avoir reçu des ſuffrages auſſi difficiles, l'a fait mettre au Sallon. Comme aucune diſtinction ne caractériſoit ce Buſte, qu'on n'en avoit pas encore parlé, & que le Peuple, en général, n'a pas le bonheur de connoître la Princeſſe, elle a été expoſée, pour ainſi dire, *incognito*, pendant quelques jours. Enfin cette heureuſe nouvelle s'eſt inſenſiblement tranſmiſe de bouche en bouche, & la foule a redoublé pour jouir de ce ſpectacle deſiré.

Ce Buſte, Monſieur, a d'abord la qualité la plus eſſentielle du genre; c'eſt-à-dire qu'il eſt parfaitement reſſemblant, & beaucoup plus que le même portrait en émail du Sr. *Pasquier*. Celui-ci, dont le talent devroit être particulierement deſtiné à peindre les femmes & à rendre toute la délicateſſe, tout le fini des traits d'une figure mignonne, a vieilli, groſſi, allongé la tête de Madame la *Dauphine*, au point de la méconnoître. Le ciſeau du Sr. *le Moyne*,

également précis, exact, élégant, sans flatter son sujet, ne lui a rien ôté de ses agrémens. La Princesse porte la tête du côté de l'épaule gauche, & a ce regard auguste tempéré par la douceur, qui annonce & la majesté de son rang & la bonté de son cœur. Le reste de la physionomie est plein de graces & de vie; la vérité y est entiere, & l'Artiste a conservé à ce portrait la levre un peu renflée, appellée *la levre Autrichienne*, parce que ce genre de traits est particulierement affecté aux personnages de cette Maison. La gorge est couverte d'une draperie à l'antique, attachée par une agraffe, qui revient à l'épaule gauche & donne au tronc du Buste une ampleur & une richesse dignes du sujet. Tout le monde a paru extrêmement content d'un tel chef-d'œuvre.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, du Portrait de Madame la Comtesse *d'Egmont*, par le même. Je suppose que c'est celui exposé il y a deux ans, dont il a déjà été question. Je m'arrêterai à une jeune fille de cet Artiste, soi-disant représentant la *Crainte*. Cette figure est droite, la tête un peu renversée & tient dans sa main gauche une Colombe, les aîles déployées. Sans ce symbole allégorique, on ne liroit jamais, Monsieur, sur le visage de la jeune personne le sentiment dont elle est atteinte; il n'y a pas cette contraction de muscles, ce spasme de l'ame, qu'il eut fallu rendre.

La *Douleur* est infiniment mieux dépeinte, Monsieur, dans une femme qu'on voit pleu-

rante, appuyée ſur un cube, qui ſert de baſe à une urne cinéraire, ſuppoſée renfermer les cendres de M. *de Brou*, Garde des Sceaux, dont le médaillon eſt au bas du monument. Cette figure de M. *Vaſſé* fait honneur à ſes entrailles & à la ſenſibilité de ſon ame. Elle a tous les caracteres d'un cœur navré de triſteſſe & abandonné à ſon déſeſpoir. Mais on ne trouve pas juſte d'avoir mis au bas le héros de la ſcene & de l'avoir ainſi ſouſtrait aux regards de celle qui le pleure. Il n'eſt pas moins ridicule d'avoir enveloppé ce Magiſtrat dans ſon énorme perruque, qui, quoique dans le coſtume, eſt un ornement ridicule, à proſcrire d'une pareille compoſition. Le crêpe qui ſurcharge cette maſcarade, eſt plus propre à faire rire qu'à exciter le ſentiment qu'on veut inſpirer.

Je paſſe les autres ouvrages de cet Artiſte pour n'être pas trop long ; mais je ne puis omettre ſon Buſte de M. *Queſnay*, Médecin du Roi. Les Philoſophes ſe ſont empreſſés de conſidérer avec attention la figure d'un Docteur, moins renommé par ſes connoiſſances & par ſes cures dans ſa profeſſion, que par le nouveau ſyſtême qu'il a introduit dans l'Agriculture, qui l'a rendu le Chef de la Secte des Economiſtes, & lui a fait déférer d'un aveu unanime par ſes diſciples le nom ſublime de *Maître*. A travers les rides dont cette tête eſt parſemée, on y démêle la morgue pédantesque d'un *Agromane* enflé de ſes prétendues découvertes : on y découvre un amour-propre

102513

de mauvaiſe humeur, qui fait la moue à la Critique, & trouve mauvais qu'on ne lui accorde pas une admiration excluſive. J'ai vu, Monſieur, quelques gens du peuple prêts à briſer la ſtatue de cet homme, en apprenant qu'il étoit l'auteur de la cherté actuelle des grains par les ſpéculations fauſſes & les vues funeſtes qu'il avoit inſpirées au Gouvernement.

Le cœur qu'une telle figure avoit reſſerré, ſe dilate, Monſieur, à la vue du Buſte de Madame la Comteſſe *Dubarri*, par M. *Pajou*. Le Sculpteur l'emporte de beaucoup ſur le Peintre. Il n'eſt perſonne qui ne retrouve dans cette tête toute l'élégance, tout le voluptueux, échappés au pinceau de M. *Drouais*. Mais ſi celui-ci avoit eu le défaut de vouloir rendre Madame *Dubarri* coloſſale, l'autre a celui de l'avoir ſouſtraite aux proportions naturelles. La tête eſt trop petite & annonceroit une jeune perſonne encore à ſon adoleſcence.

La tête de *Satyre* du même auteur, prouve qu'à la délicateſſe du faire il ſait joindre la vigueur & le feu d'un ciſeau mâle. Le hazard qui, ſans doute, a placé le Héros lubrique au milieu de pluſieurs buſtes de jolies femmes, produit un contraſte remarquable aux connoiſſeurs, & qui ſemble relever les attraits des unes & la luxure de l'autre.

Ici, Monſieur, la plume tombe des mains, tous les ſens ſont ſuſpendus, on reſte dans une extaſe à ne pouvoir rien rendre ſur le papier...... Il eſt queſtion d'*une tête de jeune*

fille, par M. *Caffiery*. Elle eft en marbre, beau comme l'albâtre. L'Antiquité n'a rien produit de plus gracieux, de plus divin. Les plus juftes proportions dans les traits ; les contours les plus doux & les plus moëlleux; l'élafticité la plus parfaite dans les chairs; une vie répandue fur toute cette phyfionomie, jointe à ce repos, dernier caractere des ouvrages finis & le vrai fceau de l'immortalité, enchantent les connoiffeurs & fufpendent devant elle les plus ignorans. Le cou répond au Bufte; la même grace, la même aifance, la même volupté dans les muscles, la même blancheur éblouiffante...... Il eft dommage que le refte de la gorge, d'un marbre plus grenu, ne réponde pas au premier, & que d'ailleurs l'Artifte fatigué, fans doute, épuifé du chef-d'œuvre de la tête, ait négligé cette partie au point de placer les mamelons trop bas.

Malheureufement, Monfieur, le modele du portrait en queftion n'exifte pas. M. *Caffiery* convient avoir travaillé, en partie, d'imagination, fur un fujet déterminé cependant qu'il a eu fous les yeux, mais qu'il a embelli dans certaines parties. Au furplus, comme la Critique trouve à mordre partout, quand on eft revenu de la premiere admiration qu'impofe cette merveille, on trouve la tête un peu hommaffe pour une jeune fille.

Ceux qui veulent chercher noife à l'Artifte, ont un plus beau champ à s'exercer fur fon groupps, dont le fujet eft *Omnia vincit Amor* :

L'Amour triomphe de tout. Imaginez-vous, Monsieur, le Dieu *Pan* terrassé par cet Enfant. Et comme *Pan* en Grec veut dire *Tout*, l'auteur croit avoir rempli ce *rebus* pittoresque. Vous avez le mot de l'énigme, voyez si elle est juste, ou plutôt riez avec moi de l'ineptie de l'invention d'une allégorie aussi mesquine, aussi froide, aussi fausse.

Revenons aux Bustes, Monsieur, qui n'exigeant des Artistes que de la main, ou du moins qu'une intelligence médiocre, ne sont pas susceptibles de ces sortes de platitudes. Le Portrait de M. *de la Condamine* par M. *d'Huès* est d'une vérité unique. Outre la ressemblance la plus exacte des traits, il y a mis cette inquiétude, cette vivacité, cette agitation continuelle du défenseur de l'inoculation, qui doivent rendre sa figure extrêmement difficile à fixer. L'invention de cet Adjoint à Professeur ne se manifeste pas davantage que celle de ses confreres dans ses grands morceaux. Jugez-en par l'exposition seule. Dans le modele d'un Fronton pour l'Ecole militaire, la *France*, sous la figure de *Minerve*, prend sous sa protection les jeunes Eleves. D'un côté est la *Noblesse* qui les lui présente, & de l'autre la *Bonté*, caractérisée par le Pélican. Qu'est-ce que c'est que deux êtres moraux, tels que la *Noblesse* & la *Bonté*? Et ne falloit-il pas animer toute cette machine triviale & froide? A l'égard de son modele, où est un Cadran accompagné de deux figures allégoriques, l'*Etude* & la *Vigilance*, j'ob-

j'obſerverai que cette derniere a l'air très endormi & paroît s'en repoſer ſur ſon Coq.

Oedipe détaché par Arcas de l'arbre, où il avoit été expoſé, fait plus d'honneur à M. *Le Comte*. La poſition du Berger, rehauſſé ſur la pointe du pied, ſon extrême délicateſſe à délier l'enfant, ſa crainte de lui faire mal, toutes ces parties ſont traitées avec beaucoup d'intelligence. Il y a d'ailleurs un grand art dans l'exécution, une profonde connoiſſance de l'anatomie & un ciſeau très-ſavant.

Quelle fécondité, quelles reſſources de génie dans ſes ſept Sacremens, bas-reliefs, ſeulement eſquiſſés en terre cuite. C'eſt dommage que le genre ſoit peu goûté. Son *Triomphe de Terpſicore*, autre bas-relief, modele pour être exécuté à la maiſon de Mlle. *Guimard*, fixe beaucoup plus longtems le ſpectateur. C'eſt, d'ailleurs, un petit poëme charmant, dont le détail vous fera plaiſir.

Terpſicore pince de la harpe, aſſiſe ſur un Char traîné par les Amours avec des guirlandes de fleurs; des Bacchantes précedent la marche en danſant; les Graces & la Muſique, inſéparables de la Danſe, marchent ſur ſes traces; deux Satyres, par leur action, déſignent la Danſe de caractere.

On détaille avec un plaiſir infini, Monſieur, toutes les parties de l'action, où il regne beaucoup d'unité & de variété. Les *Bacchantes* contraſtent à merveille avec les *Graces*, & les *Satyres* relevent les *Amours*. La

Déesse ressort au milieu de cette fête & domine comme il convient au sujet principal. On ne peut qu'applaudir au goût de l'Artiste. Il ne pouvoit choisir aucune annonce plus convenable au Temple de la Déesse de la Danse.

Remarquez en même tems, Monsieur, la souplesse de son génie, qui de la gravité des sujets d'Eglise passe avec cette facilité au genre gracieux, & du même ciseau rend tour à tour les augustes mysteres de notre sainte Religion & les fêtes prophanes de la Volupté. M. *Le Comte*, simple Académicien, est sans doute un des hommes les plus propres à faire honneur au siecle.

Morphée, l'un des Enfans & Ministre du Dieu du *Sommeil*. „ C'est le plus habile de tous les „ *Songes* pour prendre la démarche, l'air, le „ visage & le son de la voix de ceux qu'il veut „ représenter. C'est lui qui fut envoyé par ce „ Dieu à *Alcione*, sous la figure de son Epoux."

On ne sait à propos de quoi M. *Houdon* nous fait tout cet étalage d'érudition, à l'occasion d'un modele de grandeur naturelle, très-belle figure aîlée, dans la position d'un personnage qui dort. Les pavots, dont il est enlacé, caractérisent assez *Morphée*. On n'en découvre pas davantage. Au surplus, la figure est très-belle & a quelque chose de céleste. Son attitude, ses contours, la mollesse de ses membres répondent très-bien à l'idée de l'Artiste. Il regne une douceur merveilleuse dans son repos, au travers duquel on démêle un être vi-

vant & dont la respiration semble se faire sentir.

Dans les différens bustes exposés par le même Auteur, on trouve avec déplaisir M. *Bignon & sa femme:* non que sa qualité de *Prevôt des Marchands* ne semble donner droit au mari de figurer en pareil lieu; mais le Public voudroit qu'on ne reproduisît pas sous ses yeux un homme, dont l'ineptie a causé, il y a un an, une si funeste catastrophe. J'ai remarqué que personne ne le voyoit sans se rappeller le massacre de la rue *Royale* du 28 Mai & sans frémir d'indignation. S'il n'a pas eu la délicatesse de sentir qu'il étoit plus sage de rester dans l'attelier du Sculpteur, que ne profitoit-il de la leçon d'un Ministre (*) plus fameux que lui, mais qui, pressé par l'impérieuse nécessité de fouler le peuple, a cru devoir au moins se soustraire à ses regards & ne pas paroître insulter à ses malheurs en s'affichant dans cette espece de *Panthéon*, où l'on ne voudroit reconnoître que les bienfaiteurs de la nation en tout genre.

Quant à Madame *Bignon*, si elle eût consulté son amour-propre bien entendu, elle nous auroit épargné son ignoble & laide figure, ainsi que Madame de *Mailly*, épouse de M. de *Mailly*, Peintre en émail.

Ce n'est sûrement pas de l'avis de M. *Diderot* que son Buste s'est trouvé en si mauvaise compagnie. Aussi semble-t-il faire bande

(*) L'Abbé *Terrai.*

à part & renier ſes camarades. Quoique les grands traits de ſa tête à médaille fourniſſent au ciſeau, & que l'Artiſte ait toute la liberté de s'étendre ſur une pareille phyſionomie exactement prononcée dans ſes différentes parties, on doit louer le feu, l'expreſſion que M. *Houdon* a ſçu mettre dans ſon ouvrage, & l'enthouſiaſme du brûlant auteur des *Bijoux indiſcrets* ſemble avoir gagné l'Artiſte, dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractere chaud & ardent.

Un morceau d'un genre plus nouveau pour le Sallon, réveille l'attention en quittant les Sculptures. C'eſt le modele en relief d'un eſcalier qui doit être exécuté à *Mont-Muſart*: (*Mons Muſarum*,) maiſon de plaiſance de M. *de la Marche*, Premier Préſident du Parlement de *Bourgogne*, par M. *de Wailly*, Académicien, Architecte du Roi & Contrôleur de ſes bâtimens. Il en impoſe de loin, Monſieur; mais à l'examen on n'y trouve aucune invention, puiſqu'il eſt exactement ſemblable à celui de la *nouvelle Halle* par M. *le Camus*, à la différence près qu'il eſt renfermé dans une eſpece de tour; ce qui ôte ſa grace & lui donne un air d'eſcalier de Baſtille, qui fait fuir d'une lieue de loin. D'ailleurs, on juge le périſtile étranglé. Le deſſin de l'eſcalier de la Comédie Françoiſe, du même Architecte, a quelque choſe de plus grand, mais on le trouve pauvre d'ornemens. Au ſurplus, ſi ces deux eſquiſſes ne peuvent procurer à leur auteur les ſuffrages

qu'il espere, il a de quoi se venger & forcer la Critique au silence: il défie tous les Artistes passés, présens & futurs, de le contredire sur son *Trône du Pere Eternel*...... Vous vous éclatez de rire, Monsieur!..... Ce n'est pas plaisanterie. Oui, le sublime Compositeur, élevé, comme *Saint-Paul*, jusqu'au troisieme Ciel, a vu vraisemblablement cette merveille, & nous en donne un échantillon...... J'ai beau me frotter les yeux & regarder de nouveau pour qu'on ne s'y trompe pas; je lis écrit en bas du dessin: *Trône du Pere Eternel.* Croiroit-on, si l'on ne le voyoit, qu'un Artiste du XVIIIe. siecle présentât dans Paris une semblable Capucinade! Et qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ce *Pere Eternel* & son *Trône*? C'est un *Mamamouchi* empêtré d'une espece de robe de buré fort ample, ayant une barbe très-longue, qui ombrage toute sa physionomie. Ses cheveux, qui lui retombent sur le front, dérobent le reste de la figure. Il est assis comme *Thomas Diafoirus*, les deux mains sur les genoux, & semble dans l'attitude d'un homme qui pousse sa selle. Les *Michel-Ange*, les Raphaël ont quelquefois osé tracer la Divinité de leur foible pinceau; mais loin de la dégrader jusques à eux, ils s'efforçoient de s'élever jusques à elle......

Ce seroit ici le cas de rester sur ce chef-d'œuvre de platitude, Monsieur; mais je dois vous dire un mot des Gravures. Je dis *un mot*, car toutes mériteroient un détail particulier, si l'on

vouloit rendre juſtice au mérite de chaque Artiſte. Je vois douze grands Maîtres, qui ſemblent lutter les uns contre les autres & laiſſer la couronne ſuſpendue entre eux.

Trois Eſtampes, faiſant partie des ſeize qui ſont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine* & qui repréſentent ſes Conquêtes ou des Cérémonies Chinoiſes, attirent le plus l'attention par la ſingularité du ſpectacle & l'immenſité des détails. Le burin de M. *Le Bas*, ſemble ſe jouer au milieu de cette multitude de figures, & ſon exécution nette & facile répond à la hardieſſe de ſon entrepriſe. M. *de Saint Aubin* a entrepris la même tâche, & s'eſt tiré avec beaucoup de ſuccès d'une eſtampe de genre pareil.

On n'eſt pas moins ſurpris de l'invention, de l'abondance, du fini des gravures de M. *Roettiers* le fils, Académicien, Graveur général des Monnoies de France. Sa médaille *de la Corſe* vous donnera une idée de la richeſſe de ſa compoſition & de la juſteſſe de ſes allégories.

Paoli, à la tête de la Nation *Corſe*, avoit pour armes une tête de Negre avec un bandeau ſur les yeux. Dans une aſſemblée, il fit mettre ſous un Dais la Tête noire, le bandeau relevé ſur le front. On lui demanda pourquoi ce changement? Il répondit: *Actuellement la Nation voit clair.*

Dans cette Médaille, la *France* a ôté totalement le bandeau, & expoſe l'écuſſon aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumiere le pays ſe défriche; l'on

y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produisent l'abondance, que l'on voit sur le devant : les horreurs de la guerre & les nuages se dissipent.

Il faut voir, Monsieur, l'exécution de la Médaille pour concevoir comment le Graveur s'est tiré d'un sujet qui a peut-être le beau défaut d'être trop compliqué, mais dont la précision de l'Artiste a réparé la confusion.

Quelle douceur dans les Dessins de M. *Beauvarlet*, qui semble avoir adopté M. *Carle Vanloo* pour son Peintre! La maniere séduisante de ce dernier étant vraisemblablement plus analogue au moëlleux du travail de l'autre, on ne peut rien voir de plus terminé: on diroit que les Graces mêmes ont conduit son burin.

M. *Cochin* est toujours spirituel & piquant; M. *Demarteau* vigoureux : le genre de Portrait, que semblent avoir adopté Mrs. *Moitte* & *Mellini*, convient à la sagesse & à la vérité de leur faire. Le burin de M. *Wille* a de la finesse ; celui de M. *Flipart* de la gaieté : M. *Levasseur* est voluptueux : M. *Aliamet* annonce du goût & de la chaleur. Tous ces Artistes, variés dans leur maniere, tendent à la perfection & l'atteignent.

En visitant les Gravures, Monsieur, je suis fort aise de trouver sur mon chemin M. *Pasquier*, dont le genre se confond aisément avec l'autre. J'avois oublié de vous rendre compte du Portrait de M. *de Voltaire*, par cet Artiste. Celui-ci nous annonce qu'il a peint son héros

à son château, au mois d'Avril 1771. Il auroit été miraculeux que le pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le génie, la causticité d'un visage presqu'octogénaire. Aussi l'est-il absolument manqué. Quelle différence de cette figure à celle esquissée par M. *Pigale!* Le premier donne de la rondeur, de l'empâtement & presque de l'embonpoint au Philosophe de *Ferney*; il le matérialise pour ainsi dire. Sous le crayon du second la matiere s'évapore, au contraire : il ne reste qu'une vapeur aërienne; elle se fixe à nos regards pour envelopper l'esprit de M. *de Voltaire*, qui semble pétiller & percer à travers les tégumens.

On ne peut mieux finir, Monsieur, qu'en vengeant le Chantre des Vertus, des Arts & des Talens du mauvais goût d'un Artiste médiocre. Les grands hommes ne sont pas faits pour être réduits, pour être portés en brasselet ou dans une tabatiere. Il n'est donné qu'au génie de rendre le génie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXIII.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 7 Septembre 1773.

On doit regarder, sans doute, Monsieur, comme une très-belle institution, l'exposition

des Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, qui ſe fait tous les deux ans au Sallon du Louvre. (*) Inviter ainſi les Artiſtes d'y montrer leurs productions, c'eſt établir entr'eux une émulation louable qui devroit, ce ſemble, contribuer au progrès des Arts... C'eſt former à la fois des Amateurs, qui puiſſent par leurs ſuffrages récompenſer dignement ceux qui ſeroient enflammés de l'ardeur d'une gloire, la vraie & la ſeule récompenſe du génie. Par quelle fatalité donc, malgré la multitude de Peintres qui ſe forment aujourd'hui chez nous, l'Art de la Peinture, non-ſeulement n'avance-t-il plus, mais dégénere ſenſiblement, s'abâtardit, & à chaque nouveau Sallon fait, par une comparaiſon humiliante, regretter les eſſais des grands hommes qui ont paru les premiers dans cette lice moderne? La complaiſance trop grande du Gouvernement à ménager l'amour-propre des concurrens, en étouffant ou émouſſant les critiques utiles qu'on pourroit faire de ces ouvrages mis ſous les yeux du Public, n'eſt pas, à coup ſûr, une des moindres cauſes du dépériſſement dont on ſe plaint. Les louanges ex-

(*) Elle commence le 25 Août, & dure un mois. La premiere expoſition a eu lieu en 1737. Elle revenoit autrefois tous les ans. La difficulté de remplir le Sallon dans ce court intervalle d'ouvrages nouveaux, & les plaintes des Artiſtes moleſtés par les Critiques, ont engagé le Miniſtere à ſe relâcher de cette inſtitution, & à prolonger le tems du Concours: depuis 1745 il n'y a de Sallon que tous les deux ans.

ceſſives & ſans choix, dont on les enivre ſucceſſivement dans les divers ouvrages périodiques répandus ſous ſes auſpices, ne peuvent que gâter les talens naiſſans, encourager la médiocrité, perpétuer le mauvais goût. Jamais exemple n'en fut plus frappant que cette année, où les circonſtances pouvoient enrichir le Sallon de plus de morceaux du grand genre, & où la rivalité plus particuliere, propoſée entre les meilleurs Peintres, auroit dû exciter une fermentation noble, occaſionner des efforts ſublimes & faire enfanter des chef-d'œuvres.

En effet, Monſieur, le déſir d'orner plutôt l'Ecole militaire, conſtruite recemment, a fait imaginer de donner à traiter les onze Tableaux qui doivent décórer cette Egliſe, à onze Peintres différens. Dix ont déjà terminé leur ouvrage, & ſans cette bonne fortune le genre de l'hiſtoire auroit été bien pauvre. Mais dans ce nombre même, à peine deux ou trois excitent l'attention des connoiſſeurs & fixent leurs regards. Faute de mieux cependant, nous allons parcourir ces diverſes productions.

M. *Doyen* eſt en poſſeſſion de s'emparer le premier du Spectateur, & c'eſt par lui que nous allons commencer. Il a fait le plus grand Tableau, celui du Maître-Autel. Voici comme il expoſe lui-même ſon ſujet.

„ *Saint-Louis* eſt attaqué de la maladie épi-
„ démique qui regnoit dans ſon camp de Tu-
„ nis, occaſionnée par les ſables brûlans que
„ les Sarraſins remuoient avec des machines

„ sur le haut des montagnes, & que les vents
„ poussoient sur les Chrétiens. Il demande le
„ Saint Viatique, qui lui fut apporté par *Geof-*
„ *froy de Beaulieu*, son Confesseur, de l'Ordre
„ des Freres Prêcheurs. Ce Saint Roi étoit si
„ foible qu'il ne pouvoit se soutenir; mais sa
„ ferveur & son profond respect pour le Roi
„ des Rois le ranimerent: il se jetta en bas
„ de son lit; *Philippe*, son fils, & ceux qui
„ entouroient le Roi, le couvrent de son
„ manteau Royal; il reçoit à genoux le Sa-
„ crement de l'Euchariftie, avec la dévotion
„ la plus exemplaire, & recommande à son fils
„ sa famille, dont une partie étoit présente.

„ On fut ensuite obligé de le reporter sur
„ son lit. Il mourut sur le rivage de *Tunis*,
„ près de *Carthage*, le 25 Août 1270, âgé
„ de 59 ans."

En voilà, sans doute, beaucoup plus que n'en exprime le Tableau. St. *Louis*, à genoux au bas de son lit, reçoit le Viatique. Son fils, derriere lui, l'entoure de son manteau Royal. A côté de celui-ci, sur un plan inférieur, est une Princesse qui se couvre le visage, signe de la plus profonde douleur. Le Célébrant est dans l'attitude du moment de l'administration du Sacrement; il est entouré de ses acolytes, & l'on voit dans le fond du Tableau les flambeaux, le dais & autres instrumens du cérémonial saint. Voilà la composition de cet ouvrage, simple, bien ordonné, où l'on reconnoît une tête forte, une conception heureuse & facile, secondée d'une verve abondante.

Saint *Louis*, comme le perfonnage principal, fe préfente le premier aux regards; il a le vifage exténué d'un mourant, & fes chairs plombées, flasques, livides, caractérifent le genre peftilentiel de fa maladie. La vivacité de la foi femble ranimer fes yeux éteints. Cette figure, certainement, eft d'une expreffion grande & vraie; elle eft hors de toute critique. Il n'en eft pas de même de celle de *Philippe*: le Peintre, d'abord, lui donne un air prefque auffi vieux qu'au moribond; il femble plutôt regarder qu'écouter fon pere: ce qui fe détermine encore mieux par l'attitude du Roi, derriere lequel il eft, qui ne fe retourne point vers lui, & qu'on juge uniquement occupé de la grande action qu'il va faire. D'ailleurs, le fils de Saint *Louis* ne pouvoit-il pas être occupé d'un emploi plus augufte? Malgré la piété filiale qui ennoblit tout, il ne joue qu'un rôle fubalterne. Il n'eft pas affez caractérifé comme le fecond perfonnage du Tableau. Mais le grand défaut qu'on reproche à M. *Doyen*, c'eft une touche trop ardente, une affectation de répandre beaucoup de couleur fans colorier, de fatiguer la vue, de la brûler pour ainfi dire par un rouge prodigué fans choix, qui confond tous les objets & empêche les divers effets de la perfpective. Le Spectateur repouffé par ce coloris dur & hagard, baiffe les yeux en maudiffant le Peintre & l'ouvrage. Les envieux de l'homme à talent s'en prévalent pour le déprimer & mettre fon Tableau au dernier rang.

Voilà la raiſon de la différence des jugemens. Ceux pour qui l'entente du clair obſcur, l'art de fondre les couleurs, de les varier, de les aſſortir, eſt tout, ne peuvent que rabaiſſer à l'excès cet Artiſte. Ceux qui aiment une imagination féconde, une compoſition riche, la chaleur du Poëte & ſes reſſources étonnantes dans les ſujets les plus ſtériles, l'admireront dans celui-ci, & préféreront ſon génie mêlé de grands défauts, à la compoſition ſage & froide du Tableau, dans le même genre que les Grammairiens de l'art exaltent comme le premier. Il eſt queſtion de M. *Brenet.*

C'étoit déjà une gloire ſuffiſante pour ce Peintre, de ſortir de la foule où il étoit confondu (*), de venir figurer parmi les grands Maîtres actuels de notre Ecole, de voir un de ſes Ouvrages, aſſimilé aux leurs, lutter contre eux..... Mais l'emporter, les écraſer, les laiſſer loin derriere lui, eſt un triomphe moins honorable pour M. *Brenet*, qu'humiliant pour ſes rivaux. En effet, ſon Tableau eſt eſtimable ; il eſt correct, ſçavant même à quelques égards: on n'y trouve cependant rien de marqué au coin du génie, rien

---

(*) M. *Pierre*, premier Peintre du Roi, & qui, en cette qualité, a diſtribué les ſujets, ne vouloit point admettre M. *Brenet* au concours: ce n'eſt qu'à force de ſollicitations & par des circonſtances particulieres qu'il l'a accepté. Il a promis à ce Peintre la premiere place d'Officier vacante à l'Académie, outre les 3,000 livres qu'il aura pour ſon Tableau, & qui eſt le prix de chacun de la même eſpece.

qui annonce un Artiste sublime, capable de s'élever aux plus hautes compositions.

D'abord son sujet est sec, purement de décoration, nullement susceptible des grands mouvemens de l'éloquence pittoresque. Voici l'exposition du Peintre.

„ Les *Tartares* & le *Vieux de la Montagne*,
„ Prince des *Assassins*, ayant fait une irruption
„ dans l'Asie Mineure, envoyerent en 1238
„ des Ambassadeurs à la Cour de France, pour
„ demander du secours à Saint *Louis*. Leur
„ réception est l'objet de ce Tableau."

Le Prince est assis sur son trône; les Ambassadeurs sont debout en face de lui; l'un d'eux s'avance & présente au Monarque la Lettre dont son Maître l'a chargé. Il faut l'avouer, aucune noblesse dans le caractere de tête de St. *Louis*. Et quelle majesté pourtant n'eût-il pas fallu lui donner, dans un moment où il étoit si supérieur à un Brigand, qui avoit voulu le faire assassiner, qui, frappé de ses vertus, imploroit son secours & osoit lui proposer une alliance? La contenance de l'Envoyé n'est pas non plus assez humble, ne marque pas assez la distance immense qu'il devroit y avoir entre un vil chef d'assassins & un des Potentats de l'Europe le plus puissant. Le cortege de Saint *Louis* n'est pas aussi nombreux qu'il le faudroit un jour de cérémonial nouveau; les draperies sont mesquines, & il ne regne pas dans tout ce Tableau une magnificence proportionnée à la scene. A ces défauts près, il est bien ordonné,

les figures sont bien posées ; il y a de la hardiesse dans celle du premier Ambassadeur ; elle est en mouvement, son attitude est fiérement dessinée. L'œil se repose avec plaisir sur cette production pleine d'harmonie ; il perce dans la Salle d'audience, il en développe toutes les parties : les teintes, les demi-teintes, les reflets sont distribués avec intelligence, & si l'Artiste est pauvre d'invention, il annonce une grande connoissance du mécanisme de l'art.

Le Lavement des pieds est le sujet qu'on trouve le mieux traité après celui-là. Suivant un usage antique, consacré à la Cour de nos Rois, tous les ans, le Jeudi-saint, ils remplissent cette pieuse cérémonie. Douze pauvres choisis reçoivent l'ablution de leurs augustes mains. St. *Louis* n'avoit garde de s'y soustraire. Le Peintre l'a représenté au milieu de l'action. Un Vieillard d'une figure vénérable, élevé & assis sur une espece de trône, tend la jambe nue ; un Aumônier la soutient : l'eau est jettée, & le Monarque, debout, le linge à la main, se voit occupé à l'essuyer. Derriere lui est un second Chapelain, qui tient une aiguiere. Des Gardes entourent le Roi, pour contenir la foule qu'on ne voit point. Sur le devant du Tableau & à ses pieds sont des vases renversés : ils indiquent que ce n'est pas le commencement de la cérémonie, & que l'auteur, suivant les préceptes de l'art, est entré par le centre de son sujet. Un second mendiant, placé à côté du premier, semble attendre son

tour: quelques autres, plus loin, font supposés avoir exercé la charité de St. *Louis*. Telle est la composition de ce Tableau, estimé des Connoisseurs, malgré de grands défauts de bon sens. 1°. Le pauvre, au premier coup d'œil, semble le personnage principal: il domine sur son siege; sa figure est la plus éclairée. 2°. Le Roi ne se reconnoît qu'à son vêtement parsemé de fleurs-de-lys; son visage n'est que d'un quart de profil, il est dans l'ombre, & l'Artiste s'est ainsi privé du seul moyen de jetter quelque intérêt dans cette scene froide & tranquille. 3°. Le Page qui porte la robe du Roi, a l'air d'un *Savoyard*, le visage d'un Mulâtre, & au lieu d'égayer la cérémonie par une figure spirituelle, ou même par quelque espiéglerie qui n'eût pas rompu l'unité de l'action, il a un air maussade & boudeur. 4°. Les physionomies du Pauvre & des deux Aumôniers sont belles, mais se ressemblent comme s'ils étoient freres. 5°. Les Mendians sont revêtus d'étoffes trop éclatantes, qui ne jettent pas assez d'ombre dans la partie du Tableau où ils sont. Enfin l'Artiste, qui entend l'harmonie des couleurs, n'a pas le talent consommé de les fondre: son coloris est encore crud. Du reste, le matériel de l'action est rendu avec intelligence: la jambe du pauvre est bien dessinée, d'une anatomie savante, & il y a une grande précision dans tous les mouvemens des acteurs.

L'Auteur de cet ouvrage est M. *Du Rameau*, Agrégé, qui dès son apparition au Sallon en

en 1767, avoit donné des espérances. Il n'avoit rien exposé depuis, & l'on ne peut gueres estimer s'il a vraiment acquis, le sujet qu'il vient de rendre ne pouvant échauffer beaucoup son génie, ni lui donner de ces idées sublimes pour lesquelles on le croyoit destiné.

Il auroit fallu un pareil enthousiasme à M. *Lepicié*, afin de bien exprimer la matiere qu'il avoit à traiter: *Saint Louis rendant la Justice sous un chêne à Vincennes.* On sent combien elle lui devoit élever l'ame...... Point du tout, le Monarque n'a pas l'air plus auguste qu'un Bailli de village. A ses pieds rampe un malheureux, dont la tête semble rentrer dans le ventre; quelques autres levent les mains en supplians. Un grouppe de spectateurs, sur un plan inférieur, mais assis à la droite du Roi, sans relever la simplicité de la scene, la rend plus mesquine & la dégrade.

En général, dans tous ces Tableaux, à celui de M. *Doyen* près, St. *Louis* a l'air d'un benêt. On sait que, suivant les effigies qui nous en restent, il n'avoit pas la figure très-relevée, & que la noblesse de son ame ne transpiroit gueres jusques sur sa physionomie. Mais puisque, par un défaut de vérité bien frappant, chaque peintre a jugé à propos de lui donner les traits qu'il a voulu, ensorte qu'aucun de ces dix *Saint Louis* ne se ressemble, il pouvoit, par une licence mieux placée, imprimer plus de majesté à ce Monarque, surtout dans les momens où le sublime de l'action trans-

forme l'homme en quelque ſorte, & l'éleve au deſſus de lui-même.

M. *de la Grenée* a du moins éludé la difficulté. Il a peint *l'entrevue de St. Louis & du Pape Innocent IV*. La figure du Pontife lui paroiſſant plus belle à rendre, il a voilé celle du Roi ſous les careſſes du St. Pere. Il l'a fait d'autant plus adroitement, qu'il s'eſt conformé au trait hiſtorique qui lui ſert de texte.

„ *Lyon*, dit-il, fut le lieu indiqué pour
„ cette entrevue. Le Pape s'y rendit le pre-
„ mier, accompagné de l'Empereur de Con-
„ ſtantinople, de pluſieurs Patriarches, Evê-
„ ques & Cardinaux. Auſſitôt que le Pontife
„ ſçut que le Roi arrivoit, accompagné de
„ la Reine *Blanche* ſa mere, de ſon frere
„ & de leur Cour, il fut au devant de lui &
„ *l'embraſſa très-affectueuſement.* "

C'eſt cette *embraſſade affectueuſe* qui eſt proprement l'objet du Tableau, & que le Peintre a très-bien caractériſée. Le reſte des détails eſt traité en habile homme, ſauf le Ciel, dont le bleu reſſemble fort à celui de la robe de St. *Louis*. Celle-ci eſt d'un éclat trop uniforme, qui obſcurcit les autres parties & leur donne un ton griſâtre.

La ſageſſe de M. *Vien* ſe fait reconnoître dans la compoſition de ſon ſujet. C'eſt St. *Louis* qui, à ſon avenement à la Couronne, remet à la Reine *Blanche de Caſtille*, ſa Mere, la Régence du Royaume, ſous l'emblême d'un Gouvernail parſemé de fleurs-de-lys. Cela ſe

paſſe en préſence du Cardinal *Romain*, Légat du St. Siege. Le point hiſtorique & le coſtume ſont exactement ſuivis. Le Roi avoit alors douze ans, & porte ſur ſa phyſionomie toute la candeur de ſon âge. La Reine, en deuil de *Louis* VIII, ſon Epoux, eſt vêtue de blanc, parceque c'étoit alors la couleur affectée aux veuves; & comme le chapeau rouge & le vêtement pareil ne furent donnés aux Cardinaux qu'au Concile de *Lyon*, vers 1246, celui-ci eſt en violet. Mais l'orgueil françois voit avec peine le Légat jouer en quelque ſorte le premier rôle dans cette ſcene, dont il occupe le milieu, à laquelle il préſide, & qu'il ſemble autoriſer par ſon approbation: l'inſolence du Prélat, qui eſt couvert, & qui perce à travers ſa phyſionomie bonaſſe, ne contribue pas peu à révolter le ſpectateur indigné, auquel une pareille cérémonie rappelle le joug ultramontain.

Saint-Louis, âgé de douze ans, préſenté par la Reine Blanche ſa Mere, pour être Sacré, eſt le Tableau compoſé par M. *Amedée Vanloo*.
„ *Jacques de Bazoche*, Evêque de *Soiſſons*, fait
„ la fonction, le Siege de Reims étant vacant;
„ le Duc de *Bourgogne* porte la Couronne,
„ l'Evêque de *Laon* tient la ſainte Ampoule,
„ le Sceptre eſt tenu par l'Evêque de *Langres*:
„ derriere le Duc de *Bourgogne* ſont les Com-
„ teſſes de *Flandres* & de *Champagne*, repré-
„ ſentant leurs maris abſens. Dans le fond
„ ſont le Chancelier & le Cardinal de *Saint-*
„ *Ange*". Telle eſt la compoſition de cette

action, où l'on ne remarque qu'un personnage. C'est le Duc de *Bourgogne*, désigné ci-dessus, dont l'attitude basse, jointe à une figure dure, ne désigne qu'un esclave insolent ; caractere assez distinctif des courtisans d'aujourd'hui, & qu'il falloit se donner de garde de peindre sur la physionomie d'un Souverain, vassal, il est vrai, du Roi de France, mais faisant quelquefois la guerre à son maître.

La Cérémonie du Mariage n'est pas mieux rendue par M. *Taraval*. Elle nous paroît fournir aussi plusieurs contresens. D'abord St. *Louis* avoit dix-neuf ans, lorsqu'il épousa *Marguerite*, fille de *Raimond Berenger*, Comte de *Provence*, qui n'étoit que dans sa quatorzieme année, & tous-deux n'ont l'air que de marionnettes. Le Roi ne paroît pas plus avancé que la Princesse. La cérémonie se fait dans l'Eglise de *Sens*, par *Gauthier*, Archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'Autel, à droite, sur un prie-Dieu, est *Blanche de Castille*, Mere du Roi. Le Cardinal *Romain de St. Ange*, Légat du Pape, est près d'elle & lui adresse la parole. Il est vêtu de pourpre, défaut de costume évité par M. *Vien*. On ne sait pourquoi le Peintre a choisi de mettre le Prélat dans cette attitude, qui n'est ni nécessaire, ni placée, ni édifiante. L'air gaillard du Cardinal induiroit les prophanes à croire qu'il conte fleurette à la Reine, & il faut éviter ces mauvaises plaisanteries.

A combien de cette espece le Tableau de

M. *Hallé* n'a-t-il pas déjà donné lieu? Il a choisi de peindre *Saint-Louis* portant en procession, de *Vincennes* à *Paris*, la sainte Couronne d'épines. Il eut été difficile, sans doute, de mettre beaucoup de sublime dans cette action du Saint Roi, exaltée dans le calendrier & qu'il y faudroit laisser. Mais le Peintre l'a rendue plus puérile encore par son exécution. C'est un amas de petites figures rouges, blanches & jaunes, entre lesquelles le Roi pygmée, les pieds nuds, comme le reste du peuple imbécille, se distingue à peine. Il est précédé du Clergé où, par une adulation bien digne du génie de M. *Hallé*, il a figuré un Prélat caffard sous les traits de M. l'Archêveque de *Paris* d'aujourd'hui. Nulle entente, nul effet, nul coloris dans cet ouvrage, véritable enseigne à bierre.

M. de *Beaufort* ferme la marche. Ainsi que M. *Doyen*, il peint *Saint-Louis* au lit de la mort. Celui-ci a traité le spirituel, l'autre vaque au temporel. Le Monarque, prévoyant qu'il ne peut revenir de la peste, *remet à son fils qui lui succède, les instructions d'un grand Roi, d'un digne Pere & d'un Saint.* Du moins le Peintre en avertit le Spectateur, qui s'en rapporte & ne peut distinguer ces diverses sortes d'instructions. C'est bien mal-adroit à cet Académicien de s'être exposé, non-seulement à concourir avec un pareil rival, mais à manier un sujet qui l'oblige de se rencontrer en beaucoup de choses avec lui. Tous deux ont renouvellé le trait de *Timante*; ils ont voilé la

figure de la Reine, comme ne pouvant en exprimer la douleur. Mais ce qui étoit un trait de génie dans le Peintre Grec, ayant déjà épuisé tout son art sur plusieurs personnages, n'est qu'une stérilité dans ces ouvrages-ci, où il n'y a pas assez de nuances à donner pour avoir recours à cette hardiesse: elle n'est plus qu'une imitation servile.

Nous ne pouvons mieux finir la description de ces dix Tableaux, que par l'exclamation d'un plaisant sérieux. En les voyant, il affecte d'ignorer ce que c'est: il le demande; on lui répond que c'est l'histoire de Saint-Louis..... *L'histoire de St. Louis!* répond-il, *c'est bon pour ce que c'est.* On n'a garde d'adopter la critique du Saint, mais on souscrit fort à celle des Peintures (*).

La suite de ces Tableaux nous offrira, Monsieur, pour la prochaine fois, des choses plus amusantes & plus gaies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1773.

Il est certain, Monsieur, qu'un Etranger,

(*) A l'occasion de ces Tableaux, on cite un Calambour de Mlle. *Arnoux*, en possession de dire des quolibets: „ Jamais (la fait-on s'écrier à leur vue) le proverbe, *Gueux* „ *comme un Peintre*, ne fut plus vrai qu'aujourd'hui, *car à* „ *dix ils n'ont pu faire Saint (cinq) Louis.*

un Chinois, par exemple, qui viendroit pour la premiere fois en France, qu'on transporteroit au Sallon, & qui n'ayant jamais entendu parler de nous, en jugeroit par le premier coup d'œil qu'il lui présenteroit, nous prendroit pour un peuple très-religieux; car, outre l'histoire de *Saint-Louis*, plusieurs autres sujets de l'Ecriture Sainte y frappent les regards, & presque tous nos Tableaux volumineux ne sont que des Tableaux de dévotion. C'est que le grand genre n'étant plus gueres consacré que pour les Eglises ou les Couvens, les Artistes n'osent s'y livrer, de peur de n'en avoir pas le débit. D'ailleurs, tous les traits de génie sont épuisés à cet égard. Nous ne parlerons donc ni du *Samaritain* (*), ni de *Saint-Michel terrassant le Diable* (†), ni du *Baptême de Jésus-Christ* (‡), ni de *l'Education de la Sainte-Vierge* (§); mais nous admirerons le délire de M. *Robin*, Agrégé, qui a pris pour son sujet de Tableau de réception, *Saint-Pierre, dans Jérusalem, guérissant les malades par son ombre.* La premiere question qu'on fait en considérant cette grande machine, c'est de demander où est l'ombre du Saint, qui n'en jette d'aucun côté? Car, il auroit fallu, pour exprimer cette action bisarre, surtout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du soleil, où les ombres sont très-pro-

(*) De M. *Jollain*.
(†) Par le même.
(‡) De M. *La Grenée* le jeune.
(§) De M. *Martin*.

longées; divifer les malades en trois plans, dont les guéris, plus éclairés, annonceroient par leur joie, par leurs geftes de remerciement & d'acclamation, le miracle qui viendroit de fe faire en eux; les autres feroient fuppofés dans le fort de l'opération, & les derniers atteſteroient par l'état défefpéré où ils fe trouveroient, quelle va être la puiffance de l'Ami de Dieu. Au refte, en blâmant l'extravagance & le défaut de bon fens du compofiteur, il faut applaudir à fon talent. Des plans bien diftincts, de grandes maffes & une touche asfez large font dire aux Connoiffeurs que cet ouvrage eft dans le bon ftyle.

Notre Chinois, Monfieur, en détournant bientôt fes regards de cette multitude d'ouvrages confacrés au Chriftianifme, prendroit une opinion plus jufte de nous, s'il les portoit fur trois grands Tableaux de M. *Vien*, où des nudités accumulées femblent annoncer la nécesfité d'irriter les defirs d'un peuple *Sybarite*.

Le premier eft *Diane, accompagnée de fes Nymphes, au retour de la Chaffe, qui ordonne de distribuer le gibier aux Bergers des environs*. Ce Tableau appartient au Roi, & eft deftiné pour *Trianon*. C'eft, fans doute, pour fe conformer au goût du Monarque, pour le flatter, en lui rappellant tout ce qui a trait à ce genre d'exercice, fa paffion favorite, que l'artifte a choifi un pareil fujet, froid & dénué d'expreffion.

Les deux autres, deftinés pour *Lucienne*, & appartenans à Madame la Comteffe *Dubarri*, font

font plus galans, plus analogues à celle qui doit les posséder. Dans l'un, deux jeunes Grecques font serment de ne jamais aimer, & se jurent un attachement éternel sur l'autel de l'*Amitié*. Le *Tems*, endormi, & sa faulx brisée, dont les débris servent à entretenir le feu qui brûle sur l'Autel, indiquent que leur union sera durable. Mais l'*Amour*, qui se rit de pareils sermens, & qui favorise les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du Tableau, profite du sommeil du *Tems* pour allumer son flambeau à l'Autel même de l'*Amitié*. Les deux figures de femme, droites & sans chaleur, semblent plutôt converser tranquillement, qu'être pénétrées de l'enthousiasme d'une passion. La figure du *Tems* est fierement dessinée, & a plus de vigueur que n'en comporte ordinairement le pinceau de l'Auteur. Il y a de la finesse & de la malice dans le petit *Amour*: l'*Amoureux* n'est point assez caractérisé.

Le pendant de ce Tableau offre encore deux jeunes *Grecques* rencontrant l'*Amour* dans un jardin. Elles s'en approchent sans le connoître, & s'amusent à le parer de guirlandes de fleurs. Celui-ci, plus vague que l'autre dans son exécution, ne rend que très-imparfaitement l'idée du Poëte.

On reconnoît dans les divers ouvrages de M. *Vien* le goût sain de l'antique. Il dessine correctement; son trait est précis, ses contours sont moëlleux; son coloris est peu vigoureux, mais frais, pur, harmonieux. Ses

figures ſont toujours ſweltes, au moyen des grandes proportions qu'il emploie ordinairement, qui donnent plus de nobleſſe à ſes femmes, plus de légéreté, & moins de ces graces, de ces gentilleſſes, qu'on déſireroit ſurtout dans ſon dernier ſujet.

M. de *la Grenée*, peignant auſſi beaucoup le nud, mais plus voluptueuſement que M. *Vien*, n'excelle pas en ce genre cette année, comme les précédentes. Ses corps de femme ſont toujours beaux, leurs chairs bien animées, leur figure tendre exprime le deſir; mais les amans n'y répondent point. Nulle énergie dans ſon *Appelle amoureux de la Maîtreſſe d'Alexandre*, dans ſon *Pygmalion amoureux de ſa Statue* (*); dans ſon *Orphée à qui Pluton rend Euridice*. *Une femme endormie ſur un lit parſemé de roſes*, ne fait pas la ſenſation que devroit produire cette poſture imaginée par un génie lubrique. Rien de gracieux dans la figure, un peu *ſtrapaſſée*, en terme de l'art, c'eſt-à-dire eſtropiée (†). Ses *trois Graces au bain*, mieux deſſinées, ſont d'ailleurs lourdes & n'ont pas beaucoup plus d'effet. Une d'elles jouant avec une Colombe qui tient ſon collier, eſt une image enfantine, vague, qui produit du mouvement dans le Tableau, mais ne caractériſe pas

---

(*) On admire dans celle-ci l'art avec lequel la Statue s'anime: le ſang ſemble circuler, & s'arrêter aux cuiſſes, qui ſont encore de marbre.

(†) M. *Vien* n'a pas mieux réuſſi dans ſa *femme nue*, auſſi *endormie*, dont les extrêmités, trop ſanguines, répugnent, bien loin d'attirer.

aſſez le genre de la Déeſſe, ni le moment précieux de l'action où elle ſe trouve. *Diane au bain, ſe faiſant rapporter ſon arc par un chien; Vénus nouant le bandeau de l'Amour*, ſont des idées folles, mais ſans intérêt. L'*Education de la Sainte-Vierge* eſt d'un pinceau ſuave, digne de l'*Albane*. *La Sainte-Vierge, promenant l'Enfant* JÉSUS *ſur un mouton, au paſſage duquel pluſieurs enfans étendent leurs vêtemens*, préſente une ſcene vraie, mais où l'on ne peut reconnoître *l'homme-Dieu*, caché ſous les traits de l'innocence, & ſon auguſte Mere. *La Nymphe Salmacis*, du même Auteur, eſt ſon chef-d'œuvre, pour le ſçavant dont il eſt traité. Elle eſt dans le bain: l'humidité de l'eau exhale des vapeurs, qui forment comme un nuage léger autour d'elle. A travers le tranſparent de l'élément liquide on diſtingue ſon pied, ce qui eſt la magie de l'Art. Mais malheur au Peintre qui n'excite qu'une admiration ſtérile; on ne revient gueres deux fois ſur ſon ouvrage!

Il n'en eſt pas de même de M. *le Prince*. Preſque tous ſes ſujets, pleins de vie & d'eſprit, raniment & fixent ſans ceſſe le ſpectateur, toujours excité par un nouveau plaiſir. Ce Peintre, dont le *Médecin aux urines* avoit déjà fait une grande ſenſation au Sallon dernier, eſt plus fécond encore cette fois en idées ingénieuſes. Je remarque ſurtout trois de ſes Tableaux que la foule entoure.

Dans l'un, *une jeune fille ſe croit malade; elle conſulte un vieux Médecin qui, en lui tâ-*

tant le pouls, lui apprend que la maladie est dans son cœur. La gravité du Docteur y est bien conservée. Son pronostic est caractérisé par la main qu'il dirige vers le côté gauche de la jeune personne, intimidée d'une décision à laquelle elle n'ose souscrire & qui l'embarrasse. Un Eleve, dans un coin du Tableau, concourt à désigner la réponse de son Maître, & jette de la gaieté dans la scene. Des livres, des machines enrichissent cette composition, & peuvent satisfaire les Amateurs de la vérité des accessoires.

Dans le second, *une jeune Femme fait essayer à son Epoux des lunettes qu'un jeune marchand vient lui offrir.* Pendant que le premier a les yeux occupés à cet essai, le jeune galant en conte à la maîtresse. Le visage du mari est de la plus grande expression, par un sourire de malice & de bonté, comme s'il se doutoit de ce qui va se passer & vouloir bien ne le pas voir. La femme a la figure animée, les yeux pétillans : il est fâcheux que l'Amoureux n'ait pas tout le feu qu'il lui faudroit dans une situation semblable.

Le troisieme est d'une composition plus combinée, plus variée, plus difficile & plus sçavante conséquemment; il représente *une Mere qui, ayant surpris une Cassette, renfermant un Portrait, des Lettres & des Bijoux, fait les plus vifs reproches à sa Fille : Celle-ci, malgré l'apparence de son repentir, reçoit encore un Billet, qu'une Servante lui donne en cachette. Le Pere cherche à pénétrer les sentimens de sa Fille*

dans ses yeux, tandis que la Grand' mere lit une de ces Lettres.

Tous les personnages de ce petit Drame jouent leur rôle convenablement à leur caractere, à leur âge, à leur qualité. La mere, comme de raison, a l'air le plus méchant; elle tient le Portrait surpris; elle lance un regard de courroux sur sa fille. Le pere, moins fougueux, apporte plus de sang-froid dans l'action; & veut s'assurer si sa fille est coupable, avant de la châtier. La grand' mere, indulgente, par cette raison qu'elle n'a plus de prétentions comme sa fille; chez qui le sentiment de curiosité, la derniere passion qui survive dans le sexe, domine, en lisant une de ces Lettres voudroit voir si l'amour se traite encore ainsi que de son tems. A travers l'air agnès & contrit de la jeune personne, la malice perce; on y démêle sa joie secrette, en recevant le billet doux que lui glisse la soubrette, avec la finesse, la souplesse qu'exige son rôle.

Au reste, il y a des défauts sensibles dans cette jolie composition. Le pere, qui pour se conformer au caractere que lui donne le Peintre, devroit fixer sa fille & dévoiler ses plus secrettes pensées, ne semble la regarder que de côté. La jeune personne est aussi trop colossale. En général, on reproche à M. *le Prince* de faire ses femmes hommasses. Habitué à peindre la nature russe, il la voit partout. Ses draperies sont presque toujours dans le costume étranger; & cependant le lieu

le plus convenable pour placer des ſcenes de cette eſpece, c'eſt la France; c'eſt à Paris, ſéjour de la galanterie, où ſe font les tours les plus ingénieux & s'attrapent ſi adroitement les maris & les meres.

Je voudrois pouvoir, Monſieur, vous détailler les divers ouvrages de cet Artiſte. Partout il occupe, il intéreſſe, il donne à penſer. Quelle vérité, quelle entente de la perſpective & du clair-obſcur, dans ſa *femme endormie, qu'un jeune homme veut éveiller au ſon de ſa guitare!* Quelle paillardiſe dans les yeux de ſon *Buveur, qui préſente de l'argent à une jeune fille!* Quel recueillement, quelle onction dans ſa *Sainte Famille*! Quelle douceur, quel repos dans une *Mere allaitant ſon enfant, en écoutant une Vieille qui fait la lecture!* Mais ſon *Payſage d'après nature* eſt un autre genre de travail, où il ne s'étoit pas exercé, & où ſon coup d'eſſai eſt un coup de Maître. Les ſites ſont beaux, riches & bien choiſis; le devant de la ſcene eſt occupé par une pêche au filet, qui y jette un grand mouvement & lui donne lieu de lutter contre M. *Vernet* même.

Je n'ai garde d'oublier ce Peintre-ci, Monſieur, l'honneur de la nation Françoiſe dans ſon genre, & qui va de pair avec ce que les grands Maîtres y offrent de plus beau, avec les ouvrages de *Guaſpre*, de *Philippe Lauri*, de *Courtois* dit *le Bourguignon*, de *Claude le Lorrain*. Ses *quatre parties du jour*, en payſages & marines, reſſemblent beaucoup à d'autres

du même genre qu'il a expofés ; ce qui fait croire à bien des fpectateurs que ce font les mêmes. En voyant fon *Soleil* & fon *Clair de Lune*, on admire cet Art des reflets dans lequel il eft fi fupérieur. Les deux autres ne font pas d'un fi beau *faire:* le ciel du premier, repréfentant *la naiffance du jour*, eft trop ardoifé..... Son chef-d'œuvre, cette année, c'eft une *Marine & Payfage fur les bords de la Mediterranée*, terminé la veille même de l'expofition du Sallon: compofition immenfe, où une multitude de grouppes forme autant de fcenes, qui embelliffent le Tableau fans en rompre l'unité.

Je fuis fâché, Monfieur, de ne pouvoir vous parler de M. *Loutherbourg*, le digne émule de M. *Vernet*, & qu'on efpéroit voir un jour l'égaler peut-être. Cet Artifte, actuellement en Angleterre, n'a rien expofé. On n'annonce qu'un feul Tableau qu'il a fait en commun avec M. *de Machy*. C'eft un morceau d'*Architecture, orné de figures & d'un embarquement d'animaux, éclairé du Soleil couchant*. Il eft très-beau; la teinte en eft feulement trop animée, & feroit prendre de loin l'action pour un embrafement. Puifque nous en fommes fur M. *de Machy*, cet Artifte continue à orner le Sallon de fes Tableaux, prefque tous impofans par leur magnificence, par des bâtimens d'une décoration noble & majeftueufe. *Monfeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine aux Tuilleries, allant vers le Pont-Tournant, le 23 Juin 1773*, offrent un événement récent, paffé fous nos

yeux, & dont les Spectateurs les plus grossiers peuvent admirer la vérité de la représentation. Elle est telle, que dans le grouppe principal, si les ressemblances n'ont pas une perfection que ne peut comporter la petitesse des figures, le costume y supplée avec la plus grande exactitude, & chacun nomme successivement tous les personnages. Point de confusion même dans cette foule immense, dont la scene est enrichie. Le premier plan est parfaitement distinct, & l'ordonnance des diverses parties du Tableau, qui n'a que deux pieds cinq pouces de largeur, sur dix-huit pouces de hauteur, annonce un Artiste maître de son dessein, qui en a bien conçu & digéré l'ensemble & les parties différentes.

On ne peut gueres parler de M. *de Machy* sans faire mention de M. *Robert*, Peintre du même genre, mais d'une maniere & d'une touche bien opposées. Le pinceau du premier est toujours riche, moëlleux, brillant; celui du second est plus sec, plus terne, plus pauvre. On prendroit l'un pour un Artiste fastueux, qui ne se plaît que dans les Palais magnifiques, parmi les chef-d'œuvres du luxe, chez les Grands Seigneurs & les Princes; l'autre, pour un génie mélancolique, méditant dans la solitude, au milieu des ruines & des dévastations. Aussi est-on attristé en voyant les ouvrages de celui-ci, qui nous remet sans cesse les monumens dégradés de l'ancienne Rome, & nous atteste trop bien que rien ne résiste au tems destruc-

teur. Celui-là, au contraire, réjouit par le spectacle florissant des Arts à leur point de splendeur, par des Edifices imposans, qui semblent devoir être immortels. Tous deux, au surplus, sont d'un mérite supérieur. On a vu que M. *de Machy* savoit faire autre chose que l'Architecture: M. *Robert* prouve aussi son talent dans un autre genre. *Une petite fille récitant sa leçon devant sa Mère; un enfant que sa Bonne fait déjeûner*, sont des idées simples, exécutées avec naïveté; tandis que son rival, dans le Tableau dont nous avons parlé, aime encore les idées grandes & cherche à déployer la majesté de son pinceau.

Ces petits sujets de M. *Robert* sont dans le goût de M. *Lépicié*, qui soutient mieux sa réputation en ce genre que dans le genre historique. Il est du moins naturel, s'il n'est ni spirituel ni plaisant. On diroit pourtant qu'il a visé à l'épigramme dans sa *Politesse intéressée:* c'est un Chien qui fait la révérence, dans l'espoir d'avoir un morceau de pain que tient son maître. Celui-ci est un Rustre, un Porte-faix, à qui le bon sens vouloit qu'on ne donnât pas un petit gredin de Dame. Du reste, le Tableau est d'un bon ton de couleur. Dans les autres, à force de vouloir rendre les chairs vivantes, il les écorche & semble avoir oublié de revêtir ses figures de leur épiderme.

M. *Huet*, enchérissant sur son confrere, a proposé une espece d'énigme au public. Il lui présente un petit chien grignotant un ruban, & grattant avec ses pattes un arc, des

fleches, &c. Il prétend que c'eſt *la Fidélité déchirant le bandeau de l'Amour & foulant ſes attributs.* Du reſte, il n'eſt pas plus correct dans ſon exécution que dans ſes penſées; ſes Tableaux ſans couleur ont l'air d'eſquiſſes. On ſent qu'avec un pareil pinceau il ne peut rendre le brillant des fleurs, la fraîcheur, le velouté des fruits, pour lesquels M. *Bellengé* a infiniment plus de talens, mais où triomphe Mlle. *Valayer.* Cette fille admirable a une vérité, un ſavoir unique, & toutes les productions de la nature ſemblent éclore ſous ſon pinceau. On remarque en outre une vigueur mâle dans ſon *Portrait de Madame B* * * *, & une intelligence merveilleuſe du clair-obſcur dans ſon Bureau chargé d'une figure de marbre & de différens attributs de muſique & de géographie. Partout ſa touche eſt ſûre, libre, facile & gracieuſe.

Nous voilà parvenus inſenſiblement, Monſieur, à nos grandes richeſſes, à une foule de Portraits qui ont exercé les talens ſublimes de nos Artiſtes. Deux perſonnages en pied, peints par M. *Aubri*, attirent d'abord les regards. L'un eſt *Madame Victoire*, dont la tête n'eſt point reſſemblante, qui eſt mal aſſiſe, mais Tableau précieux par la vérité des étoffes. C'eſt ſurtout dans le ſecond, de *feu M. le Duc de la Vauguyon, Gouverneur des Enfans de France*, que l'Artiſte a déployé toute la richeſſe de ſon pinceau à cet égard. L'or & l'argent y brillent de leur éclat: ce riche vêtement dé-

dommage le ſpectateur, qui voit avec indignation le Portrait d'un Courtiſan abhorré même par ſes Eleves. Heureuſement, à côté ſe préſente celui de feu M. le Comte de *Clermont*, auſſi en pied. Les yeux le contemplent avec intérêt, & je les ai vu mouillés de pleurs à plus d'un patriote. Il eſt d'ailleurs d'une reſſemblance parfaite, à la taille près, un peu trop grande, à moins que l'auteur n'eût voulu caractériſer par-là combien ce Prince s'étoit élevé au deſſus de lui-même dans ſes derniers momens. C'eſt le chef-d'œuvre de M. *Drouais*, qui a échoué abſolument dans *le Portrait du Roi*, trop flatté, trop rajeuni, dont il a rétréci les yeux, & qu'il a dégradé par une poſition peu ſpirituelle; dans celui de *Madame la Dauphine*, peinte en *Hébé*; de Madame la Comteſſe de *Provence*, peinte en *Diane*. Ces deux derniers n'ont aucun relief, & les étoffes ne font nulle illuſion. Il a raté encore une fois celui de Madame la Comteſſe *Dubarri*, qu'il nous préſente aujourd'hui ſous les attributs d'une *Flore*, flétrie & preſque fanée. Il lui a donné un regard plus propre à exciter la compaſſion que le deſir. Mais au deſſus de celle-ci eſt un *Bambin*, carricature dans le genre de M. *Drouais*, & où il réuſſit aiſément; c'eſt le *Cent-ſuiſſe Jules*: on appelle ainſi le fils du Duc de *Coſſé*, que ce Seigneur avoit fait recevoir à un an dans la Compagnie des *Cent-ſuiſſes*, dont il eſt Colonel. M. *Dupleſſis* ſe diſtingue toujours par des figures vivantes, qu'anime

ſon coloris vigoureux. L'*Abbé Boſſut*, *de l'Académie des Sciences*, prend du relief ſous ſon pinceau : il reſpire, & ſa tête ſemble s'élancer hors de la toile. Des teintes trop claires ſur ſa ſoutane, lui donnent un éclat blanchâtre, qu'elle ne peut jamais avoir. Nous n'omettrons pas ſon Portrait de M. *Boulogne*, l'Intendant des finances, qui a eu la modeſtie de ne vouloir pas être nommé, mais qui par ſon nom ſeul mérite les hommages de la Peinture (*). Cet exemple a été ſuivi par M. *Marmontel*, qui a voulu auſſi reſter confondu dans la foule. On le reconnoît pour un Ecrivain, à la plume qu'il tient, plus qu'au feu dont ſes yeux ſont animés ; ce qui donne de l'eſprit à cette tête, mais en ôte la reſſemblance, l'Académicien ayant, au contraire, l'air extrêmement froid.

Une diſſimulation plus prudente avoit engagé les originaux de deux Tableaux à garder l'incognito, & même de ſe faire placer dans un coin obſcur : mais la curioſité maligne du public les y a démêlés, & l'on a déchiffré avec ſurpriſe Me. *Etienne*, ancien Bâtonnier des Avocats, & M. *Lucker*, ci-devant Chanoine, Grand-Chantre de Notre-Dame, aujourd'hui Conſeiller du nouveau Tribunal : le premier, avili par ſa foibleſſe, de donner lâchement, à la rentrée de ſon Ordre, un exemple funeſte, & le ſecond par ſon empreſſement coupable à

(*) Il deſcend de *Louis Boulogne*, Peintre illuſtré par *Louis XIV*.

prendre ſur les fleurs-de-lis la place de ſes Confreres. Quant au Peintre, M *Robin*, on lui trouve la touche dans le genre de M. *Perronneau*, c'eſt-à-dire, grave & peſante, propre à ſillonner un front de rides, à rendre les phyſionomies dures, mauſſades & rembrunies.

De tous les portraits, celui qui a le plus occupé l'attention des penſeurs, c'eſt *le Roi de Suede*, par M. *Roslin.* Il eſt *dans l'uniforme des Gardes du Corps*, qu'il portoit *au jour de la révolution*, *le* 19 *Août* 1772, *où il avoit donné pour ſignal à ceux qui lui étoient attachés, un mouchoir blanc au bras.* On critique cependant l'expreſſion de la tête, qui paroît moins libre que vuide, & ne caractériſe point le génie d'un Prince qui changeoit en ce moment les deſtins de ſon Etat. Son frere, le *Duc d'Oſtrogotbie*, eſt plus militairement figuré dans ſon armure guerriere. Le Comte *Stroganoff*, *dans ſon Cabinet d'étude*, eſt un chef-d'œuvre ſorti du pinceau de cet Artiſte, toujours étonnant dans ſon genre.

Je paſſe ſur une quantité d'autres portraits, pour ne pas trop m'appéſantir ; mais je ne puis omettre le Tableau hiſtorié de Mlle. *Coste*, Maîtreſſe de M. le Maréchal Prince de *Soubiſe*, qui fixoit les yeux par ſon ridicule rare. Cette Courtiſanne étoit repréſentee en Nymphe couronnant l'*Amour*, après lui avoir arraché les aîles. Son attitude en l'air, les jambes ecarrées, déſignoit l'eſpece de la Nymphe : mais les plumes ſanglantes du petit Dieu dégoûtoient les amateurs, que ſon attitude

lubrique auroit pu exciter. Cette idée, au fond ingénieuse & très-mal rendue, est du Sr. *Renou* qui, après avoir été sifflé au Théâtre comme Poëte, vient de l'être au Sallon comme Peintre. On a trouvé son ouvrage si indécent, qu'on l'a ôté depuis le jour où *Madame* est venue voir les Tableaux.

M. *Pasquier*, M. *Hall* & M. *Courtois*, Peintres en émail, ont chacun des partisans; mais le second l'emporte assez généralement par des carnations plus animées, des airs de tête plus ressemblans & des étoffes plus vraies.

Tel est le résultat des jugemens des Connoisseurs impartiaux sur les Peintures du Sallon, auxquels j'aurois ajouté beaucoup d'autres critiques, si je n'avois voulu éviter de paroître un détracteur outré des Arts. Les éloges dont je vais combler les Sculpteurs, bien supérieurs aux Peintres, prouveront que j'aime à louer avec non moins de sincérité & que je ne suis pas moins susceptible de l'enthousiasme du beau, que du dégoût pour le mauvais & même pour le médiocre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 21 Septembre 1773.

IL est certain, Monsieur, que la Sculpture gagne prodigieusement à chaque Sallon, & console de la décadence de la Peinture. Il faut

convenir auſſi que celle-ci eſt infiniment plus difficile. Outre les parties de la perſpective, du clair-obſcur, du coloris, qui manquent à la premiere, elle eſt rarement dans le cas de groupper beaucoup de figures, & d'appliquer ſon génie aux grandes compoſitions des vaſtes machines de ſa rivale. Mais ſon Art a ſes difficultés, ſans doute, & ce même coloris dont eſt dénué la Sculpture, ſert merveilleuſement aux illuſions du Peintre, que ſoutiennent & perfectionnent la perſpective & le clair-obſcur bien entendus. Celui-là n'a que ſon ciſeau pour échauffer, faire reſpirer, animer un marbre froid & monotone. C'eſt pourtant avec ce ſeul ſecours que M. *Pajou* lutte contre le Sr. *Drouais* pour *le Portrait de Madame la Comteſſe Dubarri*, & l'emporte de beaucoup au gré de divers connoiſſeurs. Rien de ſi beau que ce Buſte, d'une vérité, d'un charme & d'une expreſſion uniques. Il frappe les plus ineptes par un air de volupté répandu ſur toute ſa phyſionomie: le regard & l'attitude ſecondent l'intention du Sculpteur: il n'eſt perſonne qui, en voyant cette figure céleſte, ne lui décerne, ſans la reconnoître, le rang qu'elle occupe, ne s'écrie avec M. de *Voltaire*:

L'original étoit fait pour les Dieux!

L'Artiſte ne ſe voue pas ſeulement à peindre les graces, ſon ciſeau fier atteint aux traits mâles du génie; ce qu'il prouve par le *Portrait de M. le Comte de Buffon*, où l'on re-

trouve la noblesse & la vigueur de la tête de ce Philosophe, vraiment pittoresque.

Je ne suis pas également content du *modele de la Statue du Vicomte de Turenne*, qui doit être exécutée en grand pour l'Ecole Royale Militaire. Ce grand homme est dans une attitude triviale, & qui ne caractérise ni ses vertus guerrieres, ni ses vertus pacifiques: d'ailleurs, sa chevelure platte peut être dans le costume du tems, mais ne contribue pas à donner un air de distinction à la figure d'un héros si mémorable.

Trois autres concurrens en ce genre n'ont pas mieux réussi. Il étoit question de faire quatre Statues pour le même lieu, propres à rappeller à la jeune Noblesse qu'on y éleve, les plus fameux guerriers du siecle dernier, ou de celui-ci; & toujours, pour jouir plutôt, quatre Artistes différens ont été chargés de l'exécution. Nous venons de parler de celle du *Maréchal de Turenne*, par M. *Pajou*; M. *d'Hués* a malheureusement eu à traiter *le Maréchal de Saxe*, & le moyen de réussir après M. Pigale! de soutenir quelque comparaison avec le chef-d'œuvre de ce rival! Il peut, en échouant, se consoler par la difficulté de lutter contre un génie qui devoit nécessairement étonner & confondre le sien.

M. *Mouchy* paroît encore resté au dessous de son sujet, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raisons & de craindre & de trembler; mais *le Maréchal de Luxembourg* portoit en lui-même des difficultés pour la représentation, qu'il n'a

pu

pu ſurmonter. Le vainqueur de *Mons*, de *Fleurus*, de *Steinkerque*, de *Nerwinde*, plus propre à être chanté qu'à ſervir de modele à un Artiſte, ne pouvoit que déſeſpérer le plus habile. On remarque plus de méchanceté que de magnanimité dans ſa figure.

Le *Grand Condé* prêtoit infiniment davantage au talent de M. *le Comte*. On eut cru que ſon ciſeau, plein de force & de feu, eût mieux rendu un guerrier qui brilloit par l'ardeur, la fougue, l'impétuoſité, qui caractériſent principalement notre nation; mais on ne voit pas que l'Artiſte ſe ſoit pénétré de l'enthouſiaſme de ſon Héros. En général, ces quatre ſtatues, preſque toutes reſſemblantes, par le coſtume, l'attitude & l'air de tête, tournée à droite ou à gauche, paroiſſent jettées dans le même moule: aucune ne ſe reſſent des élans du génie, des ſublimes hardieſſes qu'auroient dû ſuggérer de tels hommes.

L'Académicien a mieux réuſſi dans ſa ſtatue d'*une jeune fille, qui tient une Corne d'abondance remplie de fleurs*. C'eſt une des *Torcheres* deſtinées à décorer le pavillon de *Lucienne*. Elles doivent être quatre, & du milieu de ces Cornes d'abondance ſortiront des flambeaux pour éclairer le veſtibule du Palais. Madame la Comteſſe *Dubarri*, à qui le château appartient, a deſiré que ces figures lui reſſemblaſſent. On peut juger d'après un tel modele ſi ce ne ſont pas plutôt des *Graces* que des *Torcheres*. M. *le Comte* a mis beaucoup de naïveté dans *un petit gar-*

çon qui pleure son oiseau : la douleur de cet âge y est répandue avec un charme inexprimable, & la contraction des muscles des membres indique un sentiment de colere, mêlé communement aux chagrins de l'enfance.

Deux grouppes de M. *Caffiery* détournent bientôt de ces sujets simples, & donnent à penser profondement. L'un est *l'Amitié surprise par l'Amour*. Ne le connoissant pas, elle l'embrasse avec confiance; cet Enfant la caresse & saisit le moment de la blesser d'un de ses traits. On retrouve ici le beau faire de cet Artiste, qu'on avoit admiré il y a deux ans dans sa *tête d'une jeune fille*. Son ciseau est pur, doux & moëlleux : peut-être y a-t-il trop de finesse dans la figure de l'*Amitié*, à qui l'on est convenu de donner un visage long, caractere de la Franchise. Le geste du Dieu a une mollesse, qui exprime sa perfidie lente & sourde. Il y a beaucoup d'accord dans cette composition, d'où résulte le repos qu'on admire dans les chef-d'œuvres de l'antique. Le *modele d'un Tombeau*, monument que M. l'Abbé de *Voisenon* se propose d'ériger à son *irréparable amie*, est le second grouppe qui attire l'attention du spectateur. Il est du même Artiste.

Cet Abbé, désigné sous l'emblême de l'*Amitié*, parce qu'on n'a osé le figurer sous celui de l'*Amour*, *pleure sur les cendres de son Amie & y répand des fleurs : l'Urne cinéraire est posée sur un Autel; une des Muses est appuyée sur une harpe, & couronne le médaillon, qui est attaché*

à une colonne funéraire, surmontée d'une cassolette : la colonne est en partie enveloppée & accompagnée de cyprès; aux pieds de la Muse sont divers instrumens de musique, un livre & un masque. Si l'on ne reconnoissoit à la figure du médaillon l'Héroïne comique, à laquelle est élevé ce sarcophage, on ne pourroit plus en douter en lisant le vers suivant:

Graces, tendre Amitié, Talens, Favart n'est plus!

Cette composition, trop chargée, trop recherchée, doit être exécutée en marbre, de trois pieds de haut, pour être placée dans le boudoir de M. l'Abbé, où elle sera beaucoup mieux qu'au Sallon. Madame *Favart* n'étoit pas assez recommandable, ni par son état de Comédienne, ni par ses qualités très-médiocres d'Actrice & d'Auteur, pour fixer ainsi sur elle les regards du public, & les gens honnêtes seront toujours indignés de voir un *Prêtre* reproduire sans cesse à leurs yeux le spectacle scandaleux de sa douleur impudique.

On sait plus de gré à M. *Caffiery* de nous ramener sur le Buste d'un Philosophe précieux à l'humanité, & fait pour honorer son siecle. Il est fâcheux qu'à travers la bonté, dont les traits brillent sur cette belle figure en marbre, on y trouve mêlé un air de dédain, vrai caractere de la philosophie des *Encyclopédistes*, mais qui n'étoit point celui de l'Auteur du livre *de l'Esprit.*

Un monument érigé en l'honneur de M. le

Prince Michel Michaelowitsch Gallitzin, nous rappelle du moins un Héros étranger : il eſt d'ailleurs traité dans la grande maniere, & peut, à ce double égard, figurer parmi les chef-d'œuvres de ſculpture offerts à nos yeux. Il eſt d'une belle ſimplicité, qui fait honneur à M. *Houdon*.

Un Génie militaire appuyé ſur une Urne cinéraire éteint un flambeau : à ſes pieds eſt un Trophée du caſque, de l'épée & du bouclier de ce Prince : Des palmes, des lauriers & différentes couronnes déſignent les genres de victoires qu'il a remportées. La figure, de grandeur naturelle, eſt appuyée ſur un fond formant une pyramide, qui doit être accompagnée de deux cyprès.

Le même Artiſte a expoſé auſſi le Buſte de *l'Impératrice de Ruſſie*. Cette belle tête, plus forte que la forme ordinaire, ſemble annoncer que la Nature a fait un effort pour enfanter la Souveraine immortelle qu'elle repréſente.

Je n'aime point l'allégorie froide & trop énigmatique de M. *Boizot*, chargé de *la Statue pédeſtre du Roi*, pour la Ville de *Breſt*. C'eſt un monument que les Officiers de la Marine de ce Département veulent élever à S. M. Voici le programme de l'Auteur.

„ *S. M. emploie ſa force à maintenir la paix ſur la terre, ce qui eſt déſigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main ſur le globe terreſtre, placé à côté d'elle ſur un trophée de Marine. De l'autre main, le Roi préſente la gloire de l'Immortalité aux Héros marins qui s'en rendent dignes ; ce qui eſt caractériſé par les cou-*

ronnes de laurier, unies au cercle d'or, symbole de l'Immortalité. "

Je trouve d'une adulation extravagante que le Poëte peigne le Roi comme le modérateur de l'Europe, comme y maintenant la paix, après celle honteuse que nous avons reçue, & qui fait l'objet des plaintes de tous nos Ecrivains politiques, dans un moment où nous ne pouvons tranquilliser le Nord, agité depuis si longtems, & secourir une République alliée dont on partage les dépouilles sous nos yeux.

Quand on éleva à *Louis XIV* le fastueux monument de la *Place des Victoires*, cet orgueil, insultant pour les autres nations, étoit au moins fondé sur la vérité. Celui-ci n'est qu'un mensonge historique, dont ne pourront être dupes les Contemporains ni la Postérité.

Et par une ineptie encore plus grande, suivant l'imagination de l'Artiste, ce seroit avec sa Marine formidable que *Louis XV* en auroit imposé, lorsque depuis longtems c'est notre partie foible, lorsqu'elle a été écrasée dans la derniere guerre, lorsque la diminution de nos Colonies ne peut que la laisser dans un état de langueur inévitable!

Que M. *Boizot* s'en tienne donc aux jeux d'un ciseau agréable & folâtre, tels que son *Grouppe représentant un sujet de Bacchanale*; ses *deux Grouppes*, dont *l'un l'Amour & l'Amitié*; *l'autre Zéphyr & Flore* soutenant des corbeilles. Tous deux sont gracieux; l'exécution en est libre, facile & légere.

C'eſt à M. *Michel Clodion* d'allier les idées les plus ſublimes aux plus riantes. *Jupiter prêt à lancer la foudre; le fleuve Scamandre deſſéché par les feux de Vulcain, implorant le ſecours des Dieux; Hercule qui ſe repoſe; le fleuve du Rhin ſéparant ſes eaux*, ſont dans le premier genre. On admire la majeſté de l'un, l'expreſſion de l'autre, l'anatomie ſavante du troiſieme, la préciſion du dernier. Ses bas-reliefs, dans le ſecond genre, repoſent délicieuſement le ſpectateur frappé de ces grands ſujets.

Nos Sculpteurs n'ont pas moins bien réuſſi dans les matieres de dévotion. Le *Saint-Bruno en priere*, exécuté par M. *Gois* pour la Chartreuſe de *Gaillon*, eſt digne de figurer à côté de ce que nos fameux Artiſtes offrent de plus beau en ce genre. J'ai vu nos petits-maîtres, nos femmes vaporeuſes détourner promptement leurs regards de cet auſtere pénitent, dont l'expreſſion forte leur ſerroit trop le cœur. Il n'eſt pas poſſible de porter à un plus haut point la macération du viſage, le deſſéchement des mains, le recueillement de l'ame, ainſi que celle des acceſſoires. Le ſculpteur a eu ſoin d'éviter dans la robe la grandeur & la dureté des plis; il n'y a laiſſé que cette roideur eſſentielle à l'étoffe groſſiere d'un pareil Cénobite.

Le Martyre de St. Barthelemi, morceau de réception de M. *Bridan*, lui fait infiniment d'honneur. Dans ce grouppe en marbre, l'Artiſte, pour ménager la délicateſſe du ſpectateur, a choiſi le moment où le Bourreau attache ſa

victime. La souffrance de son attitude violente & forcée est déjà peinte sur la physionomie de la derniere, où l'on voudroit démêler davantage un air de résignation & ne pas le confondre avec celui d'un suppliant qui implore la pitié. Du reste, l'ame atroce du premier se peint à merveille sur sa figure; les détails sont traités savamment; la corde est parfaitement imitée, soit lâche, soit tendue; l'effort de l'Exécuteur, la compression des chairs, tout cela est très-bien rendu.

Non loin de ce morceau est une vaste machine qui, au premier coup d'œil, paroît présenter un assemblage de massacres de la même espece, mais qui ne sont que des amputations salutaires d'un Art auquel le monument est consacré. C'est un Bas-relief, qui doit être exécuté en grand dans la largeur de 31 pieds, aux modernes Ecoles de Chirurgie.

Le Roi en ordonne la construction. Sous l'emblême de la Santé, la Chirurgie, accompagnée de la Prudence, de la Vigilance & d'un Génie, présente à S. M. le plan du nouveau bâtiment. Auprès d'elle sont Minerve & la Générosité. On voit au bas des grouppes de malades & de blessés.

Ce grand ouvrage est de la composition de M. *Berruer*, & ne fait pas moins d'honneur à son génie qu'à son exécution. L'action principale attire d'abord les curieux; l'allégorie en est simple, juste, riche & expressive. On auroit pourtant desiré plus de noblesse dans la figure du Monarque. Les grouppes

accessoires sont plus ou moins dégradés, suivant les regles de la perspective. On trouve dans toutes de la netteté, de la variété, & il en résulte un ensemble, partie la plus difficile des ouvrages compliqués.

A la suite du travail qu'exige le développement de ce Poëme étendu, on se délasse de nouveau avec M. *Monot*. On rit de sa *Tête de Bacchante, ornée de feuilles de lierre & de raisins*, bien propre à inspirer la joie. Son Génie du *Printems* qui enchaîne de fleurs le signe du *Bélier*, est une image aussi poétique & plus noble, plus gracieuse. *Vénus dérobant l'arc de l'Amour* est un sujet plus froid, d'ailleurs, entortillé & sans expression, du moins quant à la figure principale. Mais l'amateur admire la pureté du faire, les beaux contours du corps de la Déesse, les formes moins précises & plus molles de l'Enfant.

M. *Tassaërt* a exposé vers le milieu du Sallon un grouppe colossal & allégorique. C'est la *Population*, représentée sous la figure de *Pyrrha*. De petits enfans, éclos des pierres, qu'elle a jettées, l'entourent dans différentes attitudes. L'un d'eux éleve les mains; il annonce les premiers besoins de la subsistance; il semble demander la pierre que la mere commune du genre humain va lancer derriere elle pour produire un nouvel être, premier instinct de la Nature affamée, qui se jette indistinctement sur tout ce qu'elle rencontre. Cette imagination est grande. Peut-être la figure

de

de *Pyrrha* eſt-elle trop délicate, pour ſa taille & pour le rôle qu'elle joue, mieux caractériſé par une femme vigoureuſe.

Quatre Buſtes terminent cette ſuperbe collection, & par le grand intérêt dont ils ſont, ne laiſſent point aller le ſpectateur ſans lui laiſſer de quoi penſer & réfléchir. Le premier eſt M. *Capperonnier*, de l'Académie des Belles-Lettres; Savant, dont l'Artiſte, par une attention qui a l'air d'une charge, a voulu, ſans doute, déſigner le genre d'érudition, en le drapant comme un Empereur Romain.

M. *de la Lande* eſt à côté, & le Sculpteur a tourné à ſon avantage la figure de ſinge de cet Aſtronome; il l'a transformée en un rire ſpirituel & ſardonique, très-analogue à la terreur générale qu'il nous avoit imprimée; en abuſant de notre crédulité trop confiante dans ſes connoiſſances du globe céleſte, il ſemble ſe moquer encore du public.

L'Auteur du Buſte de M. *Diderot*, en nous le reproduiſant une ſeconde fois, veut peut-être nous dédommager de l'abſence de ce ſavant & ne pas nous laiſſer refroidir ſur ſon compte. (*)

On admire enfin l'air de tête de M. d'*Au*-

(*) Il eſt en *Ruſſie*, & l'on ne ſait s'il en reviendra. M. *Diderot*, en annonçant au Duc *de la Vrilliere* le projet de ſon voyage en *Ruſſie*, lui dit qu'il eſpéroit que S. M. ne le trouveroit point mauvais: „ Point du tout," lui répondit le Miniſtre; „ on vous permet même d'y reſter."

vergne, un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique, grand compositeur lui-même. Il est dans l'attitude d'un homme qui écoute, & l'on ne pouvoit mieux exprimer son genre d'étude. La tête, d'ailleurs très-pittoresque, est parfaitement ressemblante.

Vous voyez, Monsieur, par cette description de la Sculpture dont, pour ne pas être trop diffus, j'omets beaucoup de morceaux estimables, que nos richesses en ce genre augmentent journellement; que des Artistes célebres s'y reproduisent en foule & réparent, autant qu'il est possible, le vuide des Peintres.

La Gravure monte considérablement aussi: une multitude de chef-d'œuvres de cette espece orne le Sallon; mais comme ils sont presque tous connus, & par les sujets dont ils sont des copies, & par la publicité qu'ils ont déjà, nous ne ferons mention que des dessins destinés à être gravés, de M. *Beauvarlet*: ils n'en ont besoin que pour les multiplier autant qu'ils le méritent, il n'est pas possible que le burin fasse rien de plus doux & de plus fini.

Les Médailles de M. *Duvivier* sont un autre genre de travail, où la nation se distingue de plus en plus. Celles-ci, dont quelques-unes, allégoriques & composées, ont la légéreté, la netteté, la correction du dessin le mieux terminé.

Par une autre illusion, l'aiguille le dispute aujourd'hui au pinceau, & les connoisseurs trouvent les Portraits en buste du Dauphin,

de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine, exécutés en tapisserie par le Sr. *Cozette* fils, bien supérieurs à ceux sur la toile du Roi, de Madame la Dauphine & de Madame la Comtesse de *Provence*, placés à côté d'eux.

J'aurois bien desiré, Monsieur, que les Architectes eussent présenté des plans pour la nouvelle Salle de Comédie (*). C'étoit un sujet d'émulation digne d'eux & d'un concours proposé à cette occasion. Le seul M. *de Wailly*, membre aussi de l'Académie de Peinture, a exposé le modele d'un escalier, exécuté chez M. le Marquis de *Voyer*, aux *Ormes*, & appareillé en petit de toutes ses pieces en coupe, comme dans l'exécution. On en a admiré la grace, la légéreté, la hardiesse. On le diroit soutenu en l'air : il n'a d'autre défaut que d'inspirer au coup-d'œil une sorte de crainte d'y monter. L'Artiste est certainement un des hommes qui annoncent le plus de génie en Architecture, le

(*) Depuis les détails connus sur le projet du Sr. *Liegeon*, une autre intrigue l'a fait rejetter. Par Lettres patentes enrégistrées au nouveau Tribunal le 19 Août dernier, la Salle de la Comédie Françoise doit être construite sur les terreins de l'ancien hôtel de *Condé*. C'est le Sr. *Moreau*, Architecte de la Ville, qui est chargé de l'exécution. Mais comme ce sont les troisiemes Lettres patentes expédiées sur cet objet ; que la Ville réclame contre l'augmentation de dépense énorme que doit occasionner cette construction ; que le Sr. *Moreau* n'a pas encore tracé une ligne de son plan & que le local offre des inconvéniens qu'on ne peut vaincre, on espere que ce n'est pas encore le dernier mot du Conseil.

plus propre à contribuer à ses progrès, sensibles aussi dans une foule de monumens qui s'élevent de toutes parts.

J'ai l'honneur, &c.

ANNÉE MDCCLXXV.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 7 Septembre 1775.

Le Sallon, Monsieur, attire cette année la même affluence de monde que de coutume; mais c'est moins à raison des chef-d'œuvres qu'il présente, que par suite de la routine, de l'oisiveté & de cet empressement avec lequel la foule se porte toujours où elle en voit. En effet, dès qu'on est entré dans ce lieu, l'on trouve les Spectateurs froids & distraits se regarder, plutôt que les ouvrages dont il est enrichi, qui ne produisent aucune sensation sur leur ame. Il est rare que dans cette multitude de Tableaux, quelqu'un du moins ne charme pas l'ennui d'un peuple léger, ami de la nouveauté, à qui son excessive curiosité a mérité l'épithete burlesque & caractéristique de *Badaud*. Ne pouvant donc juger cette fois des meilleures choses par celles qui fixent le plus l'attention générale, je vais suivre l'ordre des machines, dont les plus vastes ne sont pas toujours les meilleures, mais qui du moins en im-

posent au premier coup d'œil par leur volume. Tel est le Tableau de M. *Robin*, Agrégé, qui s'étoit distingué, il y a deux ans, par un début, dont la composition, défectueuse à bien des égards, annonçoit un Artiste dans les bons Principes & doué d'un vrai talent. Il soutient aujourd'hui nos espérances, quoiqu'il ne les remplisse pas encore. Son sujet est *la fureur d'Atys*. Voici comme il l'explique lui-même.

„ *Cybele* ayant découvert qu'*Atys*, le Grand-
„ Prêtre de ses Autels, lui faisoit infidélité
„ pour la Nymphe *Sangaride*, suscite contre
„ elle *Alecton*; cette Furie secoue son flambeau
„ & ses serpens sur la tête d'*Atys* & excite en
„ lui un si furieux délire que prénant sa Maî-
„ tresse il la poignarde. *Celenus*, Roi de Phry-
„ gie, est irrité de cette vengeance horrible:
„ Le Peuple, les Sacrificateurs sont effrayés:
„ les Amours & les Plaisirs s'enfuient. "

Ainsi, d'après cette exposition, la victime, sur laquelle le poignard est levé, doit marquer sur son visage, à la fois, la surprise, la tendresse & l'effroi: il faut que celui du Sacrificateur soit allumé de la fureur qu'excite le courage à la vue d'un ennemi cruel & menaçant: on s'attend à voir sur la figure de la Déesse une jalousie motivée, réfléchie, mêlée d'une secrette & affreuse joie, en contemplant le succès de sa vengeance. Quant à la Furie, elle brûle elle-même de tous les feux dont elle embrase le coupable parjure; & le Monarque, dans son indignation, la manifeste à

coup sûr par quelque geste clair & expressif.

On peut reprocher au Peintre d'avoir manqué ces diverses passions ; elles ne sont qu'ébauchées, pour ainsi dire, sur les figures. Il a choisi le moment de l'action, où le délire du Grand-Prêtre devoit être le plus marqué, & il s'en faut que son sang soit dans l'effervescence bouillante d'un semblable état. Ses veines ne sont point gonflées ; ses cheveux ne se hérissent pas ; ses regards n'étincelent aucunement. L'attitude & l'air de la Nymphe sont mieux rendus : mais par un défaut de sens commun, ses femmes, entre les bras desquelles elle se rejette, bien loin de la soustraire au coup qui la menace, ou de chercher à le parer, semblent l'y présenter en la supportant. On voit quelque colere dans le maintien de *Cybele* excitant *Alecton*, bien éloignée, sans doute, de celle d'une femme & d'une Déesse outragée dans ce qu'elle a de plus sensible. La fureur, ame de cette scene atroce, n'est pas assez sentie, & le courroux du Monarque n'est que celui d'un simple spectateur, ému d'un crime qu'il voit commettre, & non d'un personnage puissant, obligé & capable de le réprimer. Je ne parle point des *Amours* & des *Plaisirs*, qui s'envolent en gambadant dans les airs, image puérile dans cette composition tragique, où tout respire le sang & l'horreur. Du reste, plan bien entendu, ordonnance nette. On y admire un Artiste, maître de son sujet, qui rend son esquisse avec la même précision qu'il

l'a conçue. La plus mauvaise partie du Peintre est, sans doute, le coloris. Les chairs de *Sangaride*, celles de *Cybele*, celles des *Amours* & des *Plaisirs* sont du même ton, c'est-à-dire jaunâtres & mollasses. Les accessoires ne sont pas mieux traités. Le fond, qui pourroit être enrichi d'une Architecture noble, grande & imposante, est triste, & ne présente aux yeux qu'un local mesquin, au lieu d'un temple immense ou d'un palais magnifique. Les draperies sont ternes, & le vêtement même du Monarque n'a pas cet éclat qui, au défaut d'autre acte plus auguste, devroit du moins le faire distinguer. Je pourrois m'étendre davantage sur ce Tableau; mais l'article étant déjà fort long, je me contenterai de justifier la sévérité du jugement sur le mérite de l'Artiste, digne d'être critiqué: ce qu'on ne peut pas dire de tous.

M. *La Grenée* le jeune doit être excepté de ce nombre. Je veux parler de son morceau de réception à l'Académie, dont il résulte déjà un grand préjugé en faveur de l'ouvrage. C'est en effet un chef-d'œuvre d'érudition pittoresque. On y admire, qu'on me passe le terme, tous les tours de force de l'Artiste. Aussi est-il plus propre à mériter à son auteur les éloges des gens du métier, des profonds connoisseurs, que du vulgaire, des amateurs délicats, ou des simples gens de goût. Son sujet donné ou choisi étoit l'*Hiver*: il a fallu le rendre poétique, l'animer par une fiction. Le Peintre a placé pour son

grouppe principal, *Eole* déchaînant les vents ; ce qui n'est que la cause & non l'effet de la saison rigoureuse, dont il avoit à décrire l'engourdissement & les horreurs. Afin de mieux développer cette idée génératrice, il a mis sur le devant du Tableau le *Tems* endormi, accessoire faux, puisque ce Dieu fugitif, toujours le même dans sa mobilité, ne s'assoupit jamais. Il prétend, par son inaction, indiquer celle de la Nature. Mais ces Divinités différentes dans la Hiérarchie du Paganisme, ont chacune leurs fonctions & ne peuvent se prendre l'une pour l'autre. C'est donc dérouter le spectateur, mettre son esprit à la torture & lui proposer une énigme à deviner, encore dont le mot n'est pas juste. La clarté est essentielle à tout ouvrage, & l'on se fatigue de regarder, comme de lire, ce qu'on n'entend point. Les autres accessoires sont plus vrais. Les fleuves, suspendus dans leur course, sont ingénieusement exprimés par les eaux qui se glacent en sortant de l'urne qu'un d'eux tient à la main. Des arbres, dont les branches n'ont plus de feuilles ; des montagnes, dont les sommets sont couverts de frimats, perfectionnent & complettent le plan de cette scene sombre & silencieuse. Les vents seuls, en sortant de leur caverne, aux ordres du Dieu, y jettent du mouvement & la troublent, pas autant qu'il le faudroit, sans doute. Leur impétuosité qu'a si bien exprimée Virgile, le *quà data porta ruunt*, ne se distingue ici que par la bouffissu-

re des joues, image naturelle & devenue triviale à force d'être répétée. Il n'eſt point de barbouilleur qui ne l'emploie. C'eſt donc ſur d'autres attributs que le génie devoit s'exercer; le développement du corps, les efforts pour s'échapper, leurs mugiſſemens, leurs chocs, pouvoient fournir des tournures plus hardies, des penſées plus élevées. Je deſirerois plus de majeſté dans *Eole*, Dieu ſecondaire, il eſt vrai, mais relativement à l'action qu'il ordonne, à l'empire qu'il va exercer par ſes eſclaves fougueux ſur la nature entiere. A ces défauts de compoſition près, ce Tableau eſt bien ſupérieur aux autres, pour les connoiſſances de l'anatomie & de la perſpective, pour le clair-obſcur, pour les touches fortes, larges, ſavantes, les profils, les attitudes vraies & variées. Les arbres ſont bien de la ſaiſon; l'œil s'enfonce dans la profondeur de l'urne, & le coloris morne de l'ouvrage imprime à l'ame la triſteſſe qu'on éprouve dans les jours nébuleux de l'hiver.

Il faudroit que le morceau en oppoſition de celui-ci produisît un effet contraire, puiſqu'il repréſente l'*Eté*; que les yeux éblouïs, brûlés des feux d'un ciel ardent, ſe repoſaſſent ſur une verdure douce, ou fuſſent rafraîchis par la vapeur des eaux; que la terre gercée, les plantes deſſechées, les hommes languiſſans, les animaux halétans rempliſſent cette ſcene, où tout périroit ſous les fureurs dévorantes de la canicule. Qui le croiroit! A ces grandes &

poëtiques idées l'auteur a substitué un hiéroglyphe obscur, une allégorie platte & mesquine. Il représente ce signe malfaisant sous la forme vulgaire d'une *Canicule*, c'est-à-dire d'une petite chienne, dont la gueule vômit quelques traits de flamme enfumée. Au dessus est un gros vilain Zéphyr. Il lui darde, pour la rafraîchir, des jets d'une vapeur épaisse, qui ne semble gueres plus suave que celle exhalée par l'animal pestilentiel. Et l'on appelle cela de la Peinture! Et l'Académie admet au rang de ses membres pour l'histoire, un homme qui n'a pas plus d'invention! Car il est bon que vous sachiez que ce Tableau est aussi le morceau de réception de M. *du Rameau*; preuve de l'indulgence des Maîtres, & que l'admission d'un Agrégé ne suppose pas toujours un chef-d'œuvre de sa part. Il y a pourtant de meilleures parties dans cette composition, dont tous les détails ne sont pas aussi pauvrement traités. L'auteur suppose que *Cérès & ses compagnes implorent le Soleil & attendent, pour moissonner, qu'il ait atteint le Signe de la Vierge. Phébus* est dans son char; il remplit son cours; il y a de la légéreté, quelque chose d'aërien dans cette machine: mais ni le char ni les chevaux ne répondent à la description brillante & rapide qu'on en trouve dans *Ovide*. L'attitude de *Cérès*, l'ordonnance de ses Nymphes, couchées & rangées sur le devant du Tableau, sont ce que l'on aime le mieux. Les regards se promenent à travers cette multitude de têtes,

& nulle confusion ne leur forme obstacle. Pour le Ciel, dont les teintes étoient si essentielles dans un pareil sujet, il est du plus vilain jaune. Un mauvais plaisant a prétendu que le Peintre avoit certainement eu pendant son travail un débordement de bile, qui avoit gâté son ouvrage & dont il n'avoit pu effacer les vestiges. Il faut s'arrêter pour ne pas lui occasionner quelque nouvel accident.

C'est une chose remarquable, Monsieur, que le défaut général des Peintres, d'affectionner une couleur, au point d'en imprégner toutes leurs productions, & d'en répandre des nuances jusques sur les objets qui en seroient le moins susceptibles. En effet, si M. *du Rameau* semble disposé à voir jaune, on reproche depuis longtems à M. *Vanloo* un coloris ardoisé ou plombé, & ce goût se manifeste plus que jamais dans quatre grands Tableaux où il domine spécialement, quoique les lieux, les heures du jour & les scenes en soient très-différens; car ils sont destinés à former une suite, & peignent le partage de la vie d'une Sultane. Au premier, c'est *la Toilette.* Au second, *elle est servie par des Eunuques noirs & des Eunuques blancs.* Le troisieme la représente *commandant des Ouvrages aux Odalisques.* Enfin *une Fête champêtre, donnée par les Odalisques, en présence du Sultan & de la Sultane*, occupe le quatrieme. Ces Tableaux pour le (feu) Roi, & destinés à être exécutés en Tapisserie, avoient, à ce qu'on prétend, été commencés

fous les aufpices de Madame la Comteffe *Du-barri.* La Sultane Françoife cherchoit à s'y reproduire aux yeux de fon augufte Amant, fous un coftume étranger, afin de fixer fon attention de toutes manieres. Auquel cas on pourroit reprocher au Peintre de n'avoir pas attrapé la reffemblance. Peut-être auffi regarde-t-on comme un défaut, un trait de politique de fa part : il feroit, au contraire, adroit à lui d'avoir fouftrait aux regards de leurs Majeftés actuelles, une tête qui ne pouvoit leur être qu'odieufe. Du refte, il rempliffoit parfaitement les intentions de l'Ordonnatrice, en lui donnant cet air de langueur & d'abandon, fi propre à infpirer la volupté. Malheureufement il s'y trouve mêlé un air de nullité & d'ennui, qui détruit en partie ce fentiment. Du refte, des figures charmantes réveillent de toutes parts l'attention dans ces diverfes fcenes, raniment les defirs du vieillard le plus flétri. On croit moins voir des *Odalisques*, c'eft-à-dire des Efclaves, que des *Houris*, des minois céleftes échappés du Paradis de *Mahomet.* On ne fe laffe point de confidérer ces beautés; mais comme la Critique cherche à mordre fur tout, les dénigrans les trouvent toutes jettées dans le même moule, pour la phyfionomie, la taille, la carnation, pour les formes *Parifiennes*, que ne devroient point avoir des femmes *Grecques*, *Georgiennes*, *Circaffiennes*, &c. Quoi qu'il en foit, & de quelque part qu'elles

viennent, j'ai obſervé qu'elles plaiſoient fort aux Spectateurs, nationaux ou étrangers; qu'ils en reſſentoient une émotion vive, une forte ſenſation, & qu'ils ne quittoient qu'avec peine cet aſſemblage d'un ſexe raviſſant. Il eſt fâcheux que dans ces Tableaux, toutes les draperies ſoient manquées; que les étoffes ne produiſent aucune illuſion, & que les détails n'en ſoient pas traités avec la magnificence de coloris qu'ils mériteroient.

M. *Vien* ſemble avoir voulu arrêter les deſirs d'une concupiſcence dangereuſe à la vue des Tableaux ci-deſſus, en offrant le ſien de la *Magdelaine*. Il l'a repréſentée dans ſa pénitence, le viſage flétri par la débauche ou par les macérations, ne conſervant plus que les reſtes d'une beauté uſée: une tête de mort à côté d'elle, augmente les idées noires & affligeantes que fait naître la péchéreſſe. Je ne m'arrêterai point ſur cette compoſition, la même au fond que celle du *Battoni*. Celui-ci l'a maniée trop ſupérieurement, & ſon ouvrage, expoſé dans la ſuperbe galerie de *Dresde*, eſt connu de tous les amateurs. Le morceau ſuivant, plus neuf, plus original, eſt digne de remarque à quantité d'égards. Il exige une notice circonſtanciée.

Il s'agit encore de *Saint-Louis*, repréſenté en tant de façons il y a deux ans. L'Auteur en a imaginé une derniere. Je ne connois point aſſez la Légende, & ſurtout la *Légende dorée*, pour ſavoir d'où il a tiré ſon ſujet. Mais il eſt queſtion d'un miracle, qui n'eſt pas de la plus

grande efpece. Auffi aucun des témoins n'en paroît-il étonné. Quant au Monarque religieux, cela devoit être. *Il étoit*, difoit-il lui-même, fuivant fes pieux hiftoriens, *animé d'une foi fi vive envers la fainte Euchariftie, que Jefus-Chrift feroit defcendu en chair & en os fur l'Autel, qu'il n'auroit pu croire plus fermement au Myftere.* Son indifférence n'eft donc un défaut qu'aux yeux des prophanes peu inftruits de la vie du Saint Roi: elle eft dans fon caractere donné: ç'auroit été un trait de génie du Peintre, s'il l'eût fait contrafter avec la furprife, l'enthoufiafme des autres fpectateurs, qui fe réduifent pourtant à la Reine, à quelques Pages, à un Acolyte du *Thaumaturge*, à un Officier du Palais, au lieu d'une foule immenfe qu'auroit exigé la fcene; car un prodige étant deftiné à frapper les yeux ftupides de la multitude, à convaincre les incrédules, ne fauroit s'opérer avec trop d'éclat: il doit fe paffer dans la plus grande publicité. Il eft vrai que celui-ci eft une faveur fpéciale, une œuvre familiere, pour ainfi parler, & de prédilection, intéreffant uniquement le Prince & fon augufte race; inintelligible en outre dans l'explication du faifeur. Quel eft donc ce miracle? Le voici: „ St. Thibault (de la mai„ fon de Montmorenci) offre au Roi *St. Louis* „ & à la Reine *Marguerite de Provence*, une „ corbeille de fleurs & de fruits, dans laquelle „ il s'éleve, *par miracle*, onze tiges de lys. „ Le Roi n'avoit pas encore d'enfans: St. Thi-

„ bault lui prédit par cet emblême qu'il en au„ roit onze, & par la tige qui s'éleve le plus „ haut, lui désigne *Robert*, Chef de la Mai„ son de *Bourbon*. "

M. *Vien* a grand soin d'observer que ces tiges s'élevent *par miracle*, dans ce siecle des *Comus* & des *Jonas*, où tant d'innocens magiciens nous montrent des choses bien plus incroyables, où ce ne sont plus depuis longtems les Grands Seigneurs qui font des merveilles, mais les suppôts obscurs d'un parti qui veut béatifier quelque benêt de sa cabale. Quoi qu'il en soit, sans tourner en dérision le choix d'un sujet qui n'est point si gauche, puisque le Tableau est destiné à être placé dans la Chapelle du *petit Trianon*, sous les yeux de la branche regnante, qu'il doit flatter; il faut convenir que sa composition, quoique froide, est sage & bien entendue, comme tout ce qui sort du pinceau de l'auteur; qu'il y a du coloris, de l'harmonie dans son œuvre, un beau faire, une touche pure & correcte. On trouve un défaut de perspective dans le Page qui, portant la robe de la Reine, en doit être plus voisin, & semble, au contraire, dans un lointain trop dégradé, trop ombré. On voudroit que le Roi se remarquât par la splendeur de ses vêtemens. Mais outre que *St. Louis* étoit modeste, sans doute il voyage en ce moment & visite le couvent du Saint, qu'à ses entours on juge un Abbé crossé, mîtré, jouissant des titres honorifiques de l'Episcopat. Enfin le

matériel même du miracle, objet premier de cette peinture, n'est pas assez distinct. Les Lys, quoique bien dessinés, ne ressortent point autant qu'il le faudroit; on ne peut pas les compter, & la tige supérieure, le point éminent du prodige, ne se détache pas, ne s'élance pas superbement, ainsi que je le desirerois.

Un troisieme Tableau du même Peintre, qui n'est pas sans mérite, perd trop malheureusement à la comparaison de l'original. C'est *Vénus blessée par Diomede. Mars la recueille & la fait monter dans son Char.* Quand on tire un sujet d'*Homere*, il faudroit avoir son génie, & surtout sa chaleur, si c'est pour transmettre sur la toile le Dieu de la guerre. Je vois à sa place un jeune militaire, qui n'a rien d'imposant que son armure dorée & ses vêtemens éclatans. Ses chevaux n'ont rien de fougueux ni d'ardent. *Iris*, qui en tient légérement les rênes, est contre le costume & dans l'invraisemblance poëtique, ainsi que les Amours, se jouant des Coursiers; ce qui confirme combien ceux-ci sont doux, benins & maniables (*).

Les

(*) On pourroit croire que c'est le Char de *Vénus*: alors il devroit être enlevé par des Colombes & non par des Chevaux: autre défaut de costume. L'explication du Peintre même amphibologique ne leve pas le doute. Il s'exprime ainsi: „ *Vénus* blessée par *Diomede*, à la guerre de *Troye*, *Iris* descend du ciel pour la tirer du champ de bataille, & *Mars* „ l'aide à monter dans *son* Char pour la conduire sur l'*Olympe*". On juge que, grammaticalement, le *son* devroit se rapporter à *Mars*.

Les Enfans aîlés ne devroient-ils pas au moins être effrayés de voir couler le sang de leur Mere, en admettant que le spectacle du combat ne les eût pas déjà mis en fuite, loin de ce lieu de carnage horrible. C'est ainsi qu'on sacrifie le bon sens à des idées riantes, à des images gracieuses, qu'on croit devoir faire contraste, & qui choquent sur le champ un esprit juste, saisissant les convenances du plan & de l'ensemble.

A ces premiers Maîtres de l'Ecole Françoise actuelle dans le genre de l'histoire, il ne faut pas oublier, Monsieur, de joindre M. *Brenet* qui, sans exceller pour l'invention, remporta la palme au Sallon dernier, pour le méchanisme de l'Art, au gré des faiseurs les plus experts. Je passerai légérement sur ses trois grands Tableaux de dévotion: sur son *Assomption de la Ste. Vierge*, où la Mere de Dieu, bien posée dans les airs, acquiert déjà cette légéreté, ce phantastique, cette pénétrabilité des corps divins: sur son *St. Pierre & St. Paul*, dont j'aime les têtes bien caractérisées, par l'air humilié du Rénégat & la confiance audacieuse de l'Apôtre des Gentils: sur la *Résurrection de Jésus-Christ*, remarquable par un des Gardes du Sépulchre, étendu sur le devant du Tableau, frappé, confondu, atterré de surprise, & dont la vérité, saillante dans la chûte, l'attitude, l'immobilité, sautent aux yeux du passant le plus distrait. Ces sujets, maniés & remaniés cent fois, ne peuvent gue-

res être que des copies; il faudroit la hardiesse d'un génie unique pour les traiter aujourd'hui avec supériorité. Je m'attacherai au morceau de l'Artiste en question où il a pu briller davantage; je le suppose tiré de sa *Minerve* & il lui fait honneur, d'autant qu'il n'étoit point aisé à composer, par la confusion des objets à réunir & à groupper ensemble.

On peut se rappeller le trait de l'histoire naturelle de *Pline*, concernant un Affranchi cité à Rome devant un Edile. Il étoit accusé de magie, parce que ses récoltes étoient plus abondantes que celles de ses voisins. Il comparoît; il amene avec lui sa femme, sa fille, des bœufs gras & vigoureux; il étale ses instrumens d'agriculture: *Romains*, dit-il au Peuple étonné, *voilà mes sortileges; mais je ne puis apporter avec moi dans la place publique, mes soins, mes fatigues & mes veilles.* Tel est le fait qu'a choisi l'Artiste pour l'exprimer sur la toile. Il faut convenir qu'il l'a bien digéré; qu'on y trouve une ordonnance nette, claire & distincte; qu'il y a de l'unité & que le personnage principal s'annonce parfaitement, quoique le Magistrat par son vêtement, par son tribunal élevé dût d'abord provoquer les regards, à raison de cet appareil imposant pour la multitude. Mais la noblesse, l'action de la figure de l'accusé, le mouvement qui regne en celle-là seule, réparent l'erreur qu'occasionne nécessairement le costume des fonctions & de la dignité de l'Edile. Il ne manque dans cette composition,

ſuivant moi, que les accuſateurs, épars ſans doute dans la foule du Peuple, mais que je voudrois diſcerner à la confuſion dont leurs viſages ſeroient couverts, tandis qu'on ne remarqueroit ſur les autres que la ſurpriſe mêlée de joie, en voyant un innocent triompher avec autant d'avantage. Les gens minutieux s'arrêtent encore à un léger défaut de bienſéance, de propreté ; c'eſt que les animaux leur offrent le derriere. Du reſte, trop de repos, point de coloris, pas aſſez d'empâtement; ce qui en ôte tout le relief, empêche les meilleurs effets de ce Tableau précieux pour le ſujet, en ce moment ſurtout, où l'Agriculture & l'Economisme ſont dans la plus haute vénération. On eſt fâché d'apprendre qu'il ſoit deſtiné à orner le Palais d'un Ex-Miniſtre abhorré, dont l'ame atroce n'eſt point propre à goûter les douceurs, à s'ouvrir aux leçons de cette ſcene inſtructive: il ſeroit infiniment mieux placé chez le Miniſtre actuel des finances, fait pour aimer la nature, en connoître les reſſources, & favoriſer un art utile, le premier des arts.

Il faut avancer, Monſieur, & je paſſe à M. *la Grenée* l'aîné, d'un pinceau moins fécond cette année, mais toujours ſuave, doux, naïf & vrai. Auſſi n'eſt-il jamais mâle ni nerveux; c'eſt ce qui l'empêche de bien rendre les grandes idées, les compoſitions fortes. Par exemple, dans ſon *déſeſpoir d'Armide, qui n'ayant pu ſe venger de Renaud veut ſe tuer*,

la pâleur du visage du héros arrêtant le bras de son amante, annonce bien le spasme de son ame; mais j'aurois aussi voulu que pour contraster, le Peintre eût enflammé le visage de l'Héroïne au plus haut dégré. Le sang paroît se retirer de ses veines, ainsi que chez son Amant. Ici, c'est la marque de l'effroi qu'il ressent, en lui voyant le bras levé pour se frapper: là, il pourroit être l'expression de la colere; mais dans les ames nobles, élevées & courageuses, cette passion se manifeste par la rougeur. La colere blême est l'indice d'une ame basse, vile, disposée à la trahison. Son *Apollon, dont la Sibylle obtient de vivre autant d'années qu'elle tient de grains de sable dans sa main*, est froid. On ne sait pourquoi il en fait un beau brun, ou plutôt, sans doute, il n'est pas assez ignare dans le costume pour commettre une pareille faute. Quant à l'*Amour*, qu'il nous peint roux, dans un de ses Tableaux de ce Dieu avec *Psyché*, il est plus difficile de l'excuser. Ces derniers sujets, vraiment amoureux, ont de l'expression. Sa *Pallas* en manque absolument: c'est un beau corps de femme galante, à sa toilette, vaine, oisive, distraite, ou plutôt ne songeant à rien; c'est, en un mot, comme beaucoup de cette espece, un corps sans ame. Eh! quelle noble pudeur, quelle majesté austere ne falloit-il pas imprimer sur le visage de la Déesse, dans un moment où elle punit de cécité la curiosité téméraire du fameux devin *Tiresias*? Sa *Fidélité*, sa

Sincérité, grouppées ensemble, font deux jolies figures. L'air futé cependant de celle-ci est faux, &, en lui donnant plus de piquant, contrarie le sujet. La *Candeur*, la *Douceur*, sont deux pendans vagues & de fantaisie, qu'on peut prendre indifféremment l'un pour l'autre & qui seront aussi justes. En général, tous les Tableaux de M. *de la Grenée* n'étant point caractérisés par des passions prononcées & variées, semblent d'une même palette. De superbes femmes, un peu lourdes, comme celles de *Rubens*; des corps d'hommes bien dessinés, mais participant trop aux formes gracieuses & arrondies des premieres, rendent sa maniere toujours agréable & jamais savante: tous ses détails sont traités avec la même grace. C'est un Peintre dans le génie françois, si jamais il en fût.

En voilà, Monsieur, beaucoup trop sur les Tableaux d'histoire, dont le Catalogue auroit été plus court, si je n'avois fait mention que de ceux admirables pour le génie, ou distingués par quelque partie perfectionnée à un certain point aux yeux des Artistes. S'il étoit permis de s'égayer aux dépens de ces Messieurs, il y auroit de quoi rire sans doute. Je vous parlerois surtout des Anges, répétés dans différens Tableaux, tous très-comiques, très-ridicules. Il faut que ce soit une Intelligence bien difficile à rendre. Je vous ferois voir celui de M. de *Taraval* dans son *Assomption de la Vierge*, qui semble donner galamment la main à la Mere de Dieu pour la conduire dans les

airs; de celui de M. *Renou* dans son *Annonciation*, qui serre les fesses comme s'il étoit poursuivi par un Jésuite; de celui de M. *Martin*, *exhortant à la mort la Magdelaine* d'une façon si persuasive, qu'on croit entendre ce Capucin, non moins éloquent, auquel le patient proposoit de vouloir bien prendre sa place au souper céleste, dont il lui faisoit la splendide description. Mais il faut ménager les talens, quoique médiocres, surtout lorsqu'ils sont modestes. D'ailleurs, le moyen de plaisanter sur des sujets aussi saints, & devant Nosseigneurs du Clergé assemblés! Je pourrai me donner carriere sur maintes carricatures, qui vont s'offrir dans les Tableaux de genre & me fournir de quoi m'exercer sans craindre les Censures de l'Eglise, & peut-être me mériter son encouragement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 23 Septembre 1775.

On doit exalter, Monsieur, la prudence vigilante de M. *Vien*, l'ordonnateur du Sallon. Il en a proscrit les ouvrages indécens, licencieux, impies, qui, auparavant, à la faveur de leur exiguïté, s'y glissoient comme furtivement, effarouchoient les regards de la pudeur allarmée, irritoient le zele des dévots, & plus d'une fois ont provoqué les gémissemens

& les plaintes du Clergé. La réforme est dûe, sans doute, au nouveau Directeur, M. *d'Angiviller*, personnage sec, froid, nullement plaisant; ou plutôt tous deux n'ont fait que se conformer aux intentions d'un jeune Prince qui, dès sa plus tendre enfance, s'est distingué par son austérité, & depuis qu'il est Maître cherche à signaler son regne par le rétablissement des mœurs & de l'honnêteté publique. Aussi voit-on cette fois la foule du Sallon grossie par des Evêques, des Abbés, des Ecclésiastiques à grands chapeaux. Il n'est pas jusqu'aux Religieux & aux Moines qui y abondent, & dont les jaquettes de toute couleur en varient merveilleusement le coup d'œil.

Malgré la sévérité de l'examen, il est cependant resté un petit Tableau, dont l'action physique, très-décente en elle-même, ouvre carriere aux imaginations vives & libertines. J'ai vu les yeux de plus d'un Carme s'enflammer en le regardant, & vous allez juger, Monsieur, de la situation où il pouvoit être. *Le sujet*, dit le Peintre, *est un jeune homme qui demande pardon à une jeune personne de lui avoir arraché un bouquet.* On trouve effectivement sur le devant du Tableau des fleurs éparses. Mais les sieges renversés, le désordre de la chambre, du lit, de la fille, du garçon, annoncent une fleur plus précieuse, ravie à cette derniere, dont le bouquet n'est que le signe allégorique, comme dans la co-

médie du *Magnifique* (*). Autrement, que signifieroit tant de tapage pour quelques roses, aisées à retrouver plus fraîches & plus vermeilles ? Tout est donc malin dans cette composition, excepté la figure de l'Amant trop dolente, à moins qu'on ne suppose que ce soit de douleur de ne pouvoir recommencer; auquel cas elle est trop enluminée : il lui faudroit de la pâleur, signe de l'abattement. Quant à l'offense, on sait que l'acte sous-entendu ne procure que plus d'éclat aux figures de femmes. Au reste, on reproche à l'Artiste d'avoir sacrifié la vérité des détails à ce grouppe principal, de les avoir ensevelis dans une masse d'ombres trop forte. Il ne faut point perdre de vue la nature, qui n'outre rien & dont les dégrädations ou les progrès de lumiere insensibles, bien imités, forment la magie du clair-obscur, partie essentielle pour donner la vie à un Tableau. En général, M. *Théaulon*, nouvel Agrégé, auteur de cette jolie composition, vise à une maniere noire, qu'on remarque également dans ses autres ouvrages & qu'il fera bien d'éviter.

C'est aussi le défaut de M. *Bounieu*, qui ne l'a pourtant pas si outré. Il s'exerce, comme son confrere, & depuis plus longtems, à reproduire les scenes de la vie privée; mais il feroit bien d'en choisir de plus intéressantes.

Dans

(*) Aux Italiens.

Dans ce genre il ne ſuffit pas de parler aux yeux ; le grand mérite eſt de plaire à l'eſprit ou d'émouvoir le cœur. *Une Mere éngageant ſa fille à prendre une médecine* ; *une Famille faiſant des confitures* ; *une Blanchiſſeuſe de bas de ſoie* ; *un Galetas*, &c. ne peuvent fixer longtems l'attention, que par un *faire* ſupérieur qu'il ne poſſede pas. Toutefois ſa touche eſt aſſez agréable pour exciter l'amateur à diſcuter ſes ouvrages, quand il y aura de l'action ou que la curioſité ſera piquée par quelque attrait particulier. Par exemple, on aime à voir M. *Bignon* faiſant lire ſon fils. On connoît le Bibliothécaire du Roi, dont la figure eſt reſſemblante, & d'ailleurs cet acte de tendreſſe paternelle plaît à tous ceux qui en goûtent ou en ſoupçonnent la douceur. D'où vient qu'*une petite fille*, du même Auteur, *récitant ſa leçon à ſa Mere*, eſt plus froide & n'arrête pas le ſpectateur ? C'eſt que dans le premier ſujet on juge que le Pere ſe complaît réellement à ce qu'il fait, qu'il s'en occupe tout entier. Au lieu que dans le ſecond, le Peintre ayant mis la femme à ſa toilette, une fonction ſi eſſentielle pour le Sexe eſt cenſée en faire le fond ; l'acte maternel n'eſt que l'acceſſoire & comme un déſennui qu'elle prend pendant qu'on la friſe. L'autre a encore le mérite d'être mieux entendu pour la couleur locale. Il y a des accidens de lumiere qui en éclairent convenablement toutes les parties & produiſent un effet naturel. La bibliotheque, entour néceſſaire à

l'état du personnage, contribue à aider la reconnoissance qu'en fait le public & complette sa satisfaction.

Un autre Agrégé, M. *Aubri*, serre de plus près M. *Greuze*, & auroit envie de le faire oublier. Sans penser aussi profondément, il sait trouver des sujets attrayans. C'est sur-tout dans sa *Bergere des Alpes*, ce Conte touchant de M. *Marmontel*, qu'il a cherché à lutter contre son redoutable rival. Que d'intérêts divers, naissant du même objet & s'y raportant, il falloit rendre! Il est fâcheux qu'en ombrant trop les visages du Pere & de la Mere, il ait préféré de plaire aux Artistes par un méchanisme savant, plutôt que de passionner le vulgaire par les expressions de l'ame.

M. *Wille* n'a point cet amour-propre mal-entendu dans son *Retour à la vertu*, vrai poëme bien conçu, bien développé. Toutes les têtes, au nombre de sept, ont leur caractere prononcé & concourent à l'unité de l'action. Une Villageoise, échappée à l'autorité paternelle, cherche à rentrer en grace : l'accoûtrement brillant dans lequel elle est, annonce le motif & le fruit de son évasion. Le Ravisseur, derriere elle, comme le plus coupable, augmente l'intérêt, en ce qu'il désigne un véritable repentir, des vues honnêtes pour réparer, en épousant, le tort qu'il a fait à cette famille. Le premier mouvement du Pere est de repousser; la Mere, plus indulgente, veut le calmer. Derriere sont les deux Sœurs: la plus

grande ſupplie & ſeconde les efforts de la femme, mais d'une façon reſpectueuſe ; la plus jeune, étendant les mains, marque ſa ſurpriſe : elle ne connoît pas aſſez les conſéquences de l'événement, pour en être auſſi affligée que ſon aînée. Enfin, le Frere, encore enfant, n'a que cette émotion que tout être ſenſible ſent machinalement, lorſqu'il voit chez les autres une ſenſation de douleur ou de triſteſſe. Un petit chien, qui reconnoît ſon ancienne Maîtreſſe & témoigne la joie de ſon retour, avec les careſſes d'un animal, ſymbole de la fidélité, ſans faire perdre de vue le ſujet principal, en corrige l'impreſſion trop affligeante & la tempere. Il eſt fâcheux, Monſieur, qu'on ne puiſſe guere louer que la compoſition de ce Tableau, qui manque de relief, de coloris, & conſéquemment ſans aucun effet pittoreſque.

La Danſe Villageoiſe, du même Artiſte, prouve qu'il entend le méchanisme de ſon Art, & le pouſſera, quand il voudra s'y livrer, au plus haut dégré de perfection. La figure saillante du Vieillard en branle, deſſinée avec beaucoup d'aiſance, n'en eſt pas moins correcte. Quoique dans une attitude très-difficile, elle eſt agencée ſupérieurement. Il y regne une ſoupleſſe, peut-être trop grande pour cet âge, mais qui fait honneur à la facilité du talent de l'Artiſte. Il y a en outre certaines parties d'un coloris très-vrai & du ton le plus vigoureux. On a d'autant plus lieu d'eſpérer de M. *Wille*, qu'il eſt jeune & ne fait que d'entrer

à l'Académie. C'eſt, ſans doute, le fils du Graveur diſtingué dans ſon Art, & par une belle émulation il cherche à ſurpaſſer ſon pere, en quittant le burin pour le pinceau.

Il faut ranger parmi ces Peintres de genre, M. *l'Epicié*, qui s'éleve auſſi juſques à l'histoire, & feroit bien de ſe circonſcrire dans les mêmes bornes, en corrigeant ſa maniere trop crûe & ne heurtant pas ſes figures. Son idée du Duc de *Chartres* entr'ouvrant les rideaux du berceau du Duc de *Valois*, ſon fils, eſt bonne, mais d'une exécution platte. (*) Son *Attelier d'un Menuiſier*, quoique d'une couleur fauſſe, a longtems attiré les paſſans par des détails vrais & à portée du peuple. Sa *Douane*, d'un plus grand deſſin, a rappellé la foule, en lui préſentant une variété plus multipliée d'objets, quoique moins piquans. Les connoiſſeurs y trouvent ce repos, cet accord, cette harmonie, qui manquent à ſes autres productions.

Un Auteur qui ſe diſtingue entre ceux-là, brillant, abondant & vraîment original, c'eſt M. *le Prince*. Il imagine toujours des ſujets nobles, ſpirituels, galans ou philoſophiques. Son coſtume eſt riche, magnifique, impoſant; ſon exécution ferme & décidée. Le caractere de l'*Avare* eſt fortement exprimé par ſon ac-

(*) Le Peintre a corrigé depuis le commencement du Sallon le Duc de *Chartres*, dont les jambes de coton, l'habillement trop uniforme & un air dégingandé excitoient les reproches des Amateurs. Il eſt mieux aujourd'hui; mais en changeant la poſition du perſonnage il l'a rendu gênée & même forcée.

tion. Il eſt entouré de ſacs remplis d'eſpeces; il en ſerre un d'une main, il compte de l'argent de l'autre, il ſemble en ramaſſer avec les pieds. J'aurois deſiré qu'il l'eût couché deſſus, qu'il l'eût enterré dans ſon or. Pourquoi le vêtir ſi bien? lui donner une tournure corpulente & replette? La pâleur de nos financiers, ſymbole de *l'auri ſacra fames*, de cette ſoif de l'or dont ils ſont tourmentés, auroit mieux convenu à ce perſonnage. Cependant ſes mains ſont deſſéchées, ſon viſage eſt macéré, malgré trop de rondeur & d'enluminure, & les ſoucis en ont ſillonné les rides.

Il manque auſſi quelque choſe dans le *Négromantien*, dont l'enſemble eſt admirable; mais je ne vois pas ſur la phyſionomie de la femme qui le conſulte, l'inquiétude, ſuite & compagne ordinaire d'une ſemblable curioſité. Du reſte, elle eſt charmante & pleine de graces. Quant au troiſieme perſonnage, qu'on ſuppoſe être un Eleve de l'Impoſteur, je ne crois pas ſa figure aſſez décidée. J'aurois voulu lui donner, ou l'air de la plus profonde admiration, ou celui d'un fourbe déjà participant aux ſecrets du Maître.

Le *Jaloux* eſt plus précis: il porte même ſa moralité avec lui. Tandis que le mari tient ſa femme enchaînée, il s'endort, & le galant vient baiſer la main de la Belle par derriere. Vous obſerverez, Monſieur, que cette ſcene ne ſe paſſe point en France; ce qui auroit été trop pécher contre les vraiſemblances: elle eſt

en *Russie*, où l'Artiste continue à placer ses acteurs. Il y va chercher jusqu'à ses paysages. Auquel cas on souhaiteroit qu'il les décidât davantage par une nature plus étrangere ; qu'il nous exposât les effets outrés de l'hiver dans un climat terrible. Les Virtuoses entrant dans les détails les plus minutieux du méchanisme de l'Art, prétendent que ses ombres sont trop prononcées ; qu'il répand ses lumieres par couche, ce qui les fait papillotter ; qu'il ne détache pas assez le feuillage de ses arbres ; qu'il n'y a point une variété assez décidée de tons entre les différentes parties de son ensemble ; que ses ciels sont d'empois. Je néglige ces observations, bonnes pour former des Eleves, dont vous vous embarrassez peu, & je m'attache principalement à la poésie du Tableau, c'est-à-dire à sa composition, dont le monde peut juger en connoissance de cause.

Le genre de Paysage continue à être fort à la mode parmi nos Peintres, comme le plus aisé, comme celui de plus prompte défaite & qui assujettit moins le génie à des regles précises. Je ne parlerai point de M. *Milet Francisque*, toujours assidu à exposer ses productions, & toujours, pour ainsi dire, en incognito au Sallon ; les Journalistes les plus flatteurs ne daignent pas même en faire mention : de ceux de M. *Huet*, plus spécialement voué à peindre les animaux, au point que voulant s'élever jusques à l'histoire, dans sa *Sainte famille avec les Pasteurs*, les quadrupedes y jouent le

premier rôle, & l'Ane sur-tout y brille par l'air le plus spirituel. J'omets les têtes d'Anges aîlées qui volent dans les airs.

Je passe à M. *Houel*, nouveau débutant dans la carriere. Plus de trente Tableaux annoncent sa facilité à exécuter, quoiqu'il ne soit pas d'une exécution facile, qu'elle soit même dure en général. Il donne surtout dans le genre héroïque, s'attachant à ce que l'art & la nature ont de plus majestueux. Il a mis à profit ses voyages d'Italie; il y a fait des études des beaux monumens de ces contrées; il s'est agrandi l'ame avec eux, & nous les reproduit sous toutes sortes de vues. Il seroit à souhaiter qu'il y eût acquis cette touche large, moëlleuse & brillante des grands Maîtres, ou que, sans aller si loin, il prît des leçons de M. *Machy*, toujours correct, noble, riche & élégant. Cette fois-ci, ce dernier s'est plus rapproché de nous. Il nous donne les *Vues du nouvel Hôtel de la monnoie*, du *Louvre*, du *Quai*, &c. & nous met à portée, en admirant la beauté de son pinceau, de reconnoître la vérité & la justesse de son dessin.

On ne peut parler de cet habile homme sans faire mention de M. *Robert*, son digne émule. Ses *Ruînes du Palais des Césars* offrent une percée capable de reproduire à nos yeux la merveille du Tableau de *Zeuxis*, & de tromper les oiseaux essayant de passer à travers la toile.

Son *Déintrement du Pont de Neuilly* excite

furtout la curiofité. Chacun aime à parcourir en détail cette multitude de têtes innombrables & à y retrouver fa place. On y diftingue dans le grouppe principal le Roi ; M. le Comte *de la Marche*, donnant la main à Madame la Comteffe *Dubarri ;* le Chancelier avec fa fimarre, ornement fi étrange à de pareils fpectacles ; l'Abbé *Terrai*, le Duc *de la Vrilliere*, le Duc *d'Aiguillon*, M. *de Boisnes*, tous ces Miniftres du feu Roi, tombés dans la difgrace & fi redoutables alors ; & l'on fent une joie fecrette en fongeant à la révolution qui les a culbutés. Le Peintre a choifi le moment le plus intéreffant du fpectacle, celui où les cintres ont tombé. L'effet de cette chûte dans la riviere eft rendu avec une grande magie de couleur. On voit les ondulations, l'écume de l'eau ; mais on faifit furtout l'attention générale des regardans portés vers le même objet & qui forme cette unité précieufe dans les ouvrages de tout genre.

C'eft ainfi que M. *Vernet*, dans fon Tableau de la conftruction d'un grand chemin, malgré la variété prodigieufe de fes figures, les fait concourir toutes à l'action principale, même M. *Perronnet*, le premier Ingénieur des Ponts & Chauffées qui, étant à cheval, eft cenfé faire fa tournée, &, lifant un papier, recevoir quelque Mémoire relatif à fa miffion. Cette partie de l'ouvrage eft admirable, & je la préfere à fon Pendant repréfentant *les abords d'une Foire*, où il y a moins de mouvement,

mais supérieure par un Ciel plus vaporeux, plus aërien, plus vrai, en un mot. Je trouve de la majesté dans son *Paysage montueux, avec le commencement d'un orage:* j'en admire les masses grandes & imposantes. Mais ses petits Tableaux d'une *Mer calme au coucher du Soleil*, d'une *Tempête s'élevant & submergeant un Vaisseau*, sont plus précieux pour ces couleurs fondues, dorées, rôties, qui donnent le sceau aux peintures & les font passer à la postérité.

Un homme admirable par cette magie de coloris s'étoit annoncé dans le *Catalogue des Tableaux*, pour quatorze morceaux dont je n'ai pu trouver un seul, malgré mes recherches. Si c'est une niche que M. *Casanova* a voulu faire au public, il mériteroit punition. Ses amis attribuent ce vuide à la sensibilité trop grande de l'Artiste, effarouché par le Sr. *Fréron*. Ce Journaliste ayant sur le cœur une vieille querelle avec le Peintre en question, l'a menacé d'une critique sévere & mordante. Quel pitoyable amour-propre, & que le génie est quelquefois petit!

En cherchant, Monsieur, les productions de ce Peintre, j'ai rencontré celle d'un autre qui n'étoit point annoncé & qui m'a causé une surprise agréable. C'est un *Coche Anglois*, de M. *Loutherbourg*. On sait qu'il est depuis longtems à *Londres;* on dit même que son inconduite lui y a procuré de fâcheuses aventures, car les gens à talent ont presque tous des écarts. Quoi qu'il en soit, il n'a pas entierement perdu son tems. Dans ce morceau, piquant par

la circonſtance, on le trouve toujours chaud de couleur, plein de fougue & de verve, incorrect, inégal, & tel dans ſes œuvres que dans ſa vie privée. Ce *Coche*, d'une conſtruction ſinguliere, rempli de monde, par devant, par derriere, &c. eſt fort conſidéré aujourd'hui, qu'il eſt queſtion de réforme dans nos voitures, & que tout le monde parle & rêve de Meſſageries.

J'ai découvert encore M. *van Spaendonk*, qui n'eſt point ſur le *Catalogue*, &, ſans doute, comme Aſſocié étranger a eu permiſſion d'expoſer avec les Académiciens. On dit cet Artiſte jeune; il ſe deſtine au genre des fleurs. Sa couleur eſt belle & vive; il rend avec ſuccès les choſes difficiles dans le même genre, tels que les criſtaux, les porcelaines, les fayences, mais pas ſi bien les fruits. Il eſt inférieur à M. *Bellengé*. Tout cela n'eſt rien auprès de Mlle. *Vallayer*, qui cette fois ſe diſtingue encore par un Portrait de M. l'Abbé *le Monnier*, d'une grande vérité, ſans la moindre prétention, comme les ouvrages de cet Auteur. Nous ne dirons qu'un mot des deſſins colorés de M. *Cleriſſeau*, bien traités, d'un goût ſain, d'une exécution hardie, ſavante & annonçant une profonde connoiſſance de l'Architecture antique; des *Gouaſſes* de M. *Perignon*, c'eſt-à-dire des Peintures à l'eau délayée avec de la gomme; procédé méſeſtimé par les Peintres à l'huile, mais toujours bon quand il en réſulte des ouvrages bien faits. Cet Ar-

tiste-ci, en opposition avec le précédent, s'attache à l'Architecture moderne, & en connoît aussi parfaitement les beautés, moins fieres, mais peut-être plus difficiles à saisir que celles des bâtimens Grecs ou Romains.

Une autre réforme, Monsieur, qu'on remarque au Sallon cette année, c'est à l'égard des Portraits. Elle a lieu, non seulement pour le nombre, mais pour l'espece. On n'y trouve plus de ces effigies scandaleuses de Courtisannes, qui n'ayant pour but que d'allumer des desirs criminels, excitent l'Artiste à s'évertuer & à faire passer dans l'ame des spectateurs les feux impudiques qu'il a été forcé d'éteindre avant de prendre le pinceau vacillant dans sa main. On y voit même peu de ces physionomies obscures que, par égard pour le respect dû au public, on ne devroit pas lui présenter.

M. *Drouais* se signale par quatre Portraits de la Famille Royale. Celui de *Monsieur* est de la plus grande espece. Le Prince y est représenté en pied, en habit de l'Ordre du St. Esprit. C'est un Tableau d'apparat, & donné par S. A. Royale à la ville d'Angers, capitale de son Appanage. Elle a devant elle les privileges de la Province, qu'Elle semble promettre de défendre. On critique la figure poupine d'un Prince sage & réfléchi, dont ces qualités forment le caractere de tête distinctif. Les étoffes de son vêtement sont roides & sans graces; elles n'ont pas dans leurs plis cette souplesse, ce jeu, cette facilité de la nature. La ressem-

blance de Madame la Comteſſe *d'Artois*, en habit de cour, eſt plus exacte : on y retrouve l'air triſte & penſif de la Princeſſe. Mais on ne peut reconnoître ſous la figure boudeuſe de Madame *Clotilde*, Princeſſe de *Piémont*, pinçant de la guitarre, les graces, l'aménité, la bienfaiſance identifiées avec elle dès ſon enfance. Et *Mademoiſelle*, malgré la beauté tendre & naïve que l'Artiſte a imprimée ſur ſa phyſionomie, eſt encore plus aimable & plus ſéduiſante. Ses mamelons ſont comme cloués, & ſa *Table*, en terme d'anatomie, ne commence pas inſenſiblement à la clavicule pour former la gorge, cette partie délicieuſe de la femme, & qui ravit ceux qui ont l'honneur d'approcher de la jeune Alteſſe.

Le portrait du Roi, par M. *Dupleſſis*, d'un ton de couleur plus ſévere, eſt infiniment mieux. En conſervant la vérité de la reſſemblance, il a donné à la tête un air plus auguſte par ſon attitude noble & impoſante. La main paſſée ſous la veſte eſt d'une grande correction; les étoffes ſont d'une couleur vraie, mais n'ont point aſſez de grénu; ce qui leur donneroit le relief néceſſaire pour faire illuſion.

On voit que l'Auteur s'eſt complu à tracer celui de M. le Chevalier *Gluck*, tête de caractere, où il a voulu faire paſſer tout le génie de ce grand Muſicien. Il le repréſente aſſis, devant ſon clavecin, au moment de la compoſition. Il ne lui donne point cet air d'énergumene, ces tons forcés & violens qui

annoncent plus l'impuiſſance que la véritable fécondité. Il a cette chaleur douce & ſoutenue, qui produit ſans effort. Tout ce que j'y critiquerois, c'eſt la perruque, acceſſoire dans le coſtume, ſans doute, mais non eſſentiel. Il n'auroit pas été contre l'uſage de le montrer la tête nue, ou enveloppée ſimplement d'un mouchoir, attribut plus pittoreſque.

On a du même Peintre, le *Portrait* de M. *Allegrain*, Sculpteur eſtimable, dont on aime à voir la figure au Sallon, au défaut de ſes ouvrages; celui de M. l'Abbé *de Veri*, Auditeur de Rote, dans le coſtume de cette fonction, & l'on contemple ſur cette phyſionomie tranquille, l'ami du Miniſtre expérimenté, dont la ſageſſe inviſible dirige notre jeune Monarque; celui de M. le Comte *d'Uſſon*, Seigneur diſtingué dans le Corps diplomatique; de M. le Marquis *de Croiſi*: tous perſonnages connus, ou par leur naiſſance, ou par leur mérite.

M. *Aubry*, moins vigoureux, a choiſi des ſujets qui exigèoient moins de feu. Son Portrait de M. *Hallé*, le premier Peintre du Sallon ſur la liſte & le dernier par ſes œuvres, eſt reſſemblant, mais blafard & d'un pinceau mou, comme les ouvrages de cet Artiſte ſeptuagénaire. Il y a cependant de la hardieſſe dans celui du Sr. *Monnet*, cet ancien Chef de l'Opéra-Comique. L'air libertin de ſa tête vraiment pittoreſque ſemble avoir échauffé le pinceau de l'Artiſte. Il a parfaitement caractériſé le perſonnage, d'une grande reſſemblan-

ce. Il n'eſt point de fille qui, en entrant au Sallon, ne le reconnoiſſe & ne ſourie en ſongeant aux orgies qu'il lui a fait faire.

Celui de M. *Robert*, par M. *Hallé*, eſt mâle & nerveux, au contraire, comme le faire de cet Artiſte, quoique ſimplement en paſtel. Le talent de cet étranger eſt pour la peinture en émail & en miniature. Il s'eſt enhardi cette fois, & s'eſt élevé juſqu'aux têtes de grandeur naturelle; ce qui doit le perfectionner dans ſon genre, où il lutte contre M. *Pasquier*. L'Académicien eſt ſupérieur pour les têtes de femme. Il rend mieux les expreſſions douces, analogues à ſon caractere. L'Agrégé a plus de précision, le trait ſûr, & paroît s'entendre parfaitement aux têtes d'homme. Celle du Sr. *Brizard* eſt cependant bien exprimée par le premier: c'eſt que ce Comédien, d'une belle figure, a dans l'enſemble des traits une harmonie ſuave, qui approche des contours faciles & moëlleux que M. *Pasquier* attrape merveilleuſement. Le morceau qu'il a le plus travaillé, & dont il a fait une compoſition hiſtorique, c'eſt le Portrait de la Reine, que la Peinture perſonnifiée offre au Public. On eſt partagé ſur cet ouvrage, où les uns reconnoiſſent Sa Majeſté dans toute ſa légéreté, dans toutes ſes graces, dans ſa fraîcheur, dans ſa jeuneſſe, où les autres la prétendent enlaidie, dégradée, ſans vivacité & ſans ame.

Je ne terminerai point cette querelle, qui n'a pas lieu à l'égard des productions de M.

Weiler, nouveau concurrent, dont le pinceau brillant eſt ſurtout précieux par la vivacité du coloris & la vérité des étoffes.

Avant d'en venir aux Sculptures, je finirai l'article par M. *Chardin*, qui s'eſt amuſé à ſe peindre lui-même avec ſa femme. Il a ſur les yeux ſes lunettes, &, par une magie de ſon Art, ſon Portrait, de face, quelque côté qu'on l'enviſage, figure toujours vis-à-vis du Spectateur & le regarde très-honnêtement. Je me réſerve, Monſieur, à vous parler dans ma troiſieme Lettres des Sculpteurs, Graveurs, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 29 Septembre 1775.

Si les Peintres, Monſieur, cette année ont été ſobres de Portraits, nos Sculpteurs, à leur tour, ont été prodigues de Buſtes, à en dégoûter les ſpectateurs fatigués de cette uniformité ennuyeuſe, de cette abondance ſtérile. Au lieu de ménager le peu de terrein qu'on leur accorde au Sallon pour les productions du génie, ils l'ont rempli de ces monumens élevés à la vanité des propriétaires & ne pouvant guere ſatisfaire qu'elle. En effet, qu'importe au public de rencontrer une tête qu'il ne reconnoît pas, & qui, placée-là, comme pour faire nombre, s'en va ſans avoir été reconnue de perſonne & ſans avoir mérité ni éloge ni reproche au faiſeur?

Je ne comprends pas dans la profcription les Buftes du Roi, de la Reine, des Miniftres, des grands Auteurs, des Artiftes célebres, dont on ne fauroit trop multiplier les reffemblances, pour en donner au moins une idée à ceux qui ne peuvent voir ces Maîtres auguftes, ces Perfonnages intéreffans, ces Hommes fameux dans tous les genres.

La Sculpture, non contente de difputer aujourd'hui à la Peinture pour rendre la tête de notre jeune Roi, a excité une belle émulation entre deux de fes favoris, M. *Bridan* & M. *Pajou.* Mais celui-là l'emporte généralement, quoiqu'encore inférieur à M. *Dupleffis*, plus pénétré de la fublimité d'un Monarque qu'il fait mieux fentir au fpectateur. On ne fait fi c'eft par modeftie que le fecond n'avoit point défigné *Louis XVI* fur le livre, ou pour annoncer par cet incognito même la fimplicité de fon modele. Quoi qu'il en foit, on a trouvé indécent que le Monarque fût ainfi confondu dans la foule, & l'on a reftitué la défignation au bas du Bufte. Depuis quelques jours on a placé à côté du premier fon augufte Compagne. Cette apparition a furpris merveilleufement le public, qui ne s'y attendoit pas. Il eft revenu autour de ce chef-d'œuvre de M. *Boizot.* S. M. eft repréfentée en *Diane.* Rien de plus naïf, de plus fin & de plus noble en même tems que la tête. Elle eft grandement drapée, fans que cet accefſoire diminue la légéreté & le fwelte de la figure, que l'on

l'on soupçonne du moins, par le col bien élancé, par les épaules tombant avec grace, par une gorge de la plus aimable proportion & par une sorte de vivacité répandue dans cet ensemble qui, à ne regarder que le haut du Buste, feroit croire volontiers qu'il va marcher.

Quant au second, il est accompagné de deux Ministres chéris, & les yeux se reposent avec complaisance sur ces deux figures bénignes, après avoir considéré celle du Maître, à laquelle elles sont parfaitement analogues, & peut-être, par ce cortege, M. *Vien* avoit-il cru l'indiquer suffisamment. On n'envisage gueres *Sully* qu'on ne cherche Henri IV au dessus. M. *de Miromesnil* est très-ressemblant, mais lourdement vêtu; sa simarre a ces plis roides & durs que l'art doit éviter si soigneusement, & la perruque surtout est d'un volume énorme; c'est un bloc de marbre, dont il est écrasé, non encore dégrossi. Il est vrai que cet ornement est tout-à-fait ingrat. La chevelure ondoyante de M. *Turgot* est plus avantageuse & aussi mieux rendue. J'en reviens aux expressions de tête que j'admire singulierement; car, outre cette qualité éminente & commune de bienfaisance & d'humanité que j'y remarque, outre la vérité des traits qui les font reconnoître au premier coup d'œil, j'y trouve ces finesses de génie, auxquelles ne songent pas même les Artistes vulgaires. Je vois dans le Garde des Sceaux le recueillement profond, l'exactitude minutieuse & vigilante du déposi-

taire des Loix, dont les fonctions ne font que de conferver, de maintenir ou de remettre en vigueur. Dans le Miniftre des finances, au contraire, je découvre l'homme actif, qui invente & qui produit. Il paroît que l'Artifte (M. *Houdon*) faifit avec une égale adreffe les caracteres les plus oppofés. Quelle beauté, quelle douceur, quelle onction dans Mlle. *Arnoux*, repréfentée en *Iphigénie*! Elle a les bandelettes, les croiffans & tous les attributs qui défignent le moment du facrifice où il la peint. Que de force & de vigueur dans celui du Chevalier *Gluck*, où la Sculpture prend fa revanche & l'emporte fur fa rivale. On voit dans Madame la Comteffe *du Caylus*, la douce ivreffe, la gaicté vive, l'abandon folâtre d'une Bacchante, au commencement d'une orgie, dans les premiers accès du plaifir, comme cela devoit être, pour lui accorder quelque nobleffe & quelque décence.

Son *Oifeau mort* eft d'une précifion unique, du cifeau le plus pur & le plus gracieux, du deffin le plus correct. Sa *Tête* de jeune fille eft précieufe par fa douceur & fon ingénuïté, par un faire d'une perfection accomplie. Puis cet Agrégé s'éleve à des conceptions fublimes & d'un enfemble très-étendu. Il annonce le *projet d'une Chapelle Sépulchrale, en mémoire de Louife-Dorothée, Ducheffe de Saxe-Gotha.* Voici l'explication qu'il donne de fon modele.

„ Au fond de cette Chapelle eft la porte
„ du Temple de la Mort, qui, fous la figure

„ d'un squelette, leve, pour en sortir, les
„ rideaux dont elle est en partie voilée, & se
„ saisit avec précipitation de la Duchesse. La
„ Duchesse, les cheveux épars, est couverte
„ d'un linceul ; elle doit exprimer son atta-
„ chement pour tous ceux qui lui étoient alliés
„ & son affection pour le Peuple. " Il est fâcheux que cette grande & belle idée rentre en partie dans celle du tombeau du Maréchal *de Saxe*, de M. *Pigale*, plus composée encore & plus suivie. Malgré ce plagiat, l'exécution peut faire honneur à l'Artiste & lui rendre propre son monument.

A côté de ce *Temple de la Mort*, il n'est pas hors de propos de placer un de ses Ministres, un Médecin, le Docteur *Poissonnier*, qui s'est fait connoître par des expériences pour dessaler l'eau de la mer. L'on voit dans sa figure un sourire intérieur d'avoir dupé le Duc *de Choiseul*, acceptant pour nouveau un projet pillé chez les *Anglois*, & le faisant nommer, en récompense de son invention utile & patriotique, Conseiller d'État. Sa cravatte de dentelle est parfaitement bien travaillée ; elle est légérement tissue & joue le point à merveille.

L'Auteur annoncé du premier Buste du Roi veut prouver aujourd'hui que son ciseau n'est pas toujours mâle & terrible. Il se livre à des pensées douces, mais vagues & sans caractere. Sa *Fidelité, lisant une Lettre & caressant un Chien*, est froide & ne signifie rien. Sa *petite Nymphe, se coëffant d'une guirlande de fleurs*,

dit encore moins. Il y a plus d'expression dans son *Hymen couronnant l'Amour*. Ce grouppe est plein d'une belle harmonie. On y contemple le repos des figures antiques. Le Sculpteur a cru devoir adapter une draperie de linge mouillé, ici où il étoit question de rendre son principal personnage plus tendre, de lui donner des contours marqués & moëlleux. Sans admirer l'invention de son esquisse du tombeau du Marquis *d'Argens*, on aime à voir les Arts célébrer un homme qui les chérissoit passionnément, qui leur a rendu souvent hommage, distingué d'ailleurs dans la Littérature par beaucoup d'écrits, sinon de génie, au moins agréables & philosophiques.

M. *Mouchy* & M. *le Comte* ont exposé chacun une figure de la Sainte *Vierge* avec l'Enfant *Jésus*. La premiere, plus grande, modelée en plâtre, est destinée à être placée dans l'église de *Brunoy*. Elle est bien dessinée; la figure en est pure, mais sérieuse, mais sans l'air intéressant d'une Mere. Sa façon indifférente à porter le divin poupon caractériseroit plutôt une nourrice mercénaire, qui se charge d'un être étranger & s'occupe de toute autre chose en le promenant. La maternité, au contraire, est dans la seconde exprimée à ne pas s'y méprendre. Elle tient son Enfant avec grace, mais elle le regarde tendrement, elle le couve de ses yeux, &, en lui souriant, elle laisse entrevoir une crainte continue qu'un fardeau si précieux ne lui échappe. Les connoisseurs

donnent donc, sans contredit, la préférence au second. Il est vrai que son modele en talc, de petite proportion seulement, exécuté en grand n'aura peut-être pas assez de majesté pour une Mere de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'aime toujours mieux son ciseau suave, agréable & touchant, que celui sec, austere & dur du premier.

Le talent de M. *le Comte* à rendre les douleurs tendres, se déploie & se varie dans *les trois Maries pleurant Jésus-Christ mort*, dont le cadavre peche par le dessin outré, par une position contrainte, qui ne peut être celle d'un être inanimé. Son Bas-Relief, offrant *Bacchus & l'Amour endormi*, est d'un faire facile, gracieux, noble & léger.

On juge qu'il s'est surtout appliqué à former savamment le Buste de M. *d'Alembert*, dont il a débarrassé la tête de sa perruque en bourse, afin de mieux en saisir l'effet pittoresque. Il s'agissoit d'un effort extraordinaire pour plaire à l'amateur qui en faisoit l'acquisition, amateur honoraire de l'Académie de Peinture & de Sculpture, Membre de l'Académie Françoise & maniant tour-à-tour la plume, le crayon, la palette & le ciseau: je veux parler de M. *Watelet*. L'Artiste a surtout réussi dans ces plis & replis de la peau, attribut distinctif de la figure du Philosophe, qui ne sont point les rides de la vieillesse, mais les suites d'une contraction fréquente, à la vue ou à la seule idée des maux de l'humanité, affectant &

tourmentant sans cesse son ame trop sensible. Je n'entends lui reprocher que d'avoir donné une proportion peut-être un peu trop forte au buste, & conséquemment aux traits du visage, dont cela diminue la finesse.

Je reconnois M. *Monot*, à l'*Amour déposant ses armes dans le sein de l'Amitié*; composition douce, tout-à-fait dans son genre. Il répésente encore cette Déesse, *couronnée par le Tems*, d'après les vers du *gentil Bernard*, dans son Opéra de *Castor & Pollux*:

Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté.

Et le vieux Dieu semble rajeunir & se revifier lui-même en prononçant ces paroles de *l'Hymen* à l'*Amitié*. Il y a de la force & du feu dans la *Diane qui terrasse un Sanglier*.

A côté est le *Martyre de St. Barthelemi*, de M. *Berruer*, esquisse où je trouve une chaleur que j'exhorte l'auteur à faire passer dans son bas-relief en grand. Mais je ne remarque aucun esprit dans celles des trois figures à exécuter pour la nouvelle Salle de Spectacles de Bordeaux: *Melpomene*, *Polymnie* & *Terpsicore*. Nulle grandeur dans la premiere, nul enthousiasme dans la seconde, nul enjouement dans la troisieme, dont les jambes lourdes ne sont point celles de la Déesse de la Danse. Je suis encore plus mécontent, s'il est possible, du modele de *Thalie*. Je ne la reconnois qu'à son masque & à ses brodequins: je cherche en vain

fur fa figure, ou la gaieté bouffonne, ou la vigueur fatyrique, ou le rire malin de nos divers comiques du dernier fiecle. Je n'y vois que la fadeur, la triftefſe & l'ennui de nos modernes Dramatiques. C'eft *Thalie la Chauffée*, dont Piron faifoit fi! fi plaifamment.

Pour nous confoler, Monfieur, M. *Caffieri* nous fait refpirer la véritable fous la figure du grand homme que je viens de nommer. Son Bufte eft admirable; il s'éleve au Sallon entre les autres avec cette fupériorité que donne le génie fur tout ce qui l'environne. Il n'y a que cette maudite perruque que je ferois tenté de lui arracher, & dont nos Artiftes ne devroient affubler que les têtes faites pour la porter.

Le Grouppe du Sallon qui exigeoit le plus de fublime, eft celui de *Prométhée.* Il *repréfente l'inftant où l'homme éprouvant les premiers fentimens de fon cœur, éleve fes regards vers la Divinité. Le rival du Créateur admire le fuccès de l'entreprife. Le Génie de Minerve couvre le nouvel Etre de fon Egide, fymbole de la protection de cette Déeffe.* Telle eft l'idée que M. *Boizot* nous donne de fon fujet, au deffous duquel il eft refté. Il y a pourtant de la verve dans fon *Prométhée*, de la fenfibilité dans l'homme; les attitudes en font belles & vraies. Il y a même dans fon Génie une nobleffe qui le décele pour un Sculpteur au deffus du vulgaire. Qu'y manque-t-il donc? Un je ne fais quoi: encore plus d'élévation: ce *mens divinior*, qui forme & les grands Artiftes & les grands Poëtes.

En quittant ce morceau, mes yeux tombent par hasard sur un Buste isolé, relégué en un coin, auprès duquel on passe sans le regarder, ou dont on se détourne promptement. Curieux, j'approche, je crois en reconnoître confusément les traits: j'examine de plus près; je trouve un Prince, qu'à cette indifférence générale on prendroit pour un Roi de la seconde ou de la premiere Race. „ C'est vous, ô
„ *Louis XV*! vous, à qui l'on décerna le ti-
„ tre de *Bien-aimé*! Et voilà comme se réali-
„ sent les noms prodigués par la flatterie!
„ Puisse cette leçon frappante parvenir à ton
„ successeur, dont on entoure aujourd'hui les
„ images! Puisse-t-il craindre d'être ainsi dé-
„ laissé par nos neveux, s'il ne se rend plus
„ digne de leur amour, en imitant ce *Henri*,
„ auquel on l'a déjà, trop tôt, sans doute,
„ assimilé; le seul de nos Monarques, peut-
„ être, dont on s'empresse encore de contem-
„ pler la Statue; qu'aucun bon François n'en-
„ visage sans verser des larmes de tendresse
„ & regretter son regne bienfaisant."

Pardon, Monsieur, de cet écart, auquel j'ai été entraîné par la circonstance. Je vous ramene au Sallon, ou plutôt je vous en fais sortir, afin de considérer un grand monument de M. *Gois*, réservé pour le dernier. C'est un Bas-relief immense de trente pieds de large, sur cinq pieds six pouces de haut. *Saint Jacques & Saint Philippe, prêchant & guérissant des malades*, étoient le sujet donné à traiter à

l'Au-

l'Auteur. Il préſentoit d'abord une grande difficulté : c'eſt qu'il étoit double & pèchoit ainſi contre les premieres regles de la compoſition. Le génie ſait ſuppléer à tout: l'Artiſte a réuni ce double ſujet ſous un ſeul point de vue, &, ſubordonnant l'un à l'autre, a ſauvé le défaut. St. Jacques eſt la figure dominante: il annonce la toute-puiſſance de Dieu; il excite cette foi vive, ſans laquelle les miracles ne peuvent s'opérer, & ce n'eſt qu'en faveur de ceux pénétrés de la parole divine, annoncée par celui-là, que ſon compagnon déploie les merveilles, dont le ciel l'a fait le diſpenſateur. Il faut un tems conſidérable pour détailler les diverſes parties de ce poëme immenſe, où chaque perſonnage a ſon rôle, ſon caractere, ſon attitude différente. L'Orateur a plus de mouvement & d'action, il eſt dévoré d'un ſaint zele, il a cette inquiétude empreſſée d'un Miniſtre de l'Evangile, qui ſent ne pouvoir rien faire par lui-même, craignant toujours que le pécheur ne lui échappe. Le *Thaumaturge* eſt plus tranquille. Que dis-je ? il a ce calme parfait, annonçant la certitude de ſes ſuccès, cette confiance qu'il veut transmettre aux malades & qui produit déjà la moitié de la cure. Un beau choix de têtes, un deſſin correct & ſavant, une expreſſion vraie & décidée, une dégradation admirable des figures ſe perdant inſenſiblement dans le fond, & ſuppléant aux lointains à la perſpective de la Peinture, ne permettent pas de quitter cette vaſte machine

ſans appréhender d'avoir oublié quelque choſe & ſans deſirer d'y revenir encore. Elle ſeule doit immortaliſer M. *Gois*.

Il me reſte, Monſieur, à vous parler de nos Graveurs. Vous ſavez que ce ſont, pour ainſi parler, les Traducteurs des autres Artiſtes. Ils ſont aſſervis à rendre ſcrupuleuſement leurs penſées, leurs paſſions, leurs beautés & même leurs défauts. Quelques-uns, cependant, doués de plus d'invention, deſſinent par eux-mêmes & ſont originaux en ce genre. Tel eſt M. *Cochin*, Secrétaire de l'Académie. Il a auſſi l'amour-propre de vouloir être homme de lettres, & il eſpere mieux y parvenir en identifiant en quelque ſorte ſes travaux avec les leurs. Depuis que nos Ecrivains ont cru donner plus de luſtre à leurs ouvrages en les enrichiſſant d'ornemens étrangers, le Graveur leur eſt devenu d'un grand ſecours; il les fait pénétrer juſques dans les aſyles les plus ſecrets, juſques ſur les toilettes & dans les boudoirs: il eſt tel Auteur qui lui doit toute ſa fortune.

M. *Cochin* offre au public, cette année, la ſuite de ſes ſujets des *Aventures de Télémaque*, pluſieurs tirés d'*Homere*, un tiré de l'*Aſtrée*, d'autres des principales pieces du Théâtre de M. *de Belloy*, enfin, des ſujets ſacrés, deſtinés à être inſérés au Miſſel de la Chapelle de Verſailles. On voit que ſon génie ſe ploye à tout: il eſt fougueux avec *Homere*, tendre avec *Fénelon*, galant avec le Romancier, tragique avec le Poëte, enthouſiaſte dans ſa Foi.

On admire ſon abondance & ſa variété. Mais il eſt quelquefois confus, pour vouloir embraſſer un plan trop vaſte, & ſon crayon eſt toujours ſec, dur & forcé.

Ce Graveur fournit encore au luxe typographique d'une autre façon. Il deſſine les Portraits des Auteurs pour être mis à la tête de leurs ouvrages. C'eſt d'après ſes deſſins que M. de *Saint-Aubin* nous donne l'Abbé *Raynal*, ſi fameux par ſon *Hiſtoire des Etabliſſemens des Européens dans les deux Indes*. On voit le feu de cet Ecrivain pétiller dans ſes yeux. Il eſt très-reſſemblant, ainſi que le perſifleur *Beaumarchais* & l'égoïſte *Linguet*. L'air roide de celui-ci le caractériſe à merveille. En général, l'Eleve n'a ni grace ni douceur dans ſon burin; il prend trop de la maniere aride de ſon Maître.

C'eſt, au contraire, par le moëlleux & l'onction que continue à exceller M. *Beauvarlet*, dont les ouvrages cauſent une ſenſation, ſuave comme eux. C'eſt à coup ſûr pour conſerver ce beau fini, qu'il a mérité le reproche d'introduire la nouvelle mode de graver autrement que d'après le Tableau, c'eſt-à-dire de le réduire d'abord en deſſin, pour le tranſmettre enſuite au burin. Il eſt certain qu'à travers toutes ces manipulations, ſi je peux me ſervir de ce terme, l'eſprit de l'original s'évapore; il n'en reſte plus que le matériel.

M. *le Vaſſeur*, ſans être auſſi ſoigné que ſon confrere, n'eſt pas moins agréable; il eſt

même plus voluptueux. Auſſi choiſit-il toujours des ſujets & des Peintres analogues à ſon génie : c'eſt *la mort d'Adonis*, d'après *Boucher* ; c'eſt *Mars & Vénus*, d'après *Carle Vanloo*.

Deux Agrégés débutent. M. *Molès* a de l'énergie dans ſon faire & ſemble deſtiné aux compoſitions fieres & vigoureuſes. Le portrait eſt le genre de M. *Cathelin* : il a le burin ferme, hardi & beau. Son *Moliere* eſt frappant.

Je finis par M. *le Bas*, par où j'aurois dû commencer, ou plutôt dont la réputation eſt trop étendue pour qu'il puiſſe recevoir aucun éloge nouveau. Ses Gravures ſont dans les deux mondes, & ſes ouvrages vrais & naïfs plaiſent partout. C'eſt le *Teniers* de ſon Art. D'ailleurs, preſque tous ſes confreres célebres aujourd'hui ſont ſes Eleves, & leur gloire ajoute à la ſienne.

Je ne vois que deux médailles de M. *Roettiers*, qui ſont les Portraits de *Loke* & de *Newton*. On ne choiſit pas ordinairement de pareils Buſtes, lorſqu'on ne ſe ſent pas en état de les rendre. Rien de mieux frappé.

Celles de M. *Duvivier* ſont preſque toutes hiſtoriques & compoſées. Il en annonçoit entr'autres une dont le ſujet étoit : *Le Parlement rendu par le Roi aux vœux de la Nation*. On ne ſait pourquoi on ne l'a pas trouvée. Les autres, heureuſement terminées, nettes, préciſes, de la plus parfaite exécution, l'ont fait deſirer davantage. On aime ſon portrait de feu M. le *Dauphin* entouré de ſes ſept Enfans,

dont les têtes doivent entrer dans un monument qu'on éleve à l'hôtel de la guerre à l'honneur de *Louis XV.*

On regrettoit, il y a deux ans, de ne trouver au Sallon rien de relatif à la future Salle de Comédie Françoise. M. de *Wailly* a réparé cette omission. Il présente aujourd'hui le frontispice & la coupe intérieure de celle commencée à l'hôtel de *Condé*. La majesté de l'un, la belle forme de l'autre & le détail avantageux des distributions, font regretter que ce projet, ainsi que tant d'autres, ne soit qu'ébauché & reste sur le papier, sans se réaliser jamais.

A mon grand regret, Monsieur, je suis obligé d'avouer que s'il y avoit un prix fondé pour le morceau le plus parfait du Sallon, il seroit accordé à un ouvrage vulgaire, auquel le génie n'a aucune part, mais le chef-d'œuvre de l'adresse humaine. Au reste, l'auteur en a reçu un plus flatteur pour l'amour-propre par le concours non interrompu du public, le comblant d'éloges continuels. Il s'agit du Cadre d'un Sculpteur en bois, nommé *Boutry*, représentant les armes de France, des trophées, des guirlandes de fleurs, des feuillages, &c. Ce travail exquis est d'une si grande beauté, d'une telle délicatesse, qu'on ne l'a point doré ni vernissé, & qu'on le conservera dans toute sa simplicité. L'artiste a été trois mois à le terminer. Il appartient à S. M., qui a un goût particulier pour ces sortes de chef-d'œuvres

& s'y connoît, s'occupant elle-même de pareils travaux dans ses délassemens.

Je l'ai insinué d'avance; je ne suis point en cela de l'avis du grand nombre. En payant au vainqueur le tribut d'admiration qui lui est dû, j'observe la distance qu'il doit y avoir entre les productions de la main & celles de la tête. Le Sr. *Boutry*, dans le rang des talens est inférieur, sans doute, au plus mauvais des Peintres qui ont exposé, & c'est beaucoup dire. Je désigne cette classe comme le cédant infiniment aux deux autres, où peu de médiocre & rien de détestable.

Sachez au reste, Monsieur, que malgré la multitude d'Académiciens que je vous ai fait passer en revue, j'en ai omis plusieurs, & cependant j'en compte encore 33 qui n'ont pas jugé à propos d'entrer en lice. A voir le nombreux Catalogue de cette Compagnie, quelle Ecole fut jamais plus féconde en concurrens? Mais combien dont les noms ne figureront jamais ailleurs! Combien peu de ces Messieurs surnageront sur le fleuve profond de l'oubli! Combien déjà d'anéantis de leur vivant! Et c'est bien d'eux qu'on peut dire: *Apparent rari nantes in gurgite vasto!*

J'ai l'honneur, &c.

ANNÉE MDCCLXXIX.

LETTRE PREMIERE.

Paris, le 15 Septembre 1779.

LORSQU'EN 1737 M. Orry, Miniſtre des finances, Directeur Général des Bâtimens, ordonna, Monſieur, l'expoſition des Peintures & Sculptures, qui depuis a lieu réguliérement, ce Miniſtre recueillit les éloges dûs à ſon heureuſe idée; un Poëte aimable (*) le chanta, l'appella le pere du génie, le reſtaurateur des beaux arts, le digne rival de Colbert; il reçut la brillante gratification de Vice-Protecteur de l'Académie. Les ſoins de MM. de Tourneheu & Marquis de Marigny, pour la continuation de ce Concours, leur ont procuré les mêmes applaudiſſemens; ils ont été regardés comme des Mecenes diſtingués, auxquels on a ſucceſſivement prodigué à forte doſe l'encens que l'adulation a ſans ceſſe en réſerve pour ceux dont elle attend des graces. C'eſt maintenant ſur M. d'Angiviller qu'elle ſe retourne, car le ſaint du jour eſt conſtamment le plus grand. Je ne veux point diſcuter lequel de ces Directeurs mérite davantage des artiſtes; mais en louant les bonnes intentions de ce der-

(*) M. Greſſet.

nier, j'obferverai qu'elles ne font peut-être pas auffi propres qu'on le croiroit à faire naître les talens & à leur donner l'effor. Ces ftatues, ces tableaux d'hiftoire qu'il commande réguliérement pour le Roi, doivent, il eft vrai, former à la longue une fuite de morceaux propres à attefter l'exiftence d'une foule d'artiftes au fiecle où il aura vécu; mais s'ils ne peuvent foutenir la comparaifon des chef-d'œuvres des grands Maîtres, fi la médiocrité eft le fceau de ces nombreufes productions, il n'aura pas pris, fans doute, le meilleur moyen d'illuftrer l'Ecole Françoife & de lui affurer la fupériorité fur les autres. Plufieurs caufes concourent à rendre infructueux tous ces efforts pour faire éclore le génie & le développer: des argumens donnés, des formes indiquées, un tems limité font autant d'entraves dans lefquelles il eft circonfcrit, qui le gênent, le refferrent & l'étouffent. D'ailleurs, chacun veut avoir part aux bienfaits de la cour, & tel artifte quitte un genre, dans lequel il auroit excellé, pour un autre, auquel il n'étoit pas appellé; & puis le manege, l'intrigue, la cabale & peut-être la perfidie & la noirceur font mis en jeu: les concurrens vifent moins à fe furpaffer en mérite, qu'à fe fupplanter; ils deviennent des courtifans, au lieu d'être des hommes fupérieurs. La Peinture, car c'eft furtout d'elle dont je parle ici, eft un art d'imitation: c'eft en voyant les modeles, en les étudiant, en s'en pénétrant, que le Correge fe fent & s'écrie, *ed io*

fono-pittore! Je crois donc, Monſieur, qu'en continuant de développer aux yeux du public les richeſſes immenſes en ce genre, entaſſés dans les divers palais de nos rois, qui y reſtent inconnus, s'y gâtent & y dépériſſent, on feroit éclore plus de talens, qu'en répandant une ſomme modique, accordée d'avance à la faveur, ſans qu'on ſache ſi le talent la méritera.

Ce qu'on voit au Sallon de cette année, fortifie mon aſſertion; c'eſt que le meilleur Tableau, celui qui réunit tous les ſuffrages & eſt regardé comme ſurpaſſant de beaucoup les dix ordonnés pour le Roi, eſt le fruit d'une compoſition libre, une conception de l'auteur même, s'enthouſiaſmant à la lecture d'Homere. Le ſujet eſt *Hector qui détermine Pâris, ſon frere, à prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie.* Le Peintre eſt M. *Vien*, Directeur de l'Académie de France à Rome. L'action ſe paſſe dans le palais de *Priam*: le héros Grec accable de reproches le Prince efféminé; il étend la main & lui indique les murs de Troye, où il devroit être, au lieu de languir aux pieds d'une femme. Pâris a les bras croiſés, attitude d'une réflexion profonde & douloureuſe; il porte le regard vers ſes armes ſuſpendues à une colonne du palais: Helene arrive les larmes aux yeux, fixe ſon époux & ſemble eſpérer pour l'attendrir qu'il ramene les ſiens ſur elle. La Princeſſe eſt entourée de ſes femmes debout, attriſtées & prenant part à ſon inquiétude. Un petit Amour entre elle & Pâris tire

celui-ci par son vêtement. Enfin Hector a près de lui Andromaque. Des suivantes portent Astianax & tant de personnages enrichissent la scene sans confusion. L'Architecture, du meilleur genre & d'une perspective bien entendue, remplit le fond du tableau, dont l'ordonnance nette & précise est relevée par un dessin correct & élégant. Il est, en général, sauf le ciel, d'un excellent ton de couleur, plein de vigueur & d'harmonie; on s'apperçoit que M. *Vien* a sçu profiter encore de son séjour au centre des Arts: rien de négligé dans les accessoires; enfin, c'est un chef-d'œuvre pour le *faire*; il n'y manque qu'une chose. Eh! quoi? Ce n'est pas le don de plaire, mais c'est celui d'attendrir, de remuer l'ame, d'y exciter les passions des personnages, d'imprimer du mouvement & de l'intérêt à son sujet. Qu'auroit fait M. *Doyen*, par exemple, à la place de M. *Vien*; car, quoique le premier soit détestable depuis quelque tems, on ne peut lui ôter la partie de l'expression, l'invention, la chaleur: il auroit animé toute sa composition; en prononçant fortement le caractere d'Hector, il eut fait contraster la vigueur, le rembruni de ses muscles, avec la blancheur, la délicatesse des chairs de Pâris, & il auroit rompu l'uniformité de toutes ces figures droites, en représentant celui-ci ébranlé & portant la main à ses armes: au lieu d'un petit Amour allégorique & froid, il l'auroit placé dans le cœur du Prince, qui rencontrant les regards d'Helene

eut bientôt perdu le courage momentané que lui eut inſpiré ſon frere. Vous ſentez, Monſieur, quelle différence eut réſulté d'un tel changement, qui, en donnant plus de vie & d'action au principal perſonnage, l'eut rendu par-là néceſſairement le premier objet de l'attention du Spectateur, empreſſé de voir ce qu'il va faire.

A côté de ce tableau eſt un de ceux ordonnés pour le Roi : M. *la Grenée* l'aîné en a été chargé. Voici comme il nous expoſe ſon argument. *Popilius envoyé en Ambaſſade à Antiochus Epiphanes, pour arrêter le cours de ſes ravages en Egypte.* Il développe enſuite les diverſes parties de ſon Poëme. „ Le Conſul „ & ſes deux Collegues joignirent Antiochus „ à Eleuſine, bourgade peu éloignée de la vil„ le d'Alexandrie que ce Prince alloit aſſiéger. „ Là le Conſul lui *lut le décret du Sénat*, qui „ portoit, *qu'Antiochus ceſſe de faire la guerre* „ *à Ptolemée en Syrie.* Le Roi répondit au „ Conſul, *donnez-moi le tems d'en conférer avec* „ *mon Conſeil.* Le fier Républicain ne trou„ vant point la réponſe du Roi aſſez prompte „ & aſſez déciſive, l'environna d'un cercle, „ qu'il décrivit ſur le ſable avec la baguette „ qu'il tenoit à la main, en lui diſant : *vous* „ *ne ſortirez pas de l'enceinte où je vous renfer*„ *me, que je ne ſache ſi je dois vous regarder* „ *comme ami ou comme ennemi ; vous devez ré*„ *vérer en moi l'autorité du Sénat que je repré*„ *ſente.* Le Roi ceſſa toute hoſtilité. "

Cette ſcene, plus tranquille que la précé-

dente, eſt cependant ſuſceptible d'un ſublime qui auroit ſauvé le froid & la monotonie de la compoſition: au lieu de repréſenter le cercle tracé, Antiochus déjà circonſcrit & Popilius qui le regarde avec moins de nobleſſe que de gravité, j'aurois voulu peindre ce dernier décrivant le cercle d'un air fier & menaçant, qui eut en quelque ſorte exprimé le decret du Sénat; le Monarque indigné s'efforçant en vain de franchir la ligne, retenu, ce ſemble, par une force ſupérieure, dont il auroit été enchaîné malgré lui. Un Licteur derriere le Conſul, courbé, les mains à demi-ouvertes, comme pour attraper des mouches, eſt un acceſſoire ridicule, qui annonce combien peu les ſpectateurs d'une action auſſi impoſante y prennent part. Je ne puis mieux vous faire connoître, Monſieur, l'idée que les partiſans de M. *la Grenée* ont de cet ouvrage, qu'en vous citant un de leurs Eloges; ils diſent, *qu'il leur ſemble d'un pinceau aimable & ſuave, quoique moins ſoutenu pour la couleur que ſes autres tableaux* (*).

On ne reprochera point, Monſieur, au frere cadet de ce Peintre le défaut de chaleur & d'expreſſion; il eſt vrai que le point hiſtorique offert à ſon imagination préſentoit toutes les horreurs dignes de nos tragédies modernes, ſuivies de la plus belle, c'eſt-à-dire la plus ſanglante cataſtrophe: c'eſt la fermeté de Jubellus Tauréa. Il eſt tiré de Valere Maxime,

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

& mérite d'être connu. „ Fulvius Flacus,
„ Conſul, dans le moment qu'il faiſoit exécu-
„ ter ſous ſes yeux les principaux Sénateurs
„ de Capoue, coupables de révolte contre les
„ Romains, reçoit des lettres du Sénat qui lui
„ ordonnent de ſuſpendre. Alors Jubellus
„ Tauréa Campanien, s'avance vers lui &
„ lui dit à haute voix: *pourquoi, Fulvius,*
„ *n'appaiſes-tu pas la ſoif que tu as de répandre*
„ *notre ſang? En verſant le mien, tu pourrois*
„ *te vanter d'avoir fait périr un homme plus fer-*
„ *me que toi. Je le ferois*, lui répond Fulvius,
„ *ſi l'ordre du Sénat ne m'arrêtoit. Pour moi*,
„ repliqua Tauréa, *qui n'ai point reçu d'ordre*
„ *des Peres Conſcrits, je puis te donner un ſpec-*
„ *tacle digne de ta cruauté & un exemple au des-*
„ *ſus de ton courage.* A ces mots, il poignarde
„ ſa femme, ſes enfans & ſe tue lui-même."

Ce ſujet mal expoſé, puiſque ce n'eſt point la fermeté, mais la férocité de Jubellus Tauréa, qu'il s'agit de rendre, eſt un de ceux qu'Horace recommande aux Poëtes d'écarter des yeux & que les Peintres, ſans doute, devroient à plus forte raiſon s'interdire. Quoi qu'il en ſoit, il étoit digne de la touche la plus énergique, & malheureuſement l'auteur n'y a mis que de la dureté, de l'atrocité: l'on ne peut lui refuſer le ſecret d'exciter l'horreur au ſuprême degré, elle eſt répandue dans l'enſemble de ſon Poëme & il en réſulte un deſordre qui s'étend à toutes les parties. Nul clair obſcur, un coloris généralement plombé,

des raccourcis pleins d'incorrection, des figures lourdes. La femme du Sénateur qu'il vient d'immoler, sur laquelle le cœur du Spectateur devroit s'épancher, se reposer en quelque sorte avec une compassion tendre, qui tempéreroit le premier mouvement d'effroi & d'exécration, le repousse, au contraire, & lui fait détourner les regards, en n'offrant qu'un cadavre sans sentiment & exhumé de la tombe, où l'on l'auroit cru enséveli depuis plusieurs mois. Cependant, Monsieur, malgré ces énormes défauts d'intelligence & d'exécution, j'ai vu beaucoup de gens préférer ce tableau qui les remue, aux autres plus réguliers, mais froids & sans vie. Tel est celui de *Régulus*. „ Il n'ignoroit
„ pas, ce grand homme, quels supplices lui
„ destinoient ses barbares ennemis; cependant
„ il écarta sa famille qui s'opposoit à son pas-
„ sage & s'embarqua pour Carthage d'un air
„ aussi tranquille & aussi satisfait que si, a-
„ près avoir terminé les affaires de ses
„ cliens, il fut parti pour se délasser de ses
„ pénibles travaux dans les riantes campa-
„ gnes de Tarente. "

Tout cela se trouve dans Horace, dont le passage est tiré, & nullement sur la physionomie du héros mal dessinée. Sa robe, excessivement volumineuse sur le côté gauche, donneroit lieu de soupçonner un corps étranger caché dessous, un larcin fait à sa patrie, qui le décéleroit pour un contrebandier mal-adroit, que les commis des douanes de Rome n'eus-

ſent pas manqué de fouiller, ſi les maltôtiers y euſſent alors été connus. Je vous rapporte, Monſieur, cette mauvaiſe plaiſanterie, comme une preuve du peu d'intérêt qu'excite Régulus & tout le tableau en général. Les différens perſonnages, aſſez nombreux, par le manque de diſtribution heureuſe des clairs & des ombres, ne ſemblent qu'un ſeul grouppe avec le principal & même avec la roche & les fabriques de *Ripa grande*, lieu où s'embarque le Romain: les détails de cette partie ſont les meilleurs, quoique marquant une ignorance groſſiere de l'appareil d'un départ maritime: mais les figures Carthaginoiſes ſont belles, frappantes & dans un coſtume de mœurs, de vêtemens & d'expreſſion caractériſtique.

La Mort de Calanus, *Philoſophe Indien*, qui, las de la vie, âgé de plus de 80 ans, demande à Alexandre qu'on lui dreſſe un bucher pour ſes funérailles, fait plus d'honneur à *M. de Beaufort*, que ſes ouvrages précédens. Il y regne une belle ſimplicité, cette unité d'action où ſe reconnoiſſent les plus grands Maîtres. Le coſtume y eſt parfaitement obſervé, juſques dans le Ciel, qui par ſa pureté déſigne le Ciel de l'Inde, lieu de l'événement. La figure du Philoſophe en mouvement eſt noblement ajuſtée & bien drapée. La touche, en général, eſt aſſez ferme & le coloris point mauvais: mais des défauts ſenſibles s'y remarquent en même tems. L'action ſe paſſe au milieu de l'armée du Roi de Macédoine: elle étoit aſſez

curieuſe pour attirer beaucoup de ſpectateurs, & quatre perſonnages ſeuls, le héros principal compris, compoſent la ſcene trop ſolitaire: le ſujet n'eſt pas indiqué parfaitement; on ne remarque point le bucher qui devroit être allumé, & Calanus montrant le ciel à l'officier que lui envoye Alexandre pour recevoir ſes dernieres intentions, ſemble faire une menace, qui ne feroit pas l'expreſſion de la reconnoiſſance dûe au Prince, ſon bienfaiteur.

M. *Brenet* a eu le troiſieme tableau à traiter pour le Roi: *Metellus ſauvé par ſon fils.* Je remarque à cette occaſion, Monſieur, qu'il eſt très fâcheux pour un Artiſte, comme pour un Poëte, d'être obligé de donner le commentaire de ſon ouvrage; il faudroit toujours au moins que l'action principale fût une, préciſe, claire & s'expliquant auſſi facilement à l'eſprit qu'aux yeux. L'Artiſte dont il s'agit ici, étoit chargé d'un de ces ſujets compliqués, qui refroidiſſent inévitablement & le Peintre & le Spectateur. En effet, comment indiquer tout ce qu'il faut néceſſairement ſavoir & exprimer dans ce Poëme? Vous en allez juger.

„ Octave tenant à Samos une ſéance pour „ l'examen des cauſes des Priſonniers du parti „ d'Antoine, Metellus, vieillard accablé d'an„ nées, de miſere & défiguré par une longue „ barbe, lui fut amené: le fils de ce vieillard „ qui étoit l'un de ſes juges, après avoir avec „ peine démêlé les traits de ſon pere, court „ l'embraſſer en verſant des larmes & jettant

„ de

» de grands cris; puis se retournant vers Oc-
» tave: *César*, dit-il, *mon Pere est ton enne-*
» *mi, & je sers sous tes drapeaux: il doit être*
» *puni & moi récompensé: sauve-le à cause de*
» *moi, ou donne-moi la mort avec lui!* César
» attendri accorda aux prieres de son fils la
» grace de Metellus, quoiqu'il le connût pour
» un ennemi implacable. »

On défie le plus habile dans la pantomime pittoresque de rendre tous les points de ce récit, de façon qu'un spectateur versé dans la connoissance de l'histoire & des tableaux en saisisse l'ensemble; il est donc du devoir d'un artiste d'éviter de pareils argumens: s'il est forcé de les traiter, il faut qu'il ait l'adresse en simplifiant le fait, d'en indiquer les détails par les accessoires. Par exemple ici, en s'attachant, comme a fait l'auteur, à l'essence de l'action, au centre du sujet, qui est la reconnoissance des deux Romains, suivie de l'apostrophe tendre & fiere du fils de Metellus à Auguste, pour marquer que ce fils, du Tribunal passé dans les bras de son pere, de l'un de ses Juges étoit devenu son intercesseur, il falloit, au lieu de le vêtir pauvrement, lui donner la robe de Sénateur, ou même la Robe Consulaire, telle qu'on en voit aux autres restés près de l'Empereur; il falloit, pour indiquer la conclusion, qui est le pardon d'Auguste, amener Metellus chargé de fers, que le Licteur lui auroit ôtés; il falloit mettre Octave moins dans l'ombre, & par un effort de gé-

nie ſublime, qu'on vît s'éteindre ſur ſon viſage la colere, pour faire place à la clémence. Mais M. *Brenet* n'eſt ni un Raphaël, ni un Rubens, ni même un le Sueur, auquel on a voulu le comparer: c'eſt un compoſiteur ſage, qui grouppe bien ſes figures: les trois du milieu, c'eſt-à-dire de Metellus, de ſon fils & du Licteur, ſont heureuſement agencées, mais non ſans quelques fautes de deſſin; car, pour avoir voulu rendre le vieillard décrépit, le Peintre ſemble lui avoir décollé la tête: du reſte, il y a du feu & de la méchanceté dans les yeux du priſonnier, & le caractere vindicatif, implacable, de cet ennemi eſt, ſans doute, ce qui eſt le plus fortement exprimé. Le Peintre a mieux colorié que de coutume; il ſe ſoutient à côté de M. *Vien:* on eut deſiré ſeulement qu'affectant moins une oppoſition d'ombres & de lumieres, il eût éclairé ſon ciel par le haut de quelques degrés, ce qui eût détaché davantage l'architecture du fond & répandu une clarté ſuffiſante ſur l'Empereur & les Juges.

M. *du Rameau*, dont les tableaux ſont au deſſus de celui de M. *Brenet*, donne dans le défaut oppoſé; il eſt un des partiſans du ſyſtême introduit depuis quelques années dans notre Ecole; c'eſt, au lieu de ce beau clair obſcur, la magie de l'art, de ſubſtituer partout des tons clairs & brillans; maniere propre à ſéduire les ignorans, mais contraire à la nature & à la vérité: c'eſt ainſi que dans ſon ta-

bleau du *Combat d'Entelle & de Darès*, où Enée sépare les deux athletes, le héros, le vainqueur & le vaincu formant des grouppes différens, sont tous également éclairés; il en résulte la même carnation, & assurement celle du vieux Entelle ne doit pas être du ton des chairs du jeune Darès. L'auteur a perdu encore le bel effet qu'auroit produit l'opposition du calme imposant d'Enée avec la fureur des combattans: ce Prince n'a qu'un air effaré, qui le dégrade. La qualité supérieure de l'Artiste, celle qu'on lui a toujours reconnue, c'est beaucoup de fougue; il ne laisse jamais le spectateur froid & cela compense bien des défauts; il est d'ailleurs savant anatomiste: des muscles bien prononcés, d'admirables raccourcis, des contractions hardies, sans être outrées, font le grand mérite de ce tableau. Quant à celui de la piété filiale de Cléobis & Biton, traînant le char de leur mere, il n'attire pas également l'attention; c'est que l'auteur n'est pas dans son genre. Les corps des deux jeunes gens plaisent aux yeux des Artistes qui en sentent le travail; mais ils n'ont point la noblesse qu'ils devroient avoir: ce sont deux Forts de la halle: mais la mere trop jeune, n'inspire pas la vénération profonde qu'on devroit ressentir en voyant cette action extraordinaire, & qui suppose dans le personnage envers qui on l'exerce, un caractere de supériorité imposante: mais l'essentiel du trait est manqué, c'est que la mere ayant demandé à Junon, dont elle

étoit grande-prêtresse, de donner à ses enfans pour récompense de leur piété filiale ce que le ciel peut accorder de plus heureux aux hommes ; le lendemain ils furent trouvés morts.

On remarque avec peine, Monsieur, dans tous ces divers tableaux ordonnés pour le Roi, qu'on n'ait pas suivi la convention pour les Statues, de choisir tous les sujets dans nos annales assez fécondes. Les Peintres auroient l'avantage d'éviter une comparaison humiliante, lorsqu'il s'agit de remanier ceux de l'histoire Grecque & Romaine, qu'ont épuisés leurs dévanciers. Pour en venir aux morceaux de ce genre desiré par les François, je me hâte de passer sur l'*Agrippine* de M. *Renou*, débarquant à Brindes : l'urne de Germanicus, son Epoux, dans ses mains ; son attitude ; quelques personnages à genoux devant elle, & le recueillement général font demander à beaucoup de gens du peuple si ce n'est pas le viatique qu'on porte à un malade ? C'est que l'action n'est pas distincte ; c'est que l'auteur, sacrifiant le fond aux accessoires, a fait occuper le devant de son tableau par une galere, des rameurs, par tous les ustensiles de marine ; détails assez bien rendus, mais indiquant des idées vagues, une tête qui n'étoit pas profondément remplie de son sujet. Je ne dirai qu'un mot de M. *Menageot*, soutenant la réputation qu'il s'étoit ébauchée avec éclat l'année derniere. Sa *Peste de David* est vigoureuse ; mais le Roi sans noblesse n'a que l'air d'un Anachorete, &

l'Ange exterminateur, mal posé dans les airs, celui d'un danseur de corde gauche. Il y a plus de caracteres dans la *Justification de Susanne*, où la paillardise d'un vieillard est surtout fortement sentie, où la chaste Juïve est superbe, mais le Daniel petit & mesquin. Je ne fais qu'indiquer *la Nativité* de M. *Suvée*, sa *Naissance de la Vierge*, deux grandes machines de cet Agrégé débutant, où il y a de la douceur, de l'harmonie, un faire agréable, tout ce qui annonce un artiste dans les bons principes & capable de les mettre en usage.

Je m'arrête à trois tableaux, dont les sujets françois piquent principalement la curiosité des Parisiens. Un étoit déjà connu : c'est le *Siege de Càlais*, traité l'année derniere par M. *Berthellemi :* j'y trouve peu de différence ; la principale, consiste dans le champ de l'action resserré, puisque le précédent étoit de neuf pieds de haut sur douze pieds & demi de large, & celui-ci n'est que de dix pieds quarrés. Mêmes beautés & mêmes défauts, peut-être un peu plus de confusion : autrefois la Reine tomboit à genoux sur un coussin, ce qui fit observer à un petit enfant, qu'on s'attendoit apparemment à cette attitude de sa Majesté ; cette fois elle tombe sur un marche-pied : il faut que l'artiste ait été forcé à ce travail ingrat, auquel répugne presque toujours la liberté du génie. J'aime infiniment mieux son *Martyre de St. Pierre*, d'un pinceau large & ferme & dans le meilleur style.

Le fecond fujet françois eft un tableau ordonné par la ville, *à l'occafion du rétabliffement du Parlement & de la remife du droit de Joyeux avénement à la Couronne.* Vous allez voir, Monfieur, comment l'auteur, voulant compliquer ce fujet fimple, mêler de l'allégorie avec la vérité hiftorique, en a fait un amphigouri, qui rend fa compofition pitoyable & fcholaftique. Il a repréfenté le Roi entrant dans Paris par le quai des Tuilleries fur un char attelé de quatre chevaux blancs, auxquels il a oublié de donner du poil : la Vérité, transformée en poftillon, tient les rennes & de fon flambeau éclaire la marche; la Juftice, la Bienfaifance paternelle & la Concorde accompagnent fa Majefté. M. le Maréchal de Briffac, Gouverneur de Paris, lui préfente M. de la Michaudiere, alors Prévôt des Marchands de cette Capitale & fa Jurisdiction.

Ce tableau n'a pas même, Monfieur, le mérite qu'y cherchoient ceux qui l'ont commandé, celui de la reffemblance des perfonnages: les Echevins lui euffent pardonné tous fes défauts, s'ils euffent pu s'y reconnoître & fe flatter, à la faveur du fujet, de faire paffer à la poftérité leur effigie. Je fuis fâché pour M. *Robin*, qu'il ait été chargé de cet ouvrage dont, au furplus, fi fa gloire en fouffre, fa bourfe s'eft bien trouvée, car il a été payé plus cher que tous ceux commandés pour le Roi (*).

(*) On dit que M. *Robin* en a eu 8000 Livres, & que depuis fon expofition, pour le dédommager, fans doute, des critiques, on lui a donné encore 2000 Livres de gratification.

Il faut convenir pour son excuse que la matiere étoit ingrate, que ces énormes perruques, ces robes rouges, ces physionomies de bourgeois de la rue St. Denis, ne sont gueres propres à échauffer le génie & à faire rire l'imagination. Un autre dans ce genre, plus heureux par la nature de l'action, qui prête infiniment davantage, le dernier dont j'aie à parler, a été proposé à M. *Vincent*; c'est *le Président Molé saisi par les factieux, dans le tems des guerres de la Ligue*; si d'un côté le costume n'en est pas pittoresque pour les accessoires, de l'autre, indépendamment du fond grand & sublime, il étoit susceptible de ces traits que l'Auteur a saisis, bien propres à enrichir sa composition & à en étendre l'effet: le mouvement, le tumulte, le desordre d'une sédition fournissent au pinceau une foule d'attitudes diversifiées, fieres ou attendrissantes, capables d'inspirer la pitié ou la terreur, ces deux ressorts tragiques, dont le Peintre a profité en Poëte; il est dommage que sa verve ne se soit pas assez allumée à la vue de son héros, & qu'il ne lui ait pas donné ce calme sublime, plus difficile à rendre que les passions violentes. Les défauts d'exécution de ce tableau, car il y en a dans les meilleurs ouvrages, sont presque aussi saillans que les beautés. On est frappé d'abord de l'écart forcé du Ligueur, qui ose porter la main sur le chef du Parlement: suivant les regles de la perspective, il est au moins de six pieds, & il n'est pas

d'homme qui en puiſſe faire un pareil. Faute d'avoir diſtribué convenablement les jours de lumiere, il regne une confuſion dans les perſonnages, dont les têtes ne ſe détachent pas aſſez; enfin tous ſemblent avoir perdu leur asſiette & pouſſés par un vent impétueux qui les fait fléchir d'un même côté. Malgré ces obſervations ſéveres, M. *Vincent* eſt regardé comme une des eſpérances de l'Académie & l'on doit l'encourager à reſter dans la carriere du grand genre, où il fait des progrès marqués. Il faut reprendre haleine, Monſieur, & renvoyer à une autre Lettre quelques tableaux d'hiſtoire moins volumineux, car le genre eſt ſi abondant cette année, qu'il abſorbe preſque toute l'immenſité du local.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 22 Septembre 1779.

Je ſors du ſallon, Monſieur, & vous tranſporte dans l'attelier d'un artiſte qui jusqu'ici reſté au rang des médiocres, s'éleve cette année, franchit l'eſpace entre nos plus grands maîtres & lui, s'éleve au-deſſus d'eux & les laiſſe bien loin en arriere: M. *Bounieu*, Agrégé, dont il s'agit, Peintre de genre; ſe complaiſant à traiter des ſujets de la vie familiere, avoit cependant donné en 1777 quelques idées de ſon talent dans ſon petit tableau d'Henri IV: en-

encouragé par cet essai, il s'est livré à sa verve & a composé un tableau historique de Betsabée, qu'il se proposoit d'offrir au Concours; le comité des Membres de l'Académie assemblés pour juger des morceaux à admettre, a rejetté celui-ci, sous prétexte qu'il étoit trop licencieusement traité : il a pris le parti de l'exposer dans son attelier, & c'est une affluence chez lui qui s'accroît à mesure qu'on y va : il n'est pas de Spectateur qui n'en sorte enchanté & n'avoue que les confreres de M. *Bounieu* ont bien fait d'écarter un rival aussi dangereux. On impute leur refus moins à leur honnêteté effarouchée, qu'à leur amour-propre allarmé : en effet, de l'aveu des connoisseurs impartiaux, il écrase tout le Sallon, grands & petits; on est saisi d'admiration, dès qu'on entrevoit cet ouvrage, & s'il ne portoit les signes incontestables d'une production moderne & qui vient d'éclore, on croiroit que c'en est une de van Dyck perdue & ignorée.

Dans ce tableau de chevalet, la Betsabée, de moyenne grandeur, sort du bain : son corps entier, de la plus grande beauté, est en proie aux regards du spectateur : son attitude, un peu courbée, a seulement fourni au pinceau de l'artiste occasion de déployer ces contours précis, purs, faciles & moëlleux, où brille le talent du dessinateur. Tous les membres de la jeune personne sont dans les proportions les plus heureuses; sa gorge est ravissante : des chairs d'un blanc animé & plein de vie, par

leur tendre incarnat manifeftent en quelque forte jufqu'aux extrêmités de fon corps le fentiment d'émotion pudique dont elle vient d'être atteinte, en remarquant qu'elle a été vue: mais c'eft principalement fur fa phyfionomie & dans fes yeux, fiege de l'ame, qu'eft peint fon embarras, par un caractere de tête expreffif & auquel les plus ignorans ne peuvent fe méprendre. Une vieille derriere elle lui couvre les épaules d'un voile, dont Betfabée dans fa frayeur s'empreffe de s'envelopper. L'oppofition du vifage ombré, jaunâtre, fillonné de rides de la fuivante, releve davantage la beauté ingénuë de fa maîtreffe. A travers fa févérité inquiete, on prévoit d'avance que c'eft elle qui recevra les premieres propofitions du Monarque épris & négociera le marché. Quant au David, c'eft l'endroit défectueux du tableau; il eft fi rapétiffé, fi reculé, qu'au premier coup d'œil on le cherche vainement; il ne fe découvre qu'à l'examen des diverfes parties de la compofition. Par le trop grand éloignement, non feulement l'auteur s'eft ôté la facilité d'animer cette figure & de lui donner l'expreffion dont elle feroit fufceptible, mais même il n'a pu la défigner avec les attributs qui devroient au moins entourer le Roi pécheur. Chacun demande comment, dans une diftance énorme où, par la diminution de fon corps, il doit être fuivant les regles de la perfpective, il a pu s'enflammer de luxure & même diftinguer Betfabée?

Quant aux détails du reſte de ce morceau, ils ſont très ſoignés & d'un fini précieux ; le Peintre a parfaitement ſaiſi la limpidité de l'eau ; il n'a point omis ces gouttes, qui reſtent encore ſur les jambes en ſortant du bain & qui en découlent, ainſi que le tranſparent du fluïde, à travers lequel on entrevoit le pied de la Belle ; les draperies ſont bien jettées ; la verdure un peu noire & point aſſez détachée du fond, qui ſeroit un défaut dans d'autres circonſtances, eſt ici d'un effet vrai, en ce qu'elle déſigne l'épaiſſiſſement du feuillage & l'obſcurité du lieu choiſi par une femme pudique, pour y dérober la nudité de ſes charmes à l'avidité des paſſans indiſcrets... Mais je m'apperçois, Monſieur, que c'eſt trop vous arrêter ſur un tableau que je ne me laſſe point de regarder, dans lequel, ce qui eſt le ſceau des excellens ouvrages, plus on le conſidere, plus on découvre des beautés.

Indépendamment de ce chef-d'œuvre, M. *Bounieu* a expoſé au Sallon, où je vous ramene, huit morceaux capables de l'y faire figurer, ſinon avec ſupériorité, au moins avec diſtinction. On aime ſurtout ſon *Supplice d'une Vestale*, ſujet exigeant peut-être plus de vigueur & d'énergie, mais où, malgré la petiteſſe de l'eſpace, on trouve une expoſition nette, un coſtume exact & un détail ſavant de toutes les parties de ce point hiſtorique. Sa *Naiſſance d'Henri IV*, eſt un autre morceau atténué néceſſairement par l'exiguïté des objets, qui empêche d'y mettre le ſublime dont il ſeroit ſuſ-

ceptible. *Dors, mon enfant!* eſt le tableau de la Romance ſi connue de M. *Berquin*, où une mere bourrelée de remords de lui avoir donné une naiſſance illégitime, peint par une ſenſibilité naïve le repos de l'innocence. L'auteur eſt encore reſté au deſſous du ſujet, dans ces petits poëmes pleins de facilité & d'agrément. M. *Bounieu* ne s'eſt point corrigé du défaut qu'on lui reprochoit aux deux Sallons derniers, de lécher trop ſes chairs &, à force de vouloir les rendre douillettes, de les rendre fades.

Malgré ma promeſſe, Monſieur, je ne puis ſortir de l'hiſtoire, je m'en trouve entouré, quelque part où je fixe les yeux; les petits tableaux, les deſſins, les eſquiſſes, tout annonce une prétention générale au grand genre, & en même tems que d'efforts mal-adroits, que de médiocrité, que d'impuiſſance! Faute du beau, égayons-nous du ridicule: que ne puis-je, Monſieur, vous mettre ſous les yeux les logogryphes de M. *Jollain*, qui, pour marquer l'époque de nos ſuccès ſur l'onde, au lieu de peindre la France reſſaiſiſſant le Trident de Neptune, dont ſe ſeroit emparé l'Angleterre, imagine un perſonnage qu'il appelle le *Gouvernement*, auquel il fait relever une ancre par terre, qu'il nomme la *Marine*: à côté du premier ſont une Colonne & un Coq, ſymboles de la Fermeté & de la Vigilance, & pour dernier acceſſoire à cette belle invention, dans le fond on voit des guerriers prêts à s'embarquer & un Génie qui diſtribue des récompenſes. Il eſt

fâcheux que ce morceau rélégué trop haut & dans l'ombre, ne se puisse pas assez discuter pour en découvrir toutes les finesses ingénieuses; on ne doute pas que dans la face du Génie on ne reconnût les traits de M. de Sartine.

M. *Jollain* a encore célébré à sa maniere M. *Necker*; son argument est *l'ordre remis dans les Finances*. Comme cette opération étoit beaucoup plus difficile que la premiere, il y a introduit deux Génies, au lieu d'un: le premier démêle un écheveau de fil d'or, dont la Sagesse tient les bouts; l'autre repousse des nuages.

Tout cela n'est rien auprès du grand tableau de M. *Vanloo*, Peintre du Roi de Prusse, qui embrassant les diverses parties du Regne actuel, en a formé un amas d'allégories énigmatiques, propres à desespérer tous nos modernes Oedipes. Il en expose ainsi la triple partition: *le Tems découvre les Vertus*; *la Sagesse détruit les Vices*; *le Soleil anime la Nature*. Il seroit superflu de le suivre dans ces données, dont le développement occupe plus d'une page & ne présente qu'un ensemble décousu, auquel il manque un point de réunion: on ne peut que gémir de voir cet Artiste, digne par son talent du nom illustre qu'il porte, l'employer aussi mal. Ses partisans le disculpent & prétendent que cet ouvrage n'est qu'une préparation, dont le résultat doit être, dans un certain point d'optique, d'offrir le portrait de Louis XVI. Comme il a déjà exécuté ce tour de force pittoresque à l'égard de Louis XV,

on peut ajouter quelque foi à ce bruit courant, mais pour l'honneur de l'Artiste on auroit dû en faire mention dans le livret.

En général, Monsieur, les tableaux de genre plaisent plus au grand nombre des Spectateurs, qui aiment à se retrouver dans ces détails domestiques, à leur portée. A chaque Sallon il en est qui les occupent spécialement & attirent constamment la foule: tel est ici *le Seigneur indulgent, ou le Braconnier*, de M. *Ville*; le sujet tiré d'un opéra comique donné aux Italiens, il y a quelques années, est simple & riche tout à la fois. Huit personnages partagent la scene & la remplissent. Deux Gardes-chasses amenent le coupable au Seigneur assis; la Dame derriere lui, touchée des pleurs de la femme & de deux enfans intercédans pour le Braconnier, seconde leurs efforts & le détermine à la clémence: ensorte que l'unité du poëme est parfaitement observée. L'Artiste, en habile homme, a nuancé les diverses douleurs: celle du prisonnier est morne, silencieuse, mêlée de remords; celle des enfans est ingénuë, abondante en sanglots, criarde & différenciée entre les deux, suivant l'âge & le sexe; l'attitude de la villageoise, plus respectueuse, indique un mêlange d'effroi; enfin l'épouse du Seigneur a cette compassion analogue à son rang & à son rôle: quant au Gentilhomme, la figure principale, il n'y a pas assez de caractere sur sa physionomie; on n'y voit que de la bonté, & l'on desireroit qu'il y fût resté quel-

que veſtige du premier ſentiment de colere & d'indignation, dont il a dû être atteint. Belle exécution, du reſte, dans le vêtement, les étoffes, le coloris, dans l'agencement des grouppes. Cet Eleve de M. Greuze me paroît avoir fait beaucoup de progrès, & s'il ne l'égale pas encore pour la partie de l'expreſſion, il le ſurpaſſe déjà dans les autres. Son *Juif Polonois* eſt ſurtout monté ſur le plus haut ton de couleur; il eſt d'une maniere large & vigoureuſe, telle que n'a jamais eu ſon maître.

Dans ſon *Fils repentant, de retour à la maiſon paternelle*, on eſt fâché de trouver beaucoup d'idées de ce même M. *Greuze*. M. *Aubry* devroit être jaloux de produire par lui-même & de ne pas ſe laiſſer ſoupçonner de plagiat.

Au Sallon dernier un tableau d'hiſtoire de M. *l'Epicié* me fit oublier de vous parler, Monſieur, de ſa *Douane*; aujourd'hui je m'arrête avec complaiſance devant ſa *Halle*, qui me paroît bien ſupérieure à ſon *Régulus*: elle eſt faite pour ſervir de pendant à la premiere. L'invention du ſite eſt vaſte, nette, ingénieuſe; il ſeroit à ſouhaiter que nos grands marchés euſſent une pareille décoration: l'architecture eſt belle, noble & un peu lourde, comme elle doit l'être en pareil lieu; la perſpective eſt exacte & l'œil pénetre aiſément à travers les colonnes maſſives dont elle eſt ſoutenue. Une variété étonnante, une grande vérité dans toutes les attitudes des perſonnages qui compoſent la foule immenſe de ce con-

cours tumultueux, occupent longtems les ſpectateurs & en réveillant ſans ceſſe leur curioſité, la ſatisfont ſucceſſivement. On trouve cependant que le compoſiteur a omis une ſcene, par ſa fréquence eſſentielle à la repréſentation d'une halle; c'eſt celle d'une querelle entre de pareils acteurs: il répond qu'il a cherché le naïf, ſans donner dans le bas (*). C'eſt une mauvaiſe excuſe, il auroit pu éviter ce dernier & le peuple dans ſes combats préſente quelquefois des athletes auſſi intéreſſans que les arenes de nos petits-maîtres ſpadaſſins. Je crois plutôt que M. *l'Epicié* ne s'eſt pas ſenti la vigueur qu'auroit exigée cette partie de ſon poëme: c'eſt par où peche l'artiſte. Quant à ſon faire, il n'empate pas aſſez ſes tableaux, il eſt avare de couleur; ce qui répand dans les clairs un blanc de farine déſagréable: qu'il voie, revoie, étudie, médite l'inimitable Teniers, le grand maître du coloris dans ces ſortes de ſujets.

On pourroit donner le même conſeil à M. *Favray*, Chevalier de Malthe (on a oublié *Servant*.) Il nous offre dans *ſa Rue de l'Hippodrome à Conſtantinople*, le ſpectacle amuſant du coſtume d'un aſſemblage innombrable d'étrangers, encore plus piquans par leur nouveauté que les perſonnages de M. *l'Epicié*; mais faute de fond, de perſpective, de clair-obſcur,

---

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

on les prendroit pour autant de figures découpées & collées avec choix. J'ignore, au surplus, d'où sort ce M. *Favray*, qui déjà Académicien & même ancien, représente pour la premiere fois au Sallon.

Il feroit grand besoin, Monsieur, de pareils débutans & il en faudroit beaucoup de cette espece pour remplacer M. *le Prince* que nous sommes menacés de perdre. Cet Artiste, à la fleur de l'âge, trop livré aux plaisirs & déjà recueillant les fruits amers d'une vie licencieuse, que favorise sa profession, est attaqué de vapeurs, de vertiges, est dans un état d'épuisement qui fait desespérer qu'il puisse jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui a fait heureusement produire avant sa nullité de quoi nous amuser encore cette année, car il est toujours spirituel & piquant. Des Paysages rians, où le goût de la belle nature se retrouve sans cesse, occupent les connoisseurs, tandis que des scenes folâtres ravissent la multitude. On ne se lasse point d'étudier ses *Marionnettes*, du plus joli détail, ses *Joueurs de boule*, ses *Joueurs de petit palet*. Dans son *Cabaretier qui vient avertir un Voyageur que son cheval est prêt*, un autre se seroit contenté de bien rendre ce sujet simple ; M. le Prince y a jetté un incident qui le releve, & fixe les regards dès qu'on l'apperçoit ; c'est que l'aubergiste trouve le cavalier caressant sa femme : saillie charmante, exprimée avec toute la finesse du pinceau de cet aimable Artiste.

Heureuſement, Monſieur, tout ſe compenſe; pour nous dédommager de la perte de M. *le Prince*, deux autres confreres qu'on regrettoit au Sallon dernier reparoiſſent aujourd'hui; il eſt à eſpérer que Paris fixera enfin leur légereté: ce ſont MM. *Caſanova* & *Loutherbourg*: le premier, toujours plein de verve & de feu, ne peut être conſidéré froidement, il fait paſſer ſa chaleur juſque dans l'ame du Spectateur: ſes deux *Cavaliers dans le Coſtume Eſpagnol* ſont d'une vigueur, d'une vérité rare; le plus fameux Maître d'équitation ne les auroit pas mieux mis à cheval; les Courſiers ſemblent hennir. Mais ſes deux tableaux faiſant pendant, ſon *Coup de Tonnerre* & ſon *Coup de Vent*, ſaiſiſſent ſurtout d'une terreur involontaire: ici la foudre ſillonne des nuages noirs; femmes, animaux, hommes ſe reſſentent du deſordre de la nature & de la colere du ciel: là le fougueux Borée renverſe tout ce qui réſiſte à ſon paſſage & l'expreſſion de ce tableau, d'une touche fiere, n'eſt pas moins frappante.

M. *Loutherbourg* n'a expoſé qu'un morceau, repréſentant un *Port de Mer, où l'on voit un Embarquement*; & il ſuffiroit pour donner une très haute idée de ſon talent, ſi ſa réputation n'étoit pas faite. Auſſi chaud de couleur que M. *Caſanova*, auſſi riche dans ſes détails que M. *Vernet*, il pourroit nous empêcher de regretter celui-ci, s'il vouloit ſuivre la même carriere, & travailler avec autant d'aſſiduïté: il entend mieux à rendre la vapeur de l'air; ſon

ſoleil couchant, heure du jour où il a peint ſon ouvrage, colore l'horiſon des plus beaux feux; c'eſt ainſi que cet aſtre ſemble, déjà loin de nous, marquer encore ſa préſence par des reflets vifs & brillans.

Comme votre intention, Monſieur, eſt d'avoir plutôt l'hiſtorique du Sallon, qu'un catalogue ſec des tableaux qu'on y voit, je m'attache moins à vous les détailler qu'à vous faire connoître ceux qui peuvent piquer votre curioſité, par eux-mêmes, ou par leurs acceſſoires, ou par leur ridicule, ou par des anecdotes relatives aux ouvrages ou à leurs auteurs: c'eſt ce qui me fait omettre M. *Vernet*, toujours beau, toujours fécond, mais toujours monotone dans ſa variété même; M. *Robert*, dont le genre plus circonſcrit encore eſt moins vivant, ſi l'on peut s'exprimer ainſi; Mlle. *Vallayer* & M. *van Spaendonck*, ces deux rivaux pour les fleurs, les fruits, les vaſes, tous deux vrais, mais la premiere avec des touches plus précieuſes, l'autre avec des touches plus mâles; M. *Huet*, Peintre d'animaux.... Je me trompe, Monſieur; cette fois il a pris un vol plus hardi, il s'eſt élevé juſqu'à l'hiſtoire, il a fait un *Hercule chez la Reine Omphale*, tableau de dix pieds de haut ſur huit pieds de large, & ce ſujet le plus indécemment traité révolte la pudeur, ſans éveiller le déſir: la femme coloſſale, toute nue, n'eſt point une Reine voluptueuſe; on n'y voit clairement que la dévergondée qui lui a ſervi de

modele, & dans le Vainqueur des monſtres amolli, qu'un Satyre ignoble, ſous les traits duquel on retrouve l'artiſte paillard, ſongeant plutôt à aſſouvir ſa luxure, qu'à enfantèr les conceptions ſublimes d'une pareille compoſition... Cette infamie ſcandaleuſe, digne d'un corps-de-garde, expoſée aux regards de tout Paris, confirme ce que je vous ai dit du motif qui avoit fait rejetter la *Betſabée.*

Une autre amélioration du Sallon, Monſieur, c'eſt qu'au moyen de la multitude de grands tableaux il y a moins de portraits & l'on a choiſi entre ceux-ci les plus dignes d'être offerts. M. *Dupleſſis* a expoſé celui de *Monſieur*, Frere du Roi, dont l'air de tête ſage & le vêtement faſtueux concourent à mieux exprimer le caractere phyſique & moral de ſon Alteſſe Royale. Celui de Madame la Ducheſſe de *Chartres* a pluſieurs défauts de ſens commun: la Princeſſe très reſſemblante & bien drapée, mais à la françoiſe & dans le goût le plus moderne, puiſqu'on croit lui reconnoître une levite, a les pieds nuds; enſuite elle eſt au bord de la mer. On voit un vaiſſeau qui vogue, ce qui annonce l'idée du Peintre & l'inſtant où il a pris ſon ſujet, c'eſt-à-dire au moment où le Duc de Chartres vient de s'embarquer ſur l'armée navale; & le Peintre la laiſſe dans cet état de froideur, les yeux collés à terre, lorſqu'ils devroient ſe fixer ſur les flots, ſuivre le vaiſſeau, tant qu'il eſt apparent, lorſque même longtems après que tous les au-

tres ſpectateurs l'auroient perdu de vue, une tendre illuſion devroit le reproduire encore à l'imagination d'une amante cherchant à s'abuſer. Le portrait de M. *Franklin* répond à ſa courte deviſe, *Vir:* mais l'artiſte auroit dû ſe diſpenſer de montrer M. de Fontanelle en Gilles, avec un air railleur, qui caractériſe du reſte à merveille ce politique rédacteur du *Mercure*, dans les paragraphes où, pour décrier finement les Anglois, il leur fait dire à l'article de *Londres*, toutes les ſottiſes qui lui paſſent par la tête.

M. *Callet* a quitté cette fois le genre de l'hiſtoire pour en peindre, il eſt vrai, un héros futur, M. le Comte d'Artois; il l'a revêtu de ſes ornemens d'apparat, dans le tems où ce Prince vint rétablir la Cour des Aides. On eſt fâché que la tête peu reſſemblante ne réponde pas à tous les acceſſoires, du plus grand goût & de la plus exacte vérité, & l'on invite ſérieuſement l'artiſte à la refaire.

Dans les Portraits de Madame la Ducheſſe de Saxe-Teſchen, du Prince & de la Princeſſe Orlow, du Comte de Panin, M. *Roſlin* a ſçu prendre un pinceau plus mâle pour ces formes nouvelles d'une nature étrangere, dont il a ſaiſi la hardieſſe & la fierté; mais ſon chef-d'œuvre eſt le portrait du célebre Linné, le Prince de la Botanique, auquel il a ingénieuſement mis à la boutonniere une fleur, qu'a découverte ce ſavant. Rien de plus vivant que cette figure: du reſte, les ſatins, les taffetas, les velours, les dentelles, les rubans, l'or, les pierreries,

les diamans, le déſeſpoir des Peintres juſqu'aujourd'hui, rien n'arrête l'habile Artiſte; il rend tout avec la couleur propre & locale : c'eſt une magie ſoutenue qui en impoſe également à ſes confreres & aux ignorans.

Un Agrégé débute dans le genre de MM. *Dupleſſis* & *Roſlin*, mais non en imitateur ſervile: ſes portraits de M. *Morand*, de M. *de la Blancherie*, de M. *Comus* font déjà plaiſir & ſont variés, comme les perſonnages que rend ſon pinceau. Le Docteur en médecine, à travers la magnificence de ſon vêtement, a la gravité qu'il doit avoir, & l'eſprit qui eſt dans ſes yeux eſt celui de ſon état, un eſprit réfléchi & profond. Le caractere juif, empreinte de la figure du ſecond, eſt ſaillant; & la gaieté fine de l'eſcamoteur brille ſur ſa face fleurie: entre ces deux charlatans le ſpectateur ſe ſent diſpoſé à rire d'être dupe de celui-ci; il ſeroit fâché de l'être de celui-là, dont la mine pédantesque trahit la nullité ſous un air ſcientifique. M. *le Noir*, c'eſt le nom de l'artiſte, ſe ſignale ainſi entre ſes confreres, par ſa fineſſe pour exprimer les penſées ſur les phyſionomies: il ne ſauroit trop cultiver cette qualité, la plus précieuſe & la plus difficile du genre.

Il eſt tems, Monſieur, de finir cette portion de notre ouvrage : vous devez y avoir pris une idée ſuffiſante des Peintures du Sallon de 1779. Une ſeule œuvre de génie, c'eſt-à-dire produiſant l'enthouſiaſme univerſel, qui maîtriſe & ſubjugue l'ame de toutes les claſſes

d'hommes; d'autres en petit nombre, admirables pour les faiseurs, plaisant aux autres, mais les laissant froids; beaucoup d'artistes donnant des espérances; quelques-uns, dont les débiles mains devroient renoncer à manier le pinceau; enfin une foule de membres luttant envain pour sortir de leur obscurité: tel en est le résumé. Vérité dure pour Messieurs de l'Académie, mais vérité nécessaire à dire pour aiguillonner leur amour-propre trop engourdi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 28 Septembre 1779.

Je vous ai fait observer, Monsieur, & ma revue du Sallon doit vous en convaincre, que l'espoir de participer au choix du Comte d'Angiviller & d'être admis en concurrence avec nos meilleurs Peintres à la composition des tableaux d'histoire pour S. M., avoit l'inconvénient d'inviter à sortir de leur sphere des hommes de mérite qui, présumant trop de leurs forces, se feroient siffler dans ce premier genre, tandis qu'ils auroient pu être applaudis dans d'autres. Il est arrivé le contraire à l'égard des Sculpteurs: comme le Roi ne veut que des Statues de nos grands hommes, tous se sont tournés de ce côté-là & retrécissant leur génie, au lieu de ces beaux grouppes où il auroit pu se déployer, se

ſont bornés à nous offrir des buſtes. Il eſt vrai qu'il en eſt peu qui ne ſoient connus & intéreſſans, & que dans quelques-uns les Artiſtes s'élevant juſques à leur ſujet, y ont mis un ſublime digne des plus hautes conceptions. Il eſt fâcheux qu'une ſeule des quatre Statues ordonnées par le Gouvernement en 1777, ſoit marquée de ce grand caractere. C'eſt celle du grand Corneille, par M. *Caffiery*. Le tragédien eſt repréſenté dans une des plus importantes de ſes occupations, dans l'inſtant où il enfante le plan de quelqu'une de ſes immortelles œuvres, qui lui ont mérité en France le titre auguſte de pere du théâtre. Le vulgaire & même des critiques n'ont remarqué en lui qu'un penſeur profond, attribut trop général qui ne le diſtingueroit pas aſſez; mais il eſt aſſis, il tient une plume à la main, un cahier eſt à côté de lui; le voilà ſpécifié comme un écrivain: cela ne ſuffit pas; c'eſt ſur ſa phyſionomie, c'eſt dans le feu de ſes yeux que reſpire le poëte: on y admire ce *mens divinior*, cet *os magna ſonuturum*, auquel on ne peut ſe méprendre; c'eſt-là qu'il eſt Corneille. Il eſt goûté de tout le monde, & dès que la cour eſt ouverte, il eſt entouré & la foule de ſes adorateurs ne deſemplit pas plus qu'à la comédie, lorſqu'on joue ſes chefs-d'œuvres. Une hardieſſes du Sculpteur, ç'a été de le rendre dans la vérité du coſtume du tems le plus exact, dans ce vêtement épais qui fait reſſortir davantage l'eſprit, le ſaillant de la phyſionomie. Il a ainſi ſacrifié les fi-

neſſes

neſſes de ſon art à la partie eſſentielle de ſa compoſition; il s'y ſeroit livré davantage, s'il n'eut eu à rendre qu'un homme ordinaire.

A côté eſt *Montesquieu*, par M. *Clodion*, modelé en plâtre ſeulement : ſon exécution en marbre eſt remiſe au Sallon prochain, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de bloc convenable, & tous les connoiſſeurs en béniſſent le ciel. Cette Statue eſt abſolument à refaire. L'Auteur de *l'Eſprit des Loix* eſt aſſis, comme ſon voiſin; mais ſon air de tête eſt ſans nobleſſe, c'eſt celui d'un charlatan qui vend ſa drogue; il a le doigt ſur ſon livre & il ſemble dire aux ſpectateurs, *c'eſt moi qui ai fait cet ouvrage!* Le Sculpteur a affecté de cacher deſſous *le Temple de Gnide*, dont on a peine à découvrir le titre, comme ſi le Préſident en rougiſſoit. Cette idée, que je crois fauſſe, a du moins quelque fineſſe; du reſte, on lui reproche d'avoir mêlangé le coſtume antique avec le nôtre & ſurtout de nous offrir une figure *tourmentée* en terme de l'art, c'eſt-à dire, pour avoir voulu trop rechercher ſon attitude, de l'avoir fait peu naturelle.

M M. *Pajou* & *Berruer* ſe ſont épargnés bien du travail, en établiſſant leurs figures droites, comme l'exigeoit, au ſurplus, la qualité de leurs héros. Le premier avoit à préſenter un Orateur ſacré & véhément, un Controverſiſte profond & irréſiſtible, un Prélat entêté, vindicatif, fougueux : tous ces caractères n'alloient point à une figure tranquille & en re-

pos : il a donc mis la ſienne debout ; mais elle n'en a pas plus de mouvement, elle eſt froide & vague ; on y reconnoît les traits phyſiques de *Boſſuet ;* il y manque ſon ame. De la main droite il tient un livre, dont il ſemble retourner un feuillet avec l'index de la gauche ; conception foible, idée triviale, qui ne l'éleve pas au deſſus d'un régent, ou même d'un maître d'école. On eſt ſurpris que M. *Pajou*, qui à ſa qualité d'artiſte joint celle d'homme de lettres & n'a pas été jugé indigne de figurer dans l'Académie des Inſcriptions, dont il eſt membre depuis quelques années, n'invente pas davantage & n'ait pas un ciſeau plus ſpirituel : quant au faire, il eſt ſuperbe ; la tête & les mains ſont ſavamment deſſinées ; les plis du vêtement, les jets ſont larges & exécutés avec préciſion & vérité ; le rochet eſt tranſparent ; le camail ou *Pallium* riche & moëlleux : tous les détails ſont précieux (*) ; mais il n'a fait qu'une ſtatue, que les connoiſſeurs préferent cependant à ſa premiere de *Descartes*, auſſi pour le Roi.

Le ſecond Artiſte, dont le ſujet étoit moins vaſte, s'en eſt tiré plus adroitement, en éludant, il eſt vrai, une partie de la difficulté ; le perſonnage qu'il avoit à nous reproduire, étoit le Chancelier *d'Agueſſeau*, Légiſlateur à la fois

---

(* Seulement on trouve qu'il les a trop multipliés pour faire valoir davantage ſon habileté, car enfin un Prélat en rochet n'a pas un manteau par deſſus.

& Orateur. Un homme de génie embrassant le Magistrat sous ces deux aspects, se seroit efforcé par quelque tournure ingénieuse de les exprimer & de les concilier. M. *Berruer* ne se sentant pas la capacité de remplir une pareille tâche, a choisi la plus aisée; il s'est chargé du Législateur, & a cru avoir tout fait en lui imprimant un air imposant par la main droite qu'il étend: de la gauche, qui retombe sur sa simarre, il tient un rouleau de papiers, sur lequel est écrit *Ordonnances sur la Législation.* Il est à observer que le Spectateur envisageant la figure, ne voit pas ce que le Chancelier a en réserve; il est obligé de se détourner un peu pour en lire le titre: on est tenté de croire que ce n'est rien de bon, que ce sont des Edits Bursaux, que lui, & ses semblables depuis, nous ont tant apportés: c'est d'autant plus à craindre, que l'action est censée se passer en un Lit de Justice; elle est décidée par un pliant, dont se releve l'organe de sa Majesté, qui dans le costume devroit être couché aux pieds du Roi. Cette gaucherie de l'Artiste jette en même tems de l'odieux sur son héros & du ridicule sur sa composition. Ce sont des épigrammes qui ne finissent pas. Ses confreres s'attachant peu au fond, louent le Statuaire d'avoir surmonté l'ingratitude du costume & de l'ampleur même de la robe, qui presque toujours dissimule le nud de la figure, objet des recherches éternelles de l'art: ils en admirent surtout un pan grandement jetté sur le pliant;

mais ils ajoutent, que le travail de l'outil eſt un peu rond. En général, Monſieur, toutes ces ſtatues ſont lourdes & fatiguent les regards par leur maſſe volumineuſe, ſauf *Montesquieu*, ayant le défaut contraire, il a l'air d'un colifichet. J'ignore, Monſieur, pourquoi M. *Houdon*, déjà Académicien & d'un mérite fondé ſur des ſuccès brillans, n'a pas été préféré à l'auteur de la ſtatue de *Montesquieu*, à M. *Clodion*, qui n'eſt qu'Agrégé, n'eſt point connu & débute par un ouvrage univerſellement réprouvé. J'ai interrogé cet homme modeſte, dont le ſilence a répondu. Je me ſuis confirmé dans mon opinion que les fonds deſtinés par le Roi à l'avancement des Arts, ne tourneroient qu'à gratifier les ſujets rampans, qui faiſoient leur cour au premier Peintre & au Directeur Général. Quoi qu'il en ſoit, M. *Houdon* eſt bien vengé par la ſurpriſe de tous les amateurs de ne le pas voir employé. On aime dans ſes buſtes, de M. *de Nicolaï* le pere, de M. *de Caumartin*, la reſſemblance la plus frappante, la ſeule choſe qu'on y pût exigér. Il n'en étoit pas de même de M. *Franklin*, de *Voltaire*, de *J.-J. Rouſſeau*. Quelle élévation de penſées dans le premier, Legiſlateur du nouveau monde! Quelle fineſſe dans le ſecond, Poëte lu & relu toujours avec un plaiſir nouveau! Quel feu dans le dernier, dont les regards perçans ſemblent pénétrer juſques dans les plis & replis les plus cachés du cœur humain! Il eſt ſurtout, Monſieur, un certain

point de vue, où l'illuſion eſt ſi complette & le coup d'œil ſi direct & ſi vif, qu'on croit voir ce buſte animé, qu'on ne peut le ſoutenir & que le premier mouvement eſt de s'y ſouſtraire. Il eſt en terre cuite, tandis que ſon voiſin eſt du plus beau marbre blanc, ſuperbement drapé à l'antique; contraſte formé par le haſard & fidele image de la pauvreté où l'un a toujours vécu, tandis que l'autre nageoit dans une opulence faſtueuſe. Le Sculpteur a lutté contre lui-même ſur ce dernier, il l'a reproduit dans un autre buſte pour être inſtallé au foyer de la nouvelle Comédie Françoiſe & je trouve plus de vérité dans celui-ci. Celui-là doit être placé dans le cabinet de l'Impératrice de Ruſſie, qui n'ayant jamais pu jouir de la préſence de cet homme celebre, veut en multiplier partout les effigies dans ſon Palais. Elle doit en poſſéder encore une ſtatue du même Artiſte en bronze doré: c'eſt proprement ici le vieillard de Ferney, il eſt enveloppé dans ſa robe de chambre, il eſt aſſis dans ſon fauteuil, les mains appuyées ſur les bras; il revient de la promenade, il eſt fatigué, prêt à ſe coucher: telle eſt la ſcene familiere que l'auteur a choiſie; mais, malgré la laſſitude de ſon corps, ſon ame veille, & le rire ſardonique de la figure caractériſe la moiſſon de ridicules que le Philoſophe Satyrique a faite durant ſes dernieres méditations; il s'amuſe en lui-même aux dépens des ſots, des prêtres, des fanatiques, qu'il va livrer encore une fois à la dériſion générale. Il

ſaut avouer que dans cètte petite figure, de moins d'un pied de haut, il y a plus de génie que dans celles de la cour, le Corneille excepté.

Le portrait n'eſt pas le talent de M. *Gois*, ſi l'on en juge par ſon Buſte de M. le Comte *d'Artois*, abſolument manqué. Il a voulu lui donner un air de fineſſe, qui n'eſt en rien aujourd'hui celui de la tête de S. A. Royale. Cet Artiſte eſt appellé à de plus riches compoſitions: il excelle dans les bas-reliefs; ſes modeles de tombeau ſont d'une belle ſimplicité & d'un très bon goût. C'eſt ſurtout dans ſes desſins qu'on trouve une tête fortement organiſée: la compoſition vaſte de ſes *deux Cambyſes* ne l'a point effraye; ces eſquiſſes ſont pleines de majeſté; ſon *Moïſe qui fait renverſer le veau d'or*, eſt fier, & *Tullie, fille de Tarquin, faiſant paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere*, eſt du plus vigoureux ſtyle.

Le *Méléagre* de M. *Boizot* a de la grace, de la vigueur même; mais il eſt d'un caractere vague: ce n'eſt qu'un chaſſeur ordinaire, beau, bien conformé, & point le mâle héros de la fable, un fils de Roi, le vengeur de ſon pays. On trouve du [illegible] dans le *Gladiateur mourant* de M. *Julien*, malgre l'abandon du corps très-bien exprimé; il poſſede parfaitement l'anatomie, peut-être les mains ſont-elles ſoignées avec trop de délicateſſe pour ſa ſituation; car cet auteur a, quand il le veut, de la douceur & du moëlleux dans le ciſeau; ce que prouve ſa *tête de femme, coëffée d'un voile & couronnée*

de fleurs, comme les jeunes filles dotées par le Pape & le Sacré College à l'eglise de la Minerve à Rome: elle est d'une suavité charmante. Les fleurs sont artistement travaillées & le voile a presque la transparence de la gaze.

Il seroit à souhaiter que M. *de Joux*, nouvel Académicien, eût choisi pour son morceau de réception un sujet moins rebattu en peinture & en sculpture que le *St. Sebastien*; on est obligé, faute d'une expression neuve, de se rejetter sur les détails de nature qu'on parcourt avec plaisir.

M. *Monot*, ordinairement doux & dont le faire se retrouve dans un *Enfant qui joue avec ses pieds*, a voulu donner cette fois un ton tragique à son ciseau dans le Buste de Mlle. *Duplan*; il a choisi le moment où cette Actrice, dont la tête est tout-à-fait pittoresque, faisant le rôle de *Clitemnestre* dans l'*Iphigénie en Aulide*, du Chevalier Gluck, dit aux soldats qui viennent saisir sa fille pour la conduire à l'autel:

Osez mettre le comble à votre rage impie,
Barbares! . . . .

Ce vers, qui devroit se lire sur la figure de la Reine, est inscrit en légende au bas, pour l'intelligence du Spectateur.

L'Artiste a médité un sujet plus grand encore, *l'Amour qui, foulant aux pieds l'Aigle de Jupiter, semble s'applaudir de triompher de l'univers.* Ce sujet allégorique & d'une grande mo-

ralité, doit s'exécuter en marbre pour le Pavillon du Comte d'Artois à *Bagatelle*. Il ne pouvoit être mieux placé qu'à l'entrée d'un palais dont le nom seul annonce la destination futile. On ne sait si ce modele desiré ne s'est pas trouvé prêt, mais il n'est qu'annoncé & n'a point été présenté au Public.

On ne juge pas cette année que M. *Foucou* ait répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de lui précédemment: tous ses ouvrages, en petit nombre & de petite maniere, sont froids, même un Buste de *Regnard*. Puisse M. *Sergell*, Agrégé qui entre dans la carriere & le dernier aussi dont je ferai mention, mieux soutenir son essai! c'est un très beau sujet; „ Othryadès, Lacédémonien, resté seul sur „ le champ de bataille & blessé mortellement, „ dresse un trophée à Jupiter, sur lequel il „ écrit avec son sang." Il est à présumer que s'imposant une pareille tâche, on se sent la force de la remplir; tâche difficile, en ce qu'elle exige plus de tête que de main, que l'exécution en doit être simple & l'expression sublime. Il faudra voir le modele rendu en marbre, pour décider du degré de mérite du compositeur.

Je passe, Monsieur, sur les Graveurs, entre lesquels je ne trouve aucun nouvel athlete, parce que tous les morceaux exposés au Sallon sont d'ailleurs depuis longtems connus du Public, annoncés, décrits, vantés dans diverses feuilles périodiques & que ces Artistes, en multipliant comme ils veulent une même pro-

duction,

duction, la répandent partout & vous ont mis à portée de juger par vous-même de leurs œuvres. Un seul portrait par M. *Miger* exige que je m'y arrête, en ce qu'il fait anecdote & annonce une impudence rare: ç'auroit été, sans doute, déjà une grande audace à M. *Vernier*, un des suppôts du Chancelier, un de ces Magistrats du Grand Conseil, qui par une prévarication infame avoient eu la lâcheté de se prêter à ses vues, un de ces hommes voués dans les *Correspondances* au ridicule & à l'exécration, de se montrer en pareil lieu dans les circonstances actuelles; mais comment qualifier la dédicace qu'il s'est fait faire & qu'on lit au bas: *Viro Justitiæ vindici integerrimo, egregiarumque artium sagacissimo cultori!* Comment s'est-il trouvé un complaisant assez bas pour s'y prêter! Il a rougi tellement lui-même de son héros, qu'il n'a osé se nommer & ne s'est désigné que par des lettres initiales.

Je reviens, avant de finir, sur deux Portraits dont j'avois omis l'un volontairement, ignorant son mérite, & dont l'autre n'est exposé que depuis peu. Le premier est remarquable par un nouveau procédé particulier à l'auteur, M. *Loir*, qui depuis nombre d'années ne s'étoit pas montré au Sallon; il a peint en Pastel sur cuivre M. *Belle*, son confrere. Cette maniere moins agréable, peut être plus solide, mais surtout plus propre aux sujets exigeant de la vigueur & de l'énergie. Le second est le portrait de M. *d'Angiviller*, par M. *Duplessis*. Il

eſt beau, mais froid, comme le héros : ce qui le rend remarquable, c'eſt un rouleau que déploye le Directeur des Bâtimens, ſur lequel on lit : *Galerie du Louvre* : c'eſt l'annonce de ce ſuperbe *Muſæum*, où doivent ſe réunir tous les Talens, tous les Arts, où figureront toutes les Ecoles, où ſe formeront les grands Artiſtes en tout genre & qui rendra deſormais le Sallon inutile, ou du moins inſipide, & l'époque de l'adminiſtration de M. d'Angiviller à jamais immortelle. *O quando ego te aſpiciam !*

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS MDCCLXII, JUSQU'À NOS JOURS.

ANNÉE MDCCLXXIX. (*)

1 *Janvier.* Les *Petites Affiches*, jalouſes de plus en plus du *Journal de Paris*, qui à

(*) Pour témoigner ma reconnoiſſance au Public, du bon accueil qu'il daigne faire à cet Ouvrage, je le lui préſente réimprimé, avec des Augmentations intéreſſantes, diſtinguées des anciens Articles par un Aſtériſque *, placé à la tête des diverſes Dates. *Avertiſſement du Libraire.*

la longue les auroit réduites à peu de souscripteurs, avoient déjà fait des efforts l'année derniere pour arrêter cette invasion; elles en tentent de nouveaux aujourd'hui, qui doivent être plus heureux & rendront le dernier presque inutile, si le projet s'exécuté, tel qu'on le trouve dans le *Prospectus d'un nouveau plan adopté par le Ministere, pour la composition & la distribution des Annonces, Affiches & Avis divers, ou Journal général de France.*

Si l'on en croit ce *Prospectus*, c'est dans un passage des *Essais de Montaigne* qu'on a puisé l'idée des Affiches; ainsi aucun ouvrage périodique, tel qu'il soit, ne peut faire preuve d'une ancienneté aussi respectable. En outre, des pieces très authentiques apprennent que *Théophraste Renaudot*, sous le ministere du Cardinal de *Richelieu*, ayant obtenu de *Louis XIII* le privilege général de la *Gazette de France*, conçut le projet d'établir des *Bureaux de correspondance, d'adresse & de rencontre de toutes les commodités reciproques des sujets du Roi* & de publier des feuilles intitulées, *Conférences, Extraits des Registres des dits Bureaux, Annonces, Affiches & Avis divers, &c.* Ce Renaudot par succession de tems divisa ses feuilles en deux classes; l'une, consacrée aux grands objets de la politique, au récit des événemens que font naître les intérêts respectifs des Puissances; l'autre, affectée aux relations d'une moindre importance, aux annonces & avis, qui ont pour but l'avantage reciproque des particuliers.

C'eſt ce ſecond ouvrage remis en activité, il y a près de trente ans, dont on a groſſi conſidérablement le volume par néceſſité vers 1761 & encore en 1777, qu'on intitule aujourd'hui *Journal général de France* & qui paroîtra chaque jour, en un cahier de huit pages in-8°. pour 30 livres par mois; il embraſſe tous les objets, & chaque feuille, loin d'offrir beaucoup de rempliſſage, comme le *Journal de Paris*, préſentera de quoi ſatisfaire l'intérêt, la curioſité & le goût des lecteurs. Telles ſont les promeſſes de la nouvelle compagnie qui a traité du privilege.

1 *Janvier*. C'eſt M. de Bretigniere, Conſeiller de la troiſieme chambre des Enquêtes, qui ayant fait au Parlement la propoſition, ſur l'état civil des Proteſtans, renvoyée au 15 Décembre, a fait à l'aſſemblée un diſcours ſur ce ſujet, par lequel il a demandé, non de favoriſer l'exercice de la religion prétendue Réformée, non d'admettre aux charges ceux qui la profeſſent, mais d'obtenir pour eux ce que l'on accorde aux Juifs dans toute l'étendue du royaume, ce que les Princes Proteſtans ne refuſerent jamais aux Catholiques, ni les Empereurs Payens eux-mêmes aux Chrétiens qu'ils perſécutoient, c'eſt-à-dire, un moyen légal d'aſſurer l'état de leurs enfans.

Les opinions ont été très-longues ſur ce diſcours; mais, quoiqu'il y ait eu différens avis, au fond le vœu des magiſtrats étoit unanime, de modifier les loix de Louis XIV. Enſorte

qu'on ne doit pas conclure de l'Arrêté *qu'il n'y a lieu à délibérer*, qu'il ait décidé que cet objet ne méritoit pas qu'on s'en occupât ; mais l'addition de ces mots, *s'en rapportant ladite Cour à la prudence du Roi*, explique suffisamment les raisons de prudence qui l'ont déterminé.

On vient d'imprimer *Récit de ce qui s'est passé le 15 à l'assemblée des chambres du Parlement.*

1 *Janvier*. On apprend que Madame la Présidente de St. Vincent vient de mourir, au couvent où elle étoit enfermée.

2 *Janvier* 1779. Il se trouve aussi des plaisans dans la Société royale de médecine, & voici une facétie qu'elle répand à l'occasion de la cessation des assemblées de la Faculté. Elle est en forme de *Bulletin*, du 19 Décembre 1778.

„ La Faculté de médecine a passé une très „ mauvaise nuit; sa tête est toujours très em„ barrassée, les membres roides; le pouls dur, „ la langue mauvaise & noire, tout le corps „ plein de vent. Ce qui en sort, est mal digé„ ré & de mauvaise qualité. L'affaissement est „ général dans toute la machine, qui ne fait „ plus ses fonctions depuis hier au soir: tout „ ceci est la suite d'un mauvais régime.

„ L'usage des bains & de l'ellebore n'a rien „ produit de satisfaisant; on craint d'être obli„ gé d'en venir à des remedes violens & que „ la crise n'entraîne une desorganisation né-

„ cessaire dans un corps sans action & qui lan-
„ guit depuis longtems. "

(*Signé*) Bon Sens.

Le Docteur Paulet, plus piqué au jeu que les autres, avoit offert de chansonner à son tour les facultaires dans un vaudeville; mais les sociétaires se sont refusés à cette vengeance, qui s'exécute & ne se propose pas en public.

3 *Janvier* 1779. La faculté de médecine fonde la clôture de ses écoles sur l'arrêté du Conseil qui dissout son comité; en conséquence elle n'a point obtemperé à la lettre de M. le Garde des sceaux, mais arrêté des représentations. On croit que l'université va intervenir pour cette fille molestée & vexée horriblement.

3 *Janvier* 1779. M. de la Dixmerie a eu beaucoup de peine à faire imprimer son *Eloge de Voltaire*, prononcé dans la loge maçonique des neuf sœurs, dont il avoit été membre. Il a surmonté les obstacles du clergé & des ennemis de son héros. L'ouvrage paroît enfin. On ne peut se retracter à la lecture sur le jugement qu'on en a porté. En applaudissant au style, aux tournures, aux images, aux décisions, en général, assez saines de l'écrivain, on continue à lui reprocher de n'avoir donné qu'une analyse chronologique des œuvres de ce grand homme, & d'avoir négligé de l'enrichir de cette foule d'anecdotes, entre lesquelles il avoit à choisir. M. de la Dixmerie a ajouté quelques no-

tes, où il a réparé cette omiſſion, mais bien foiblement; en ſorte qu'on peut prononcer hardiment que l'*Eloge de Voltaire* reſte encore à faire.

Celui-ci eſt dédié à Madame Denis, par une épitre aſſez médiocre: on trouve à la fin une autre épitre en vers auſſi, que le poëte adreſſa au Seigneur de Ferney lors de ſon retour dans cette capitale. On y lit ces vers ſinguliers:

.... Mais dans le temple du Seigneur
Je ſuis un ſimple enfant de chœur
Et j'attache à l'autel ma chétive guirlande:
Envain j'eſſayai quelquefois
De joindre ma débile voix
A celles qui pour vous entonnoient des cantiques.

Cette comparaiſon, rapprochée des cérémonies de l'égliſe, empêcha dans le tems le *Journal de Paris* d'inſérer la piece & les prêtres en ſont en effet ſcandaliſés.

* 3 *Janvier* 1779. On n'a pas encore tiré au clair la querelle du Sr. Parent avec la Dame Roger. L'un & l'autre ſont toujours à la Baſtille. Quelques gens prétendent que ce n'eſt qu'une affaire particuliere, qu'un abus de confiance de la part de la Dame, prête-nom du premier Commis.

4 *Janvier* 1779. Parmi toutes les tracaſſeries du tripot lyrique, il faut diſtinguer la querelle élevée entre les Demoiſelles Beaumesnil & Roſalie. La premiere a écrit une lettre inſérée au *Journal de Paris* du 27 Décembre, où elle ſe plaint que la ſeconde faiſant valoir ſon

antériorité au théâtre de deux mois; accapare tous les rôles des opéra, tant anciens que modernes, quoique sa destination ne dût être à sa réception que de doubler Madame Larrivée, tandis que la sienne étoit de remplacer Mademoiselle Arnoux. Mlle. Beaumesnil a pour Chevalier le Bailli de la Tour, & Mlle. Rosalie M. le Comte de Merci-Argentau. Les amateurs du théâtre lyrique se partagent : il paroît cependant que celle-ci l'emporte, puisque sa rivale annonce sa retraite. On ne peut nier que Mlle. Rosalie n'ait infiniment plus de talent pour le tragique.

4 *Janvier* 1779. Une question assez curieuse en librairie & d'ailleurs intéressante pour les gens de lettres, se présente dans un *Mémoire pour le Sr. Boudet*, libraire, imprimeur du Roi, propriétaire du privilege pour l'impression des œuvres de Bossuet.

Contre Don Deforis, religieux Bénédictin du monastere des blancs-manteaux, éditeur.

Et contre les Sieurs Elmsley & Nicoll, libraires de S. M. Britannique, souscripteurs.

Vivement poursuivi par ceux-ci, le premier appelle en garantie son éditeur, seul coupable des retards qui excitent leurs réclamations.

Epuisé par des avances immenses que l'inexactitude de cet éditeur a rendu stériles, il demande la résiliation d'un traité dont l'inexécution le ruine, en même tems qu'elle le déshonore.

Son adversaire, au contraire, représente

ces deux actions si simples & si légales comme des attentats, dont l'impunité seroit le signal de la décadence des arts & la perte de la littérature ; il ose annoncer au public que le sort des talens en France dépend du succès de sa cause, & que la barbarie est prête à renaître, si la justice ne lui accorde le droit de violer impunément ses promesses.

Tel est l'état de la question présentée par Me. Brousse, avocat, & résolue dans une consultation du 12 Décembre, signée des plus habiles consultans du palais en faveur du Sieur Boudet.

* 4 *Janvier* 1779. On prétend que la Dame Roger avoit entre les mains les fonds du Sr. Parent, pour se rendre adjudicataire de gros immeubles ; ce qu'elle a fait, mais en voulant les conserver pour elle, & qu'elle s'est approprié ainsi pour plus de deux millions d'acquisitions. Il s'en suit que c'est une friponne, qui a trompé un autre fripon, qui vouloit vraisemblablement frustrer ses créanciers.

Cette femme d'un marchand de Lyon, est une vieille coquette, qui a eu des appas, mais sans fortune & y suppléant par beaucoup d'astuce & de manege.

5 *Janvier* 1779. Le morceau du *Panégyrique de Voltaire*, particulier au lieu & que l'orateur de la loge des neuf sœurs pouvoit rendre infiniment plus intéressant, c'est celui où il parle de la réception de ce grand homme comme franc-maçon. Mais, loin de tirer parti de

cette circonſtance, pour faire une apologie vigoureuſe, une digreſſion hiſtorique ſur l'aventure de Naples, un éloge glorieux de la Reine Caroline, la bienfaitrice des freres perſécutés, il s'eſt contenté de repouſſer les ſarcaſmes, les mauvaiſes plaiſanteries & la dériſion des profanes étourdis, condamnant ce qu'ils ignorent. Ce paragraphe eſt tout-à-fait petit, mesquin & puérile.

On peut obſerver à cette occaſion que les loges de France, plus ſenſibles à la bienfaiſance de la Reine de Naples, ne manquent pas de porter la ſanté de cette Souveraine entre celles d'étiquette dans les banquets.

6 Janvier 1779. Les éleves pour la danſe de l'opéra, ouvrent enfin leur ſpectacle demain & commencent par une pantomime, intitulée *la Jéruſalem délivrée*, tirée du Taſſe. Il y a eu aujourd'hui, ſuivant l'uſage, la répétition des Miniſtres, qu'on fait devoir préſider partout & avoir la fleur de tout.

7 Janvier 1779. Le public n'étant pas content de l'édition de Boſſuet en 12 volumes in 4°. faite en 1741, le Sr. Boudet avoit imaginé de lui en donner une nouvelle à lui ſeul. Il avoit choiſi pour éditeur l'abbé Lequeux, moyennant une penſion viagere de 500 livres. Cet homme de lettres s'étoit chargé de revoir, corriger, annoter, augmenter la collection annoncée. En moins de dix-huit mois le plan de l'édition fut tracé, la diſtribution des matieres établie, & cinq volumes imprimés preſque en

entier, lorſque la mort vint l'arrêter. Le propriétaire du privilege eut recours à Dom Deforis, & le 24 Décembre 1768 ils ſignerent une convention double, par laquelle le religieux s'obligeoit de faire le ſurplus du travail entrepris, & le libraire de lui accorder pour honoraires une penſion de 1000 livres ſa vie durant, outre pluſieurs cadeaux utiles & agréables.

Un Proſpectus du premier Août 1769 fut répandu par Dom Deforis, où il promit 25 volumes in 4°., dont ſix paroîtroient dans le courant de 1770, ſix autres environ un an après & le reſte ſucceſſivement d'année en année. Cependant, depuis & juſqu'à ce jour il n'a encore été livré aux ſouſcripteurs que les ſix premiers volumes déjà préparés par l'éditeur défunt. L'imprimeur a envain ſollicité le Bénédictin de tenir ſon engagement; celui-ci s'excuſe ſur ce que le terme de ſon enfantement ne peut être fixé comme celui de l'enfantement phyſique.

Le Sr. Boudet ayant été attaqué en indemnité par les deux ſouſcripteurs énoncés, a ſon recours contre l'éditeur; il preſente un tableau, par lequel il eſt à découvert de plus de 200,000 livres. Il demande que le traité ſoit réſilié, ſauf à payer au religieux ce qu'un cenſeur eſtimera devoir lui être dû. Tel eſt l'état de la queſtion, ſur laquelle on attend un jugement.

7 Janvier 1779. L'opéra d'*Helié*, joué avant-hier, a eu un ſuccès apparent aſſez con.

ſidérable, ſi l'on en juge par des applaudiſſe-mens nombreux, ſoutenus, réiterés à tous les actes & par des *bravo* fréquens. Cependant, comme tous les *Gluckiſtes*, *Picciniſtes*, *Bouffoniſtes*, *Ramiſtes*, *Lulliſtes* ſont contre l'auteur, ils ſe réuniſſent à dire qu'il ne faut pas en croire les battemens de main, & qu'ils ne ſont dûs qu'à une cabale gagnée.

D'un autre côté, comme l'exécution a été très vicieuſe, les partiſans du Sr. Floquet préſument & aſſurent qu'il ne peut que gagner avec le tems. Entre les acteurs, la Dlle. la Guerre faiſant le principal rôle, a joué déteſtablement & tous ceux qui ſavent l'anecdote l'excuſent. Elle avoit perdu le jour même ſon amant, le Sieur la Caſſaigne, apothicaire, & que les camarades de l'actrice décoroient plaiſamment du titre de premier commis de la guerre.

7 *Janvier* 1779. Les partiſans du Maréchal de Richelieu affectent de répandre la rumeur que Madame la Preſidente de St. Vincent, d'après l'impulſion de ſon confeſſeur, a déclaré publiquement avant de mourir, qu'elle étoit l'auteur des faux billets. Cet aveu, trop précieux à l'accuſateur, n'eſt point aſſez authentique pour mériter quelque créance. S'il étoit vrai, la nouvelle en auroit déjà été annoncée dans tant de feuilles publiques qui paroiſſent journellement. La famille de l'accuſée aſſure que ce bruit eſt dénué de tout fondement & qu'elle a, au contraire, proteſté toujours tenir les billets, vrais ou faux, du Maréchal.

8 *Janvier*. Extrait d'une lettre d'Amsterdam du 1 Janvier 1779. Vous ne nous parlez point d'une fameuse ode qui paroît chez vous au sujet du démembrement de la Baviere, dans laquelle il regne la plus grande hardiesse & qui est dans le goût des *Philippiques* de la Grange-Chancel, comme vous en jugerez par la strophe suivante :

Frémissez, Bavarois! je vais nommer le traître,
Dont la main criminelle osa forger vos fers:
Le fourbe, à vos regards indigne de paroître,
Est l'infâme Rithers.

On ne connoît point en effet cette ode dans ce pays-ci, & il est à présumer qu'elle a plutôt été composee en pays étranger.

8 *Janvier*. On a mis dans l'Almanach Royal, au devant du nom du Cardinal de Guemenée, ces trois lettres : S. A E., qui veulent dire *Son Altesse Eminentissime*. Les Princes du sang, qui ne reconnoissent d'Altesse qu'eux en France, en sont furieux ; ils exigent qu'on mette un carton dans les exemplaires non délivrés, & qu'on annonce dans les papiers publics la fausseté de cette innovation. M. Pidansat de Mairobert, le censeur de cet almanach, a reçu de vifs reproches de l'avoir laissé s'y glisser. Ce livre, par cette raison, est un des plus vétillards, des plus difficiles & des plus ennuyeux à examiner.

8 *Janvier*. Simon Mathurin Lantara, de Fontainebleau, mort le 22 du mois de Décem-

bre à l'hôpital, eſt un de ces artiſtes obſcurs & malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trepas. Il étoit né avec l'inſtinct du génie. Dès ſes plus tendres années il deſſinoit des payſages ſur les portes des maiſons, & par le ſeul effort de ſon talent, ſans éducation, il étoit parvenu dans ſon art à un point de perfection étonnant. Il n'étoit occupé que d'un genre, pour lequel il avoit un goût irréſiſtible. On le voyoit ſouvent les yeux fixés ſur un ſombre orage, ou ſur un brillant crépuſcule, ſe pénétrer des jeux bizarres de la nature. Perſonne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excelloit dans la perſpective aërienne: la vapeur de ſes payſages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain: ſes matinées reſpirent une fraîcheur raviſſante. On a de lui des ſoleils levans & couchans, dignes de piquer la curioſité des amateurs: ſes clairs de lune ſont d'un argentin, où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître une vérité unique. L'indigence le forçoit à travailler à peu de fraix pour exiſter, & des maîtres impérieux trafiquoient de ſes ouvrages, ſe les attribuoient, &, non contens d'en ravir le lucre, s'en faiſoient auſſi une réputation.

On doit ſavoir gré à M. l'abbé *Raby* d'avoir fait connoître cet artiſte preſque ignoré, par une lettre inſérée au *Journal de Paris* du cinq Janvier de cette année.

9 *Janvier* 1779. Le jour de l'an le Comte d'Artois & le Duc de Chartres, pour s'amu-

ſer, avoient fait une liſte à ſept colonnes, dans chacune deſquelles ils claſſoient toutes les femmes préſentées, qui venoient faire leur cour à Verſailles: ces ſept colonnes étoient *Belles*, *Jolies*, *Paſſables*, *Laides*, *Affreuſes*, *Infâmes*, *Abominables*. Une ſeule s'eſt trouvée inſcrite dans la premiere colonne, & deux dans la ſeconde. Les méchans de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette liſte & d'en faire part aux femmes étiquettées. Entre celles-là étoit la Marquiſe de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'eſt pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'eſprit & du plus malin. Quelques jours après elle s'eſt trouvée à ſouper au palais royal. Le Duc de Chartres eſt venu cauſer avec elle; la Marquiſe l'a reçu bien froidement. Il s'en eſt ſuivi une explication; le Prince s'eſt aſſez mal défendu; Madame de Fleury outrée a fini par dire: *heureuſement, Monſeigneur, il y a à appeller de votre jugement; on ſait que vous ne vous connoiſſez pas mieux en ſignalemens qu'en ſignaux*. Le Duc de Chartres eſt reſté fort ſot.

10 *Janvier* 1779. *Hellé* eſt une Princeſſe de *Colchos*, fille d'*Athamas* qui, en mourant, la confia à la Reine de *Thebes*, *Ino*. ſa ſœur: *Neptune*, ſous le nom d'*Arſame*, eſt amoureux de la premiere & aimé de la ſeconde. Il revient vainqueur réclamer la main d'*Hellé*, qui lui a été promiſe par ſon pere. Sa rivale jalouſe, outrée de ne pouvoir s'attirer les hommages du héros, a recours à *Elphingor*, magicien,

qui par ſes preſtiges perſuade à *Hellé*, ou plutôt lui fait voir que ſon amant eſt infidele; elle ne peut tenir à ce ſpectacle & malgré les proteſtations d'*Arſame*, ſe réſout à quitter cette cour: *Elphingor*, pour calmer mieux les inquiétudes & la rage d'*Ino*, excite une tempête, qui fait périr la malheureuſe fugitive. *Neptune* étonné d'un orage qu'il n'a point excité, en apprend la cauſe, ſe fait connoître à la perfide qui ſe tue de deſeſpoir, & ordonne aux flots mutinés de lui rapporter ſon amante, qui retrouve le Dieu de l'onde dans *Arſame*: il l'admet dans ſon palais à partager ſon empire, il lui donne celui de la mer, où elle a été ſubmergée, qui doit deſormais porter ſon nom & s'appeller l'*Hellespont*.

Tel eſt ce poëme médiocre, dénué de bon ſens en beaucoup de choſes, mais qui a cela de commun avec tant de paroles d'opéra & même de tragédies, qu'on pardonne ce défaut & n'eſt pas auſſi déteſtable qu'on le veut repréſenter: il offre des ſituations, il y a des ariettes, qui fourniſſent au chant & le dénouement en eſt des plus pittoreſques qu'on puiſſe voir.

Il paroît que dans le principe M. de la Boullaye, Maître des requêtes, Intendant d'Auch, fol de la muſique, aſpirant au titre d'amateur, & protecteur du Sieur Floquet, avoit eu le projet de s'attribuer ce poëme qu'il avoit acheté d'un inconnu, ſi perſonne ne le réclamoit & s'il étoit goûté du public.

Depuis le Sr. le Monnier, ayant trouvé les

paro-

paroles d'*Hellé* entre les mains de Floquet, a cru reconnoître un ouvrage qu'il avoit anciennement composé & laissé à l'écart, sur les jugement & refus de Mondonville, auquel il l'avoit confié.

Cet Opéra étoit d'abord en cinq actes: M. de la Boullaye en ayant fait l'acquisition, consulta Crebillon le fils; celui-ci le trouva susceptible de beaux effets en musique, pourvu qu'il fût retouché & élagué. Le Magistrat le mit en quatre actes, avec son blanchisseur, & c'est ainsi qu'il fût confié à Floquet: on prétendit qu'il n'étoit pas encore assez resserré, & le Sieur Alphonse, frere du Sieur de Vismes, l'a réduit en trois actes, tel qu'il est aujourd'hui.

M. & Madame de la Boullaye jettent les hauts cris & jurent que cette tragédie lyrique étoit infiniment meilleure avant; ils assurent qu'on l'a mutilée & massacrée horriblement, qu'on lui a ravi tout ce qu'il y avoit de mieux.

11 *Janvier* 1779. Les Ducs & Pairs interviennent dans le procès qu'excite à la cour l'usurpation du Cardinal du Guemenée. Celui-ci se defend & se prévaut d'un Mémoire, concernant le college de Louis le Grand, dont il est premier administrateur, imprimé, où le Président Rolland & l'Abbé d'Espagnac, membres du Parlement, lui ont prodigué ou du moins passé ce titre en très gros caracteres. Ce Mémoire a été présenté dans le tems au

Roi, au Garde des Sceaux & au Premier Préſident, ſans aucune réclamation.

M. de Miromesnil a mandé le Sr. le Breton, l'imprimeur, qui s'eſt autoriſé de ce titre & exemple. On attend que le Roi prononce & l'on inſtruit l'affaire par devant M. le Comte de Maurepas.

11 *Janvier* 1779. Il faut ſe rappeller le décret lancé par le Grand-conſeil contre le Sr. Gudin. Cet auteur a été compris dans une ſorte d'amniſtie accordée à l'occaſion des couches de la Reine & s'eſt trouvé maître de revenir à Paris. Mais outré de ſa perſécution, il n'en eſt pas plus ſage, il répand aujourd'hui manuſcrit, il eſt vrai, & ſans le ſigner, un conte intitulé *Madame Hermiche*, apologue; bien propre à lui attirer une ſeconde fois l'animadverſion de cette cour, ſi elle pouvoit acquérir les preuves néceſſaires. Le morceau, comme littéraire, n'eſt point mal fait; il eſt aſſez leſtement narré & très malin.

11 *Janvier* 1779. Si l'on en croit les diverſes anecdotes rapportées ſur le Roi, ce Prince, par une union bien rare, joint la fineſſe la plus galante à la plus aimable bonhommie. Voici deux traits récens dans l'un & l'autre genre.

On ſait que les cours vont complimenter S. M. à l'occaſion des couches de la Reine. La Cour des aides étant entrée chez le Roi, il n'a dit autre choſe à ces magiſtrats, ſinon : *ſont-*

ce-là vos chaiſes? Il regardoit en même tems les chaiſes à porteurs, dans lesquelles ils s'étoient fait porter au pied de l'eſcalier : ſur la réponſe affirmative, il s'eſt mis à ricaner franchement & a ajouté : *vous ne ſavez donc pas marcher à pied, vous autres*? & ils ſe ſont retirés.

On a lu l'éloge de M. Necker dans quelques discours tenus au Parlement d'Angleterre. Le Roi ſe les a fait repréſenter, en a été enchanté & la premiere fois que le Directeur général des finances eſt venu travailler avec lui, il lui a demandé s'il ſavoit l'anglois? Il a répondu que oui : „ moi, je veux l'apprendre, " a continué le Roi; „ j'en ai dejà même traduit quel„ que choſe, " & lui donnant en même tems un papier : „ faites-moi le plaiſir de me dire, „ ſi c'eſt bien." M. Necker a trouvé ſes louanges, que le Monarque ſembloit ainſi ratifier.

Malheureuſement, la premiere anecdote eſt rapportée par des magiſtrats, témoins oculaires & auriculaires : la ſeconde eſt un bruit vagüe de cour & de ville.

11 *Janvier* 1779. La ſeconde repréſentation d'*Helié* n'a point été heureuſe & l'on regarde déjà cet opéra comme tombé. Les connoiſſeurs admirent la muſique du ſecond acte, mais trouvent que celle du premier & du troiſieme ne ſont pas du même jet. On continue à reprocher beaucoup de pillage au Sr. Floquet, auquel on accorde du goût & point de génie.

12 *Janvier*. On a remarqué une obſervation de *Monſieur*, au baptême de Madame, fille du

Roi. On ſait que ce Prince tenoit l'enfant ſur les fonts pour le Roi d'Eſpagne. Le grand aumônier lui a demandé quel nom il vouloit lui donner? *Monſieur* a répondu: „ mais ce n'eſt „ pas par où l'on commence; la premiere „ choſe eſt de ſavoir quels ſont les pere & „ mere; c'eſt ce que preſcrit le rituel. " Le Prélat a repliqué que cette demande devoit avoir lieu lorſqu'on ne connoiſſoit pas d'où venoit l'enfant; qu'ici ce n'étoit pas le cas & que perſonne n'ignoroit que Madame étoit née de la Reine & du Roi. Son Alteſſe Royale non contente, s'eſt retournée vers le curé de Notre Dame, préſent à la cérémonie, a voulu avoir ſon avis, lui a demandé ſi lui curé, plus au fait de baptiſer que le cardinal, ne trouvoit pas ſon objection juſte? Le curé a repliqué avec beaucoup de reſpect, qu'elle étoit vraie en général, mais que dans ce cas ci il ne ſe feroit pas conduit autrement que le grand aumônier: & les courtiſans malins de rire. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'eſt que *Monſieur* a beaucoup de goût pour les cérémonies de l'égliſe, eſt fort inſtruit de la lithurgie & ſe pique de connoiſſances en tout genre.

12 *Janvier* 1779. Extrait d'une Lettre de Cambrai du deux Janvier 1779. . . . Il eſt bien fâcheux que cette ville n'appartienne plus aux Eſpagnols & que le Saint Office y ſoit aboli: notre Archevêque vient de tenir un *Auto-da-fè*, qui le prouve bien digne de jouer le rôle de Grand Inquiſiteur. On faiſoit l'an-

née derniere la vente des livres d'un chanoine, à laquelle ce prélat assistoit. Entre ces livres se trouvoit un exemplaire de *l'Histoire du Commerce & des Etablissemens des Européens dans les Indes, par l'abbé Raynal.* Quand on l'annonça, tout le monde fut surpris d'entendre Monseigneur enchérir & le pousser; il le poussa tant qu'il lui restât; alors le jettant dans le feu de la cheminée: „ voilà, dit-il, Messieurs, qui doit réparer le scandale que je „ vous ai pu causer: tel est l'usage que je „ voulois faire de cet ouvrage abominable."

Le prédécesseur avoit dans son cabinet le portrait du Pape Ganganelli, comme un modele qu'il ne vouloit pas perdre de vue: M. de Fleury, qui n'en fait pas tout-à-fait le même cas, a ordonné qu'on le plaçât dans ses lieux à l'angloise.

13 *Janvier* 1779. L'*état de la Marine* en forme d'almanach pour cette année, ne paroît pas encore. Le Ministre en a suspendu l'impression. On prétend qu'il veut y faire insérer des changemens; ce qui annonceroit une promotion; on dit qu'elle n'aura lieu qu'au commencement de Février.

13 *Janvier* 1779. Il paroît que l'Académie se propose de rendre l'assemblée pour la réception de Mr. Ducis la plus brillante qu'il y ait encore eue, afin d'égaler, s'il est possible, la gloire du héros défunt, qu'il s'agit de célébrer. M. d'Alembert a déclaré que ce jour devoit être consacré tout entier à sa mémoire

& qu'il s'abſtiendroit de lire aucun éloge étranger. On ſe fait inſcrire avec empreſſement depuis l'élection & tous les billets ſont déjà retenus. Cela n'a pas empêché les plaiſans de rire ſur le compte du récipiendiaire. Comme il a été admis dans ce corps preciſément au tems où les divers ſpectacles de Paris, même les forains, donnoient *gratis* entrée au peuple en réjouiſſance de l'accouchement de la Reine, on a dit que les bateleurs du Louvre avoient auſſi donné leur *gratis*: pur jeu de mot, car il y a la moitié des membres de la compagnie qui ne valent pas M. Ducis.

14 *Janvier* 1779. L'abbé de l'Attaignant, le fameux chanſonnier, vient de mourir dans un âge très avancé, malgré ſes débauches. Il s'étoit converti depuis quelques années & il faut ſe rappeller que c'étoit l'abbé Gauthier, le confeſſeur de M. de Voltaire, envoyé à ce poëte par ſon confrere, qui avoit opéré ce miracle. Il étoit difficile que dans le cours de ſes vaudevilles l'abbé de l'Attaignant n'offenſât perſonne. Un des mécontens voulant lui donner la rétribution ordinaire, ſe trompa & s'adreſſa à un autre, chanoine de Rheims comme lui, qui lui reſſembloit beaucoup: le chanſonnier en plaiſantoit depuis & l'appelloit *ſon receveur*. On peut juger par ce trait combien l'abbé de l'Attaignant, d'une famille honnête & même diſtinguée dans la robe, avoit toute honte bue; il étoit auſſi exclus de la bonne

compagnie, dont il auroit pû faire l'amusement par ses saillies & sa gaieté.

14 *Janvier* 1779. Par une lettre de l'Abbesse du lieu où est morte Madame la Présidente de Saint Vincent, en date du 9 de ce mois, elle rend compte à Madame de Castellanne, Dame pour accompagner Madame Victoire & parente de la défunte, des circonstances de cet événement. Il en résulte, que non seulement les bruits répandus par les partisans du Maréchal de Richelieu sur son aveu prétendu d'avoir fabriqué les billets, sont faux, mais que pendant une maladie de langueur qui a duré plusieurs mois & opéré chez elle une conversion totale, elle a persisté dans ses dire en justice.

15 *Janvier*. Quoique le Journal de Me. Linguet annonce une licence des plus extrêmes, il a cependant un censeur ici & il ne s'y distribue qu'avec son attache. Ce censeur est ignoré du public & vraisemblablement de l'auteur même, pour qu'il ne soit pas en bute à ses fureurs. Le No. 30 a été longtems à l'Index & l'on a exigé un carton, ce qui se remarque sensiblement. On assure que la lacune remplie concernoit le Chancelier; que l'apologiste de tous les monstres, à l'occasion de la lettre écrite par M. de Maupeou au Roi pour réclamer les honneurs de sa charge aux couches de la Reine, partoit de-là & en faisoit un éloge pompeux & digne du héros. Cela peut s'éclaircir par les exemplaires répandus chez l'étranger & non cartonnés, sans doute.

16 *Janvier* 1779. La loge des Neuf Sœurs s'enrichit chaque jour de l'acquisition de quelque homme célebre : aujourd'hui ont été initiés Mrs. le Mierre & Vernet ; le premier est auteur d'un poëme sur la Peinture, & le second un Peintre célebre. C'est ce qui a fourni matiere au Chevalier de Cubieres d'enfanter l'impromptu suivant :

Muses, ouvrez-leur votre temple,
A ces deux artistes chéris ;
L'un imite *Linus*, l'autre égale *Zeuxis* :
L'un donne le précepte en ses savans écrits,
Dans ses brillans tableaux l'autre donne l'exemple.

16 *Janvier*. Le Sieur Noverre, maître des ballets de l'opéra, a écrit une lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, en date du 25 Décembre, où il leur apprend que ses camarades, tant du chant que de la danse, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine doivent donner trente louis de dot à la premiere fille pauvre à marier qui leur sera indiquée par le bureau de la ville. Ils doivent faire les frais de la nôce & du banquet, qui aura lieu au Wauxhall d'hiver. Les nouveaux époux, ainsi que leurs familles, seront servis par les talens & les arts agréables : & il en doit résulter une fête très propre à exciter l'ardeur des curieux. En conséquence il annonce que l'on a ouvert une souscription chez le Sr. Rouen, notaire, où les amateurs pourront déposer un Louis, le prix du billet d'entrée ;

trée ; la ſomme réſultant de cette ſouſcription, ſera conſacrée à la premiere nourriture de l'enfant de ces époux.

Il a ajouté, que la dot ſera dépoſée chez Mlle. Guimard, nommée tréſoriere de l'opéra. Un plaiſant a fait ſur cette qualité de la Terpſicore moderne le quatrain ſuivant :

C'eſt Guimard qu'on vient d'élire
Tréſoriere à l'opéra :
On a raiſon, car elle a
La plus grande tire-lire.

17 *Janvier* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du *gratis* de l'Académie :

Le fauteuil à Ducis !
Eh ! oui : l'Académie
Veut donner ſon gratis
Comme la Comédie.

Comme on parloit beaucoup des prétentions du Marquis de Condorcet à la place de M. de Voltaire & que ce candidat s'appuyoit ſur les éloges du défunt, qui l'avoit en quelque ſorte déſigné ainſi ſon ſucceſſeur, on a fait cette autre épigramme :

N'eſt-ce pas Condorcet, qui ſuccede à Voltaire ?
Voltaire l'a nommé : tant pis, dit un cenſeur ;
Auguſte auſſi nomma ſon ſucceſſeur,
Et ce ſucceſſeur fut Tibere !

17 *Janvier* 1779. Le bon mot de la Marquiſe de Fleury ſur le Duc de Chartres, a fait

la plûs grande fortune à Verſailles, & cette foule de femmes intéreſſées à ſe venger l'ont publié en profuſion. Il n'eſt guere poſſible que ce Prince ſe releve du ridicule & de l'infâmie qui en réjaillit ſur lui; car il perſiſte à reſter inſenſible: ce qui indigne les gens même de ſa maiſon, convaincus qu'il n'eſt pas coupable.

17 *Janvier* 1779. Le Cardinal de Guemenée a enfin déſavoué l'Imprimeur le Breton, qui a été vivement réprimandé par le Garde des ſceaux. On ſent bien qu'il n'a point fait de ſon chef une pareille addition; mais ſon Eminence a été bien aiſe de s'en tirer ainſi. Cependant les Princes, les Ducs & Pairs ne l'en tiennent pas quitte, & veulent que ce déſaveu ſoit authentique.

* 17 *Janvier* 1779. On ſait la détention du Sr. le Bel. Il paroît éclairci que l'accuſation formée contre lui eſt une accuſation de faux dans l'a perception des droits des Domaines du Comte d'Artois. Il a ſubi pluſieurs interrogatoires ſur différens objets relatifs à des faits qu'il dénie. Il a demandé que ſon procès fût inſtruit dans la forme judiciaire, & l'on croit qu'il ſera inceſſamment transféré au Châtelet, où il prétend ſe juſtifier. Mais comme il ne le peut faire qu'en inculpant de plus graves perſonnages, on doute qu'il obtienne cette juſtice.

18 *Janvier* 1779. La Faculté s'eſt aſſemblée le treize pour recevoir de nouveaux ordres du Roi, & S. M. ayant révoqué ſon interdiction

du comité, elle a repris la plénitude de ses fonctions. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait chansonnée & épigrammatisée. Voici une des meilleures pasquinades sur la circonstance :

Plus de mort! plus d'enterrement!
Les médecins ferment boutique;
Oh! dit un curé, doucement,
Ils n'ont pas quitté la pratique.

18 *Janvier*. Le corps de la Librairie & Imprimerie de Paris ne cesse de réclamer contre les deux tarifs portant fixation des droits de réception des Libraires & Imprimeurs & des droits à percevoir pour les permissions d'imprimer; ils ont de nouveau présenté des représentations à M. le Garde des sceaux à ce sujet, & ils y motivent les raisons de leurs réclamations en huit pages d'impression in-4°.

18 *Janvier*. Le Chevalier de Laurès vient de mourir. C'étoit un poëte lauréat de l'Académie, couronné depuis trente ans. Il y avoit peut-être le même tems qu'il sollicitoit de faire jouer une tragédie aux François, & toujours inutilement. Il étoit auteur d'une traduction de Lucain, où il y avoit de beaux endroits & de superbes vers : en un mot, c'étoit un auteur malheureux, mais ayant autant & plus de mérite que plusieurs très prônés, très fêtés aujourd'hui.

19 *Janvier* 1779. Les partisans de M. de Voltaire cherchent aujourd'hui à se dédommager de toutes les manieres du long silence que

leur avoit imposé le gouvernement. Après avoir répandu divers éloges particuliers, après s'être enhardis à en prononcer en public, en parodiant, en quelque sorte, les cérémonies de l'église qu'on lui a refusées, ils entreprennent aujourd'hui son apothéose au théâtre.

Il y a quelque tems que M. le Comte d'Argental, l'un des plus fanatiques partisans de ce coryphée encyclopédique, remit en grand mystere aux comédiens françois un petit drame, intitulé *les Muses rivales*. Il roule sur l'universalité des talens de ce grand maître. Chacune des neuf Muses prétend que l'illustre mort lui appartient, comme ayant excellé dans le genre auquel elle préside, & réclame l'avantage de le présenter au Dieu des Arts.

Comme ce secret étoit celui de la comédie, il a percé : ce qu'on ignore seulement c'est le nom de l'auteur de la piece, le Comte d'Argental paroissant seul & suivant même les répétitions. On attend avec impatience cette nouveauté, qui cependant peut être retardée par une autre, où l'à-propos n'est pas moins nécessaire : c'est une petite comédie de M. Rochon de Chabannes, intitulée *l'amour françois*. Elle est relative aux événemens du jour & de la politique.

19 *Janvier* 1779. On assure qu'on va faire exécuter enfin dans Paris la loi promulguée depuis nombre d'années, pour mettre les cimetieres hors de cette capitale, & qu'avant la fin de l'année elle sera en pleine vigueur.

19 *Janvier* 1779. Les mutins de l'opéra ayant paru dociles un moment aux volontés du Roi, n'ont employé ce tems de calme que pour prendre de nouvelles mesures & cabalent plus fort que jamais. Ils offrent de rendre M. de Vismes du Valgai indemne & de lui faire un pont d'or de 200,000 livres pour en être débarrassés; ils esperent que, fatigué d'une résistance aussi opiniâtre, il cédera enfin.

19 *Janvier.* Comme on ne sauroit donner trop d'authenticité à la refutation des bruits calomnieux répandus par les partisans du Maréchal de Richelieu contre la mémoire de Madame de St. Vincent, voici une copie de la lettre de Madame l'Abbesse du lieu Notre Dame, à Madame la Vicomtesse de Castellanne, à ce sujet, en date du 7 Janvier 1779 & signée *Sœur de la Salle de Rocbemore, Abbesse.*

„ Rien n'est plus faux, Madame, que les „ bruits que l'on répand sur Madame de St. „ Vincent. Non-seulement elle n'a laissé au„ cuns papiers, ni fait de déclaration qui „ puisse prouver de la fausseté dans les Bil„ lets; mais, au contraire, du moment qu'el„ le est entrée ici jusques à celui de sa mort, „ c'est-à-dire, durant l'espace de dix mois „ entiers, elle a toujours assuré que les Bil„ lets lui avoient été réellement donnés par „ sa partie adverse, & que le seul reproche „ qu'elle pouvoit se faire, étoit de les avoir „ négociés sans son agrément.

„ Ce propos tant de fois répété & sur le-

» quel elle n'a jamais varié, malgré la légé»
» reté ordinaire de son esprit, doit être, ce me
» semble, un fort préjugé en sa faveur; j'ajoute
» de plus, que les grands sentimens de religion
» qu'elle a montrés pendant cinq mois de ma»
» ladie & dans lesquels elle est morte, ache»
» vent de la tourner en certitude. Telle est,
» Madame, la façon de penser de toutes les
» personnes qui l'ont connue & suivie de plus
» près, depuis son entrée dans ma maison.

» J'ai l'honneur de vous répéter, que Ma»
» dame de St. Vincent n'a rien laissé ni rien
» dit, qui puisse prouver contre elle au sujet
» de sa malheureuse affaire. L'on ne doit pas
» attendre non plus qu'il y ait rien en sa fa»
» veur, puisque tous ses papiers lui avoient
» été enlevés au commencement du procès,
» comme il est porté dans ses Mémoires.

» Je voudrois, Madame, pour votre tran»
» quillité, pouvoir en effacer la mémoire, &
» vous faire oublier tous les chagrins qu'il
» vous a causés; c'est dans l'assurance de ces
» sentimens que j'ai l'honneur d'être, Mada»
» me, &c. "

20 *Janvier* 1779. On est fort attentif au procès de Keppel, parce que toutes les pieces en devant être publiques, il en résultera par contre-coup beaucoup d'éclaircissemens sur le combat d'*Ouessant*, à charge ou à décharge. On a déjà vu dans les chefs d'accusation, qu'après avoir reproché à cet Amiral d'avoir deshonoré le jour même le Pavillon Anglois par

des manœuvres annonçant une fuite, on ajoute que le lendemain il n'avoit pas poursuivi les François qui fuyoient & dont plusieurs vaisseaux étoient encore à sa vue.

20 *Janvier*. On a lu dans la gazette de France que le Sr. Parmentier avoit présenté au Roi un pain fait en entier de pommes de terre, qui ne revenoit pas à plus de cinq liards la livre. Quand on a rendu compte du fait, on s'est abstenu de parler du prix, parce que ce bon marché étoit contesté. Il est éclairci aujourd'hui qu'un pareil pain reviendroit à plus de dix sols la livre, & l'on fait de graves reproches au Ministere d'avoir laissé insérer dans un papier, renommé du moins pour la véracité, un calcul aussi étrangement erronné.

21 *Janvier* 1779. *Hellé* est retirée, & il en résulte une contestation entre le Sr. Floquet & le Sr. de Vismes. Ce dernier avoit acheté l'opéra en question 10,000 livres, mais avoit pris des termes, dont les époques se marquoient par celles des représentations; ensorte que, *Hellé* n'en ayant eu que trois, le surplus du marché se trouve ainsi annullé indispensablement.

21 *Janvier*. M. le Garde des sceaux a eu la foiblesse d'écrire une lettre circulaire à tous les censeurs depuis quelques jours, pour leur défendre de rien laisser passer dans les manuscrits qu'on leur présentera, concernant directement ou indirectement l'ancien procès élevé entre la feue Présidente de St.-Vincent & le Maréchal Duc de Richelieu. On voit clai-

rement que c'eſt une manœuvre de ce dernier, qui, après avoir fait répandre par ſes émiſſaires dans le public que Madame de St. Vincent s'étoit rétractée à ſa mort, voudroit que cette calomnie tînt & reſtât ſans éclairciſſemens.

21 *Janvier* 1779. On ne ſait à quoi aboutiront les cabales des ſujets de l'opéra; mais on commence à craindre très ſérieuſement que ſans réuſſir pour leur compte, ils ne dégoûtent M. de Viſmes au moment où, après avoir ſurmonté la repugnance du public, cet adminiſtrateur commençoit à ſe concilier par ſon zele. Jamais le théâtre lyrique n'avoit été ſi varié en nouveautés: dans un mois M. de Viſmes a mis ſept opéra ſur pied.

Tout recemment encore il a fait exécuter *il geloſo in cimento*, ou *le jaloux à l'épreuve*, opéra bouffon en trois actes del Signor Anfoſſy.

22 *Janvier*. Une des parties de l'adminiſtration, ſans doute, la plus difficile à bien conduire, c'eſt celle qui concerne les Enfans-trouvés. Trop de ſévérité provoqueroit à des crimes qui font frémir la nature; trop de facilité & d'indulgence augmente le libertinage & l'indifférence maternelle, ſources d'abus pernicieux.

On a obſervé qu'il vient tous les ans à la maiſon des enfans-trouvés de Paris plus de deux mille enfans nés dans des provinces très éloignées de la capitale: ces enfans, confiés à des voituriers publics, diſtraits par d'autres intérêts, d'ailleurs dans toutes les ſaiſons

& ſans précautions, périſſent en foule & l'on calcule qu'il en échappe à la population plus des neuf dixiemes.

En outre, le nombre de ces enfans-trouvés augmente chaque année, parce que les pere & mere, pour ſe ménager une plus grande aiſance, ſacrifiant les ſentimens de la nature à ces vues ſordides, uſent de ce moyen de ſe débarraſſer des leurs.

Le gouvernement a pris le parti d'uſer d'abord de la voie des exhortations & corrections paſtorales, pour arrêter ce deſordre, & comme vraiſemblablement ce moyen ſera peu efficace, il ſe propoſe d'en chercher d'autres.

En attendant, par un Arrêt du Conſeil du 10 de ce mois, il cherche à obvier aux abus provenant des envois & conducteurs éloignés.

22 *Janvier* 1779. Les ſpectacles de Madame de Monteſſon ont recommencé depuis peu. On a joué avant-hier une piece nouvelle de cette Dame, en un acte & en proſe, intitulée *le voyageur comme il y en a peu*, qui a paru charmante & a eu le plus grand ſuccès. C'eſt un jeune homme de qualité, doué de tous les talens, qui en profite pour mieux s'amuſer & s'inſtruire dans ſes courſes. Il joue tantôt le rôle d'un poëte, tantôt celui d'un peintre, quelquefois celui d'un muſicien, & il change de nom ſuivant ces diverſes profeſſions. Il arrive dans une cour, où il reprend ſon véritable état & plaît à une femme diſtinguée: pour l'éprouver, il ménage pluſieurs incidens, par

lesquels elle apprend ses différentes métamorphoses; ce qui le fait passer pour un aventurier: cependant ne pouvant vaincre son amour elle a une explication avec lui, où il lui avoue sa naissance, mais déguisée encore sous le nom qu'il porte, parce qu'il a été obligé de fuir après avoir tué un rival, précisément le parent de l'Ambassadeur de France en cette cour & parce qu'il seroit perdu si ce Ministre le connoissoit. Coup de théâtre frappant, en ce que cette Dame lui déclare qu'au contraire, ne pouvant tenir à sa curiosité sur son compte, elle a chargé ce même Ambassadeur de faire des recherches sur lui. Désolation des deux! il faut qu'il parte; il va le faire, quand l'Ambassadeur survient & par un procédé généreux lui apporte sa grace; ce qui termine heureusement le drame, dont le Chevalier de Bouflers a servi de modele pour le principal héros.

23 *Janvier* 1779. Le Roi, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine, a consacré une somme de 100,000 livres pour marier cent filles: Chacune aura 500 livres de dot, 200 pour le trousseau en outre & 12 livres pour la nôce. Il y a aussi des gratifications proportionnées pour les premiers enfans qui naîtront & les mois seront payés plus cher à celles qui les nourriront.

M. le Noir, en faisant part aux curés de Paris des ordres du Roi, leur a insinué de choisir respectivement dans leur paroisse ce qu'il y aura de plus joli, parce que leurs Ma-

jeſtés pourroient bien avoir la curioſité de les voir. Tous ces mariages ſeront faits en conſéquence à Notre Dame, où chaque paſteur conduira ſes ouailles pour y recevoir la benédiction nuptiale des mains de M. l'Archevêque, qui réclame cette fonction. Il en réſulte une grande difficulté d'étiquette: il ne veut pas que les curés paroiſſent à cette cérémonie en étole: ceux-ci prétendent avoir ce droit & ne pouvoir s'en départir. On croit qu'il y aura du moins proteſtation de leur part.

23 *Janvier* 1779. Les freres Boucherie de Bordeaux ayant manqué, ſe ſont évertués pour réparer leur fortune & ont trouvé une maniere de rafiner le ſucre, de le rendre plus beau, plus ſalubre & moins cher que par la méthode ordinaire. Ils ont aſſuré le Miniſtre de la Marine qu'il y avoit 40 pour cent de bénéfice & M. de Sartine a jugé combien cette découverte feroit avantageuſe. Il leur a promis une récompenſe conſidérable s'ils réuſſiſſoient; il leur a fourni tout ce qui étoit néceſſaire pour commencer les expériences; que deux chymiſtes bien connus, les Sieurs Rouelle & d'Arcet, ont ſuivies, ainſi que d'autres commiſſaires & membres de l'Académie des Sciences. Enfin, après un an de travail, il a été abſolument conſommé ſamedi 16 de ce mois, par la confrontation avec nos ſucres des plus belles qualités, & les inventeurs ſont ſortis victorieux. Il a été reconnu qu'ils ſe paſſoient de feu pour agent, & que dans leur procédé, ils n'em-

ployoient ni eau de chaux, ni sang de bœuf, & ils n'ont pas moins tenu parole sur la diminution des frais. Mais, aujourd'hui qu'il s'agit de payer ces négocians & d'assurer leur sort, le Directeur général des finances s'y refuse, il prétend que cela ne le regarde pas. C'est une suite de la mésintelligence qu'il y a entre ces deux Ministres, trop prouvée par cette anecdote.

24 *Janvier* 1779. *Epitre à M. le Comte de Falckenstein*, (l'Empereur) *sur ce que dans son voyage en France il n'a pas vu M. de Voltaire, comme quelques gazettes avoient annoncé qu'il feroit.* On juge par ce titre que la piece qui paroît imprimée aujourd'hui, est restée longtems dans le porte-feuille de l'auteur. Sans doute, il n'a osé la laisser paroître que depuis la mort du chef de la secte philosophique, qu'on y tourne en dérision, ainsi que son parti. Il y a de la poésie, de l'aisance dans la versification; c'est la maniere de Gresset, quoique ne la valant pas. Rien de neuf & trop de diffusion empêcheront qu'on ne la lise avec un certain plaisir.

25 *Janvier.* La musique de l'opéra bouffon *il geloso in cimento*, a fait grand plaisir aux amateurs; le poëme est détestable, à l'ordinaire.

26 *Janvier.* M. l'abbé Maury, homme de lettres & prédicateur connu, a montré ces jours-ci une fermeté peu commune dans un Ecclésiastique & un Philosophe. Attaqué vers minuit près le palais par trois coquins, il s'est saisi d'un, a mis les deux autres en fuite en criant, & les a fait prendre. On ajoute qu'ayant sçu

que ſon captif étoit neveu de Moreau de l'hôtel-Dieu, il s'eſt abſtenu de rendre ſa plainte.

26 *Janvier* 1779. La cérémonie des mariages eſt fixée au huit. M. le Marquis de Dreux, grand maître des cérémonies, eſt venu ces jours-ci faire meſurer ſous ſes yeux le chœur & la nef de Notre Dame, pour eſtimer le terrein néceſſaire aux cent filles & aux cent garçons, ainſi qu'à leurs témoins, au nombre de huit cents & à la ſuite de leurs Majeſtés; parce qu'en cas que le chœur ſoit trop petit, on feroit une enceinte dans la nef, propre à la cérémonie.

L'Archevêque fort entêté perſiſte à vouloir célébrer ſucceſſivement les cent mariages, quoiqu'on lui ait démontré phyſiquement l'impoſſibilité de les faire tous en peu d'heures & l'ennui inévitable qui en réſulteroit pour leurs Majeſtés. Il s'obſtine à vouloir que les Curés n'aſſiſtent point en étole à la cérémonie, quoiqu'ils lui aient prouvé que c'étoit un droit inhérent à leur qualité.

Comme ni les raiſonnemens ni l'autorité ne peuvent rien ſur M. de Beaumont, on croit que les Curés prendront le parti de céder, en faiſant préalablement en corps une proteſtation.

27 *Janvier*. Les rivaux du Sr. Floquet ſe prévalent aujourd'hui de la chûte de ſon opéra, pour le dénigrer & accréditer l'anecdote qu'il n'eſt pas même auteur de l'*Union de l'Amour & des Arts*; que cette muſique avoit été compoſée par feu Trial, qu'il l'avoit achetée

de sa veuve: tout cela est fort humiliant pour l'amour-propre du jeune compositeur, qui s'étoit aussi trop exalté. Son défaut est d'avoir gâté sa maniere pour la perfectionner; en sorte que son voyage d'Italie, au lieu de lui être utile, lui a été funeste en corrompant son goût.

28 *Janvier* 1779. Le schisme entre les Facultaires & les Sociétaires s'accroît de jour en jour: les premiers affectent le plus souverain mépris pour les seconds; ils refusent de consulter avec eux toutes les fois que l'occasion s'en présente: ceux-ci s'en dédommagent par les graces de la cour qu'ils recueillent & par l'animadversion du ministere qu'ils excitent contre leurs rivaux. On parle encore d'un pamphlet intitulé *la Procession*, ou *le Rêve*, où l'on ressasse les anecdotes les plus scandaleuses des membres de la société.

29 *Janvier*. Les éleves pour la danse de l'opéra donnent aussi avec leur grande pantomime de *la Jérusalem délivrée*, de petites Pastorales, dont les paroles sont plattes & les ballets plus que médiocres; mais on espere que cela s'améliorera. On admire les machines du premier spectacle. Quant à la Salle, qu'on avoit cru bien, on la trouve aujourd'hui incommode & manquée dans ses proportions.

Les autres spectacles forains sont jaloux de celui-ci, comme de raison, & le Sr. Audinot a fait composer une piece intitulée *la montagne délivrée d'une souris*, parodie pantomime mêlée de dialogues, dont le seul titre annonce

ſon projet. On le trouve plaiſant & l'on y rit.

30 *Janvier* 1779. La puſillanimité du gouvernement dans les moindres choſes eſt incroyable : après la lettre miniſtérielle écrite au Sr. de Vismes & manifeſtée au tripot lyrique, on avoit lieu de regarder la choſe comme décidée : les hiſtrions de ce théâtre ne ſe le ſont pas tenus pour dit, ils ont ſi bien intrigué, qu'ils l'emportent & forcent ce chef à ſe retirer, préciſément dans le tems où le public commençoit à lui applaudir & à jouir des heureux efforts de ce novateur. C'étoit d'ailleurs le perſonnage le plus propre à cette direction par un ſang-froid unique ; il étoit inſenſible à toutes les cabales, à toutes les injures & n'en rendoit pas moins juſtice aux talens, lors même qu'il étoit forcé de les punir. On lui compte en argent ſec une ſomme de 100,000 livres ; on lui fait 9000 livres de rentes pendant chacune des huit années reſtantes de ſon bail, & tout cela, joint à environ 150,000 livres dont il aura bénéficié perſonnellement durant ſa premiere année, formera un total de 322,000 livres.

C'eſt la ville qui ſe charge de nouveau de l'adminiſtration de cette machine & aura ſous elle le Sieur le Breton. Ainſi les cabaleurs ont encore échoué dans leur projet, de ſe mettre à la tête & de régir leur ſpectacle à l'inſtar des comédiens : ſeulement, outre leurs appointemens, tous frais prélevés, s'il y a du reſte, on le leur diſtribuera dans une proportion convenable.

31 *Janvier* 1779. Avant de quitter l'administration de l'Opéra, M. de Vismes se propose de remettre *Thesée* de Lully; il veut par ce dernier effort contenter toutes les diverses sortes de spectateurs & faire sa cour même aux partisans de notre vieille & bien vieille musique.

* 31 *Janvier*. La connoissance de l'affaire du Sr. le Bel est attribuée à la Grand-Chambre. On en attend avec impatience la définition, dont il doit résulter des accusations graves contre les principaux officiers du Comte d'Artois.

1 *Février*. L'abbé Mical est un homme né avec un génie naturellement tourné à la méchanique: entraîné par son ascendant, il s'y livre pour son simple amusement & sans aucune prétention à la célébrité; au contraire, il est si modeste que les louanges l'impatientent & le chagrinent. Il est fort dévot & craint toujours les suites funestes que peut avoir le talent, suivant cet axiome religieux, effrayant pour une ame timorée, *scientia inflat*: quoi qu'il en soit, il étoit parvenu à fabriquer une tête d'airain, qui articuloit une phrase entiere; quelqu'un étonné de ce prodige, l'a fait insérer dans le *Journal de Paris*: l'abbé Mical offensé de cette publicité, dans une sainte indignation a brisé cette tête. Ses amis ont été fâchés de son injuste fureur & lui en ont fait des reproches; il les a consolés, en leur déclarant qu'il ne la regrettoit pas beaucoup, en ce qu'elle n'étoit pas au dégré

de

de perfection où il se proposoit de la porter. Il en construit une nouvelle actuellement.

1 *Février* 1779. Une querelle fort singuliere s'est élevée entre deux petits auteurs: on connoissoit depuis plusieurs années une piece de vers très agréable, intitulée *Confession de Zulmé*. Comme elle est dans la maniere de M. Dorat, on la lui attribuoit; d'autres la donnoient au Duc de Nivernois; enfin M. de Pezay l'a réclamée dans le tems & on la lui a laissée. Un nommé Guinguené, mauvais poëte arrivé de Bretagne par le coche, s'est avisé de vouloir se faire une réputation & a fait insérer dans l'*Almanach des Muses* de cette année, différens morceaux de poésie pillés de côté & d'autre, entre autres celui-là. Un autre poëte, appellé Merard de St. Just, a crié au vol & a prétendu que l'ouvrage étoit de lui: il en a résulté une querelle très ridicule, où chaque partie a produit les preuves de sa propriété; mais comme aucune n'a ébranlé la réclamation plus antérieure du défunt, tous deux sont reconnus pour plagiaires.

Ce Guingené a fait exécuter, il y a deux ans, à la cour un mauvais opéra-comique, intitulé *Pomponin*, qui est bien la plus détestable chose qu'on puisse lire & qui n'a pas reparu heureusement.

1 *Février*. Les éleves de la danse ne seront point dispensés d'aller à la foire & n'occuperont pas les boulevards en l'absence des autres jeux, comme ils l'espéroient.

Le Sr. l'Eclufe, qui fe propofoit d'ouvrir inceffamment fon fpectacle dans fa nouvelle falle, fera par la même raifon obligé de différer.

2 *Février. Efope à la Cour* eft une excellente comédie de Bourfault, où fe trouve une fcene de courtifans, auxquels le roi permet de lui reprocher fes défauts; aucun n'en ufe, ils s'accordent tous à le louer outre mefure: un feul ofe dire qu'il aime le vin, qu'il fe grife & que ce vice dangereux dans tout homme l'eft encore plus dans un monarque. Madame de Mailly avoit mis dans le train de boire Louis XV, qui voyant repréfenter *Efope à la Cour*, crut que la Reine l'avoit fait placer à deffein fur le répertoire, trouva que c'étoit une vilaine piece & défendit qu'on la jouât devant lui.

Depuis fa mort les comédiens avoient eu le projet de la reproduire; mais les gentilshommes de la chambre n'avoient pas voulu. Louis XVI trouvant ce titre dans un almanach ou ailleurs, a defiré qu'on repréfentât cette comédie, dont le titre l'a piqué; & bien différent de fon ayeul, il l'a jugée admirable, pleine de morale, bonne pour les Rois & a demandé qu'on lui la donnât fouvent, & en effet elle a déjà été jouée devant S. M. plufieurs fois.

2 *Février* 1779. On a joué hier à la comédie françoife, la petite comédie des *Mufes Rivales*, en un acte & en vers. Cette apothéofe de Voltaire ne pouvoit manquer d'avoir le plus grand fuccès. C'eft une imitation de celle de Moliere, exécutée, il y a quelques

années, mais enrichie de scenes & de particularités relatives au héros.

Le singulier, c'est que, malgré son triomphe, l'auteur persiste à garder l'incognito. On ignore absolument son nom; ce qui donne lieu de l'attribuer à plusieurs qui s'en défendent.

On juge bien qu'il y a beaucoup de spectacle dans cette piece. Pour la completter, on y a joint un ballet, trop médiocre pour ne pas lui faire tort.

3 *Février* 1779. Il y a un grand schisme à la comédie françoise relativement à la Dame Molé, qui vient d'obtenir une pension du Roi vacante, préférablement à la Dame Préville, son ancienne. Celle-ci a d'ailleurs un talent bien supérieur. Les gentilshommes de la chambre se sont excusés sur ce que c'étoit un dédommagement de l'humiliation qu'avoit soufferte la premiere par sa captivité, il y a quelques mois. Mais, comme cette prison étoit méritée, ainsi qu'on l'a vu dans le tems, leur raison est pitoyable & sembleroit encourager la paresse & l'insolence des histrions.

4 *Février*. Le Docteur Carrere annonce un cours de médecine pratique, le premier de son espece; il sera en françois. Ce Professeur l'appelle pratique, parce qu'il cherchera, autant qu'il sera possible, à joindre la démonstration au précepte, en suivant avec ses disciples les maladies dont il parlera. Il expliquera d'abord tout ce qui est relatif à la connoissance de cha-

cune, à ses causes, à ses symptômes, à sa méthode curative: il fera ensuite un choix d'observations puisées dans les auteurs qui en ont écrit; il les commentera: il choisira les plus rares, les plus intéressantes, les plus compliquées, même les plus contradictoires; il mettra de la sorte ses auditeurs en état de les appliquer à la pratique.

5 *Février* 1779. Il paroît des *Réflexions*, imprimées de la part des fiacres & des remises, sur le privilege accordé pour ces voitures à une compagnie. Leur conclusion est d'offrir au Roi 100,000 livres par an, de rembourser les parties intéressées dans l'ancien privilege & de former une communauté. On y détaille les avantages qui en résulteroient pour le gouvernement. Mais c'est une résolution prise de la part de M. Necker, qui persiste dans son projet & assure que tous les inconvéniens sont prévus & levés.

5 *Février*. Il vient de s'établir à Sêve une compagnie, qui a trouvé le secret d'épurer les huiles les plus crasses, de les rendre propres à toutes sortes d'emplois, en leur ôtant le goût & l'odeur; en sorte qu'elles deviennent supérieures aux plus excellentes & sont à beaucoup meilleur marché.

6 *Février*. Le Roi vient de récompenser Messieurs de St. Priest & de Bouillé, cadets gentilshommes du Régiment *Vexin*, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, en les faisant Sous-lieutenans dans ce Régiment &

en leur accordant dispense de deux ans de service pour la croix de Saint Louis.

Voici la Lettre du Ministre au Capitaine Camy, le capteur, en date du 9 Janvier. . . . . J'ai mis sous les yeux du Roi, Monsieur, les témoignages avantageux qui m'ont été rendus de votre conduite dans la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, que vous avez abordé avec un smuler que vous commandiez; S. M. voulant vous montrer sa satisfaction de l'intelligence & de la bravoure que vous avez montrée dans cette occasion, vous a fait don d'une Epée, qui vous sera remise par M. Porquet, commissaire des classes à Calais.

6 *Février* 1779. Le clergé n'a pas vu de bon œil qu'on se préparât à faire au théâtre l'apothéose de Voltaire, & l'Archevêque de Paris s'est remué en conséquence pour l'empêcher. Il a voulu piquer du moins l'amour-propre du gouvernement, qui, après avoir défendu même aux journalistes de parler de ce héros de l'impiété & d'annoncer sa mort, six mois après le laisseroit couronner en public. Le gouvernement, accoutumé aux inconséquences, n'est pas à celle-là près.

On ne sait si c'est pour éviter la fureur des prêtres que l'auteur, malgré son succès, persiste à garder l'incognito. M. le Comte d'Argental, pressé de le faire connoître, assure ignorer son nom. Il dit qu'il a reçu la piece avec une lettre, où l'on lui marquoit la lui adresser comme à un ancien ami & enthousiaste de Vol-

taire, qu'on la foumettoit à fon jugement, & qu'on s'en rapportoit à fon zele pour la mémoire du héros; zele qui, fans doute, procureroit, en cas d'approbation, une prompte exécution de cet ouvrage du moment. On le prioit d'excufer fi l'on ne lui en confioit pas davantage.

7 *Février* 1779. M. Necker, jaloux de mettre les favans de fon côté, vient d'obtenir du Roi pour l'Académie des Sciences une fomme annuelle de 12,000 livres, uniquement deftinée aux Expériences qu'elle jugera les plus importantes & les plus utiles.

7 *Février*. M. de la Blancherie n'a ouvert que le 20 Janvier fes affemblées, qu'il a tranfportées dans un local moins mefquin & plus convenable à fa vafte entreprife. Cet intriguant, qui s'eft décoré du titre d'*Agent général de la correfpondance pour les Sciences & les Arts*, va commencer auffi fon Journal, fous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres & des Arts*. Deux parties forment chaque ordinaire: l'une, fous le titre de *Nouvelles*, contient les *Nouvelles* relatives aux Sciences & aux Arts; l'autre, fous le titre de *Supplément* & fous le nom de différentes villes du monde, offre une notice des ouvrages en tout genre antérieurs à fa publication, & qu'il peut être utile de rappeller, &c.

7 *Février*. La Reine eft enchantée de fon voyage à Paris & dit à tout le monde de ne pas manquer de la venir voir paffer. Comme

le Roi n'a aucun rôle à y jouer, il y sera en simple curieux & c'est la Reine qui le menera. Les deux Majestés s'attendent à de grands applaudissemens.

Ces jours derniers le Roi avec sa gàieté franche a annoncé à ses courtisans qu'il avoit commencé à partager de nouveau la couche de la Reine, & qu'il espéroit avoir fait un Dauphin; du moins qu'il y avoit travaillé de son mieux. Cette nouvelle répandue exprès par les favoris de S. M. jette la joie dans le public & ne contribuera pas peu à procurer des *vive le Roi & la Reine!* à leurs Majestés.

8 *Février* 1779. On a enrégistré vendredi dernier au Parlement des Lettres patentes concernant la cession du Roi à *Monsieur*, du palais du Luxembourg & permission d'ouvrir des rues & de bâtir sur les terreins que *Monsieur* pourra concéder, d'après des plans donnés.

On a enrégistré vendredi aussi des Lettres patentes au sujet des Vœux des religieux, pour lesquels ils sont définitivement fixés à l'âge de 21 ans au moins pour les hommes, & de 18 pour les filles.

8 *Février*. Par une ordonnance de M. le Maître en la Maîtrise particuliere des eaux & forêts de Paris, en date du 1 Février, il est ordonné que, conformément à l'exécution des ordonnances, arrêts, sentences, réglemens concernant la communauté des maîtres oiseleurs de cette ville, chaque maître fournira par égale portion jusques à la concurrence de

400 oiſeaux, aux ſyndics & adjoints d'icelle, pour être par eux lâchés en ſigne de joie & d'allégreſſe le lundi huit de Février, dans l'égliſe de Notre-Dame, lors de l'entré de leurs Majeſtés dans ladite égliſe pour le *Te Deum* qui y ſera chanté en leur préſence, en action de graces de l'heureuſe délivrance & convaleſcence de notre auguſte Reine.

8 *Février* 1779. Les rebelles de l'académie royale de muſique autoriſent leur complot contre le Sieur de Viſmes ſur ſon ingratitude. Ils prétendent que c'eſt à eux qu'il eſt redevable de ſon élevation & que, bien loin de les ménager comme il devroit, il a bientôt oublié leurs bons offices & s'eſt arrogé un deſpotiſme qui ne lui appartient pas : ils veulent lui prouver qu'ayant eu le pouvoir de le faire nommer, ils auront celui de le faire deſtituer.

8 *Février*. Me. Voilquin, Avocat aux conſeils, qui a ſigné les réflexions des fiacres, eſt interdit pour trois mois. Sa punition porte ſur ce qu'il les a fait imprimer ſans autoriſation & ſans litiſpendance ; ce qui eſt contraire au nouveau réglement.

8 *Février*. L'*Eloge de Voltaire* par le Roi de Pruſſe, eſt infiniment rare encore. On n'en peut juger que ſur parole ; des gens de cour & de lettres qui l'ont lu, aſſurent qu'il eſt très médiocre ; qu'il n'a de remarquable que ſon auteur & la circonſtance de ſa naiſſance, au moment où ce Monarque roulant les plus vaſtes projets & faiſant les marches les plus

ſavan-

ſavantes, ſe délaſſoit, comme César, avec les lettres & produiſoit cet écrit, qui lui fait honneur, ſurtout par une ſenſibilité peu commune chez ſes pareils.

9 *Février* 1779. Hier les curés ayant fait, ſuivant l'arrangement, aſſembler leurs ouailles, les ont conduites à Notre Dame en carroſſe de remiſe juſqu'au pont-rouge; là les futurs conjoints, avec les pere & mere, ont mis pied à terre & ſe ſont rendus ainſi à la métropole, où chaque paſteur, revêtu de ſon étole, a célébré ces mariages : on a renvoyé les pere & mere, & les amoureux conjoints ont été menés à l'archevêché, où l'on leur a donné des rafraîchiſſemens: ils ſe ſont trouvés de nouveau à Notre Dame & ſe ſont rangés ſur une double haie, à travers laquelle ont paſſé leurs Majeſtés, accompagnées de toute la famille Royale. Les Princes & Princeſſes du ſang les y avoient précédées ſéparément.

Le cortege étoit de 28 carroſſes; il étoit accompagné de détachemens des gardes du corps, gendarmes, chevaux-légers & des officiers de la fauconnerie.

M. l'Archevêque a donné le même jour une ſeconde bénédiction nuptiale à deux vieillards, unis depuis 50 ans; ils étoient entourés de leurs enfans, petits-enfans & arriere-petits-enfans.

Leurs Majeſtés ont été haranguées en route par le Gouverneur & le corps de ville, par M. Duval, Recteur de l'Univerſité, par le Lieutenant Civil, par l'Abbé de Sainte Ge-

nevieve & enfin fur le pont-neuf par les marchandes d'orange, qui ont eu l'honneur de leur préfenter une corbeille de fruits & une de fleurs.

Rien de plus beau que le coup-d'œil du peuple immenfe qui bordoit les chemins, les quais & les rues. M. le Comte d'Artois, en arrivant à la Muette, s'eft plaint d'avoir le torticolis à force de regarder.

9 *Février* 1779. L'écrit qui paroît concernant la querelle de la Faculté avec la Société Royale, eft appellé *Proceffion*, parce qu'on y paffe en revue les divers membres de la derniere: le vrai titre eft *Dialogue entre Pasquin & Marforio.*

On voit auffi *Lettre d'un Médecin de là Faculté de Paris à un de fes confreres, au fujet de la Société Royale.*

10 *Février.* La Reine, qui n'avoit déterminé le Roi à venir, que dans la pleine confiance de l'accueil le plus flatteur de la part du peuple, qui s'étoit rendue en conféquence à Paris avec la plus grande gaieté, n'ayant entendu que des *vive le Roi & la Reine* foibles & peu fréquens, eft revenue au château de la Muette de fort mauvaife humeur.

On croit, que M. le Noir en aura reçu une réprimande du Miniftre de Paris: il s'eft imaginé que les Parifiens n'avoient pas befoin d'être excités, & il a voulu économifer une fomme d'argent que la police a coutume de diftribuer ces jours-là à ce qu'on appelle des *aboyeurs*, c'eft-à-dire, à de fortes gueules,

qu'on répand dans les divers quartiers & qui mettent les autres en train. Son motif étoit qu'ayant éprouvé dans sa partie un retranchement de fonds, & se voyant privé de secours pécuniaires que lui procuroient les maisons de jeu, il n'avoit rien à sacrifier à ces choses de surrérogation.

11 *Février* 1779. Le nom de l'auteur de la piece des *Muses Rivales*, n'est plus un mystere; M. de la Harpe s'est annoncé pour l'avoir composée. Il a voulu par-là se justifier du reproche d'ingratitude envers son héros, & l'on lui fait aujourd'hui celui d'une adulation basse & outrée, au point de lui accorder au Parnasse le premier rang pour la tragédie, au préjudice de Corneille, dont on ne parle même pas. C'est ce qui a donné lieu à une épitre à ce pere du théâtre, qu'on attribue à M. Dorat. Au reste, la production est médiocre, sans invention, fadasse & dénuée de cette critique, qui, en contrastant avec les louanges, lui auroit donné un piquant nécessaire partout & principalement dans la comédie.

12 *Février*. Les comédiens Italiens, obligés d'user de toutes sortes de ressources pour se soustraire a l'abandon dont ils sont menacés, ont recours à leur ancien répertoire & commencent à jouer les pieces françoises qu'ils avoient perdues de vue depuis longtems, ainsi que le public; ce qui leur donne presque la fraîcheur de la nouveauté: en outre, ils en cherchent & accueillent dans le même genre.

C'eſt ainſi qu'ils viennent d'exécuter mardi 9, *les deux Billets*, petite piece en un acte & en proſe. On la dit de M. de Florian, neveu de M. de Voltaire & auteur connu par quelques romans & autres productions, juſques ici d'un genre très médiocre.

12 *Février* 1779. On annonce *Medée*, tragédie en trois actes de M. Clément, qui doit être jouée inceſſamment.

12 *Février*. On a annoncé à l'Académie des Sciences deux découvertes nouvelles; l'une eſt une ſoie galette, qui peut être filée par des enfans de ſix à ſept ans; & l'autre un nouveau velours, dont elle forme entierement le tiſſu, d'une qualité qui le rend propre à remplacer avec avantage le velours-ſoie, & le damas pour tentures, le velours coton pour habits & le velours poil de chevre ou d'Utrecht pour voitures & pour meubles.

Ces deux fabriques ont lieu à Paris ſous la protection du gouvernement, qui les a regardées comme un moyen de prévenir la mendicité, en procurant aux pauvres un travail facile & fructueux.

On en a exécuté un tapis de parade ou couvre-pied, couleur de roſe, deſtiné à couvrir le berceau de Madame, fille du Roi. C'eſt le fruit du premier travail des enfans pauvres raſſemblés en attelier de charité par les ſoins du Curé de Saint Sulpice.

On doit ces découvertes principalement au Sr. du Perron, des Académies Royales de Rouen & de Caen.

13 *Février.* Le *Dialogue entre Pasquin & Marforio* eſt la ſatyre la plus ſanglante de toutes celles enfantées contre la Société Royale de médecine & ſes membres. La ſcene eſt à Paris, rue du Sépulcre, demeure du Secrétaire Vicq d'Azir, chez qui ſe ſont tenues juſqu'à préſent les aſſemblées, qui vont déſormais avoir lieu au Louvre, où S. M. accorde un logement à la nouvelle compagnie. Le jour eſt le mardi 12 Janvier.

L'auteur ſuppoſe que Pasquin voulant ſe faire Médecin, a recours à la Société; ce qui lui fournit occaſion d'en peindre l'aſſemblée; il déploie dans cette deſcription allégorique beaucoup d'imagination & encore plus de méchanceté: il parle de peintures emblématiques dont la ſalle eſt décorée. Dans une eſt repréſenté un jeune Roi, l'eſpoir & l'amour de ſes ſujets, jettant ſur la médecine un regard plein de bonté: pour répondre à ſes vues, la médecine tend une main ſecourable à l'humanité affligée; le miniſtere la conduit, le dévouement la précede, le déſintéreſſement la ſuit. Du côté oppoſé, on voit des hommes courageux s'expoſer à tous les dangers des épidémies, arracher à la mort ſes victimes, & porter leurs ſoins juſques ſur les animaux qui partagent avec l'homme les travaux de la vie. Dans le fond eſt un rideau, qui cache le ſanctuaire & dont la ſignification eſt le charlatanisme détruit, la ſaine doctrine, les bornes de la médecine reculées. On conçoit aiſément que ce type myſtérieux eſt celui de la Faculté.

Malheureusement tout cela n'étoit qu'illusion: un sage enchanteur, sous la forme d'un vieillard respectable, sur un trône d'ivoire, soutenu par la science & la vertu, foulant aux pieds des léopards enchaînés, la tête brillante d'un rayon de gloire, figurant ce mot *Liberté*, en un mot *Francklin*, lui révele la vérité & fait disparoître ces prestiges.

A ce coup d'œil majestueux en succede un autre, où sous des emblêmes satyriques chacun des membres de la Société Royale est désigné conformément aux anecdotes scandaleuses, vraies ou supposées, de leur vie. Enfin le rideau se leve.

Dans le fond du sanctuaire se trouve une grande *Idole* de bois, couverte d'or & posée sur un piedestal, soutenu par quatre figures allégoriques: l'*ambition*, qui mene à l'artifice; l'*artifice*, qui gagne la faveur; la *faveur*, qui surprend l'autorité; & l'*autorité*, voulant tout écraser. Au pied de l'*Idole* étoit une *cassette* avec cette inscription: *Boëte de médicamens*; mais que la cupidité avoit transformée en tronc, où pleuvoit sans cesse l'or destiné au soulagement des malheureux.

Au devant de l'*Idole* on avoit élevé un autel quarré, avec quatre bas-reliefs pareillement emblématiques. Sur le premier l'*ingratitude*, étoit représentée par des enfans poignardant leur mere, au pied du buste de *Néron*. Sur le deuxieme l'*intrigue*, sous la forme d'un *serpent*. Le troisieme offroit l'*intérêt*, figuré par un *tigre*, qui pressé par la faim déchire & dé-

vore tout indiſcrétement. On avoit gravé ſur le quatrieme la *calomnie*, tenant d'une main une coupe empoiſonnée, dont les bords ſont frottés de miel, & de l'autre un poignard.

Voilà le type de la Société Royale.

A la ſuite de cette deſcription, on fait prononcer au Docteur Vicq d'Azir un diſcours, dont l'objet, après avoir énumeré les efforts heureux de la Société pour faire paſſer la Faculté comme rebelle & *mal-aviſée*, en voulant conſerver ſes droits, pour lui faire interdire, juſqu'à la demande d'obtenir la permiſſion de ſe défendre, pour faire fermer ſes aſſemblées, ſuſpendre ſes décrets, empêcher l'établiſſement de ſon comité de doctrine & d'exhorter ſes confreres, à la perſévérance, à écraſer ſans reſſource leur ennemie & pour y parvenir à faire un ſacrifice au Dieu de la médecine.

L'iſſue n'en eſt point heureuſe; la foudre éclate, l'autel eſt ébranlé, l'idole eſt renverſée. Tous les adorateurs ſont étendus le viſage contre terre, & l'apôtre de la liberté, de ſa baguette magique transforme chaque ſociétaire en une bête analogue à ſon caractere.

Telle eſt cette eſpece d'apocalypſe, où l'on ne ſait pourquoi le Docteur Francklin, comme l'on voit, joue le principal rôle; peut-être parce qu'il eſt Médecin & Républicain.

14 *Février* 1779. La *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris* eſt beaucoup plus modérée que le *Dialogue* : l'auteur eſt une eſpece de

médiateur qui voudroit ménager la chevre & le chou : en conséquence il propose un arrangement pour la réunion des *Facultaires* & des *Sociétaires*, dont le résultat seroit d'amalgamer la Société & la Faculté, de façon que l'une ne s'occuperoit que de la spéculation & l'autre de la pratique : sans cependant qu'il fût interdit aux derniers de se livrer à l'exercice de la médecine, en remplissant les formalités, & aux premiers d'assister aux assemblées de doctrine, lorsqu'ils le jugeroient à propos.

14 *Février* 1779. La fête que devoient donner les coryphées du chant & de la danse du théâtre lyrique au Wauxhall d'hiver, relativement aux deux époux qu'ils ont unis & qu'ils dotent en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine, n'aura pas lieu. Il leur a été défendu de l'exécuter, par la raison pitoyable que ce seroit parodier la cour.

Quoi qu'il en soit, Mlle. Guimard l'a transportée chez elle, où elle a été célébrée mercredi, non sans être troublée par plusieurs incidens. On est venu pendant le repas y signifier une lettre de cachet aux Sieurs d'Auberval & Vestris, pour se rendre en prison au *Fort-l'Evêque*; cette punition est la suite de leur révolte contre le Directeur de Vismes & de leur refus de danser le mardi précédent. Ensuite l'orchestre de l'opéra scandalisé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des sujets participans à la bonne œuvre, a regardé cette exception comme injurieuse & a refusé de con-

tribuer aux plaiſirs de la Terpſicore moderne; enſorte qu'il a fallu avoir recours à des ménetriers étrangers, ce qui a rendu le ſpectacle mesquin & triſte.

15 *Février* 1779. Le bruit court que le Comte d'Olavidès a trouvé le moyen de ſe ſouſtraire à ſa punition, qu'il s'eſt ſauvé de ſa priſon & eſt en France.

16 *Février*. Les ſpectacles forains ſe ſont ſignalés par des pieces compoſées & exécutées en réjouiſſance de l'heureuſe délivrance de la Reine. Le Sr. Nicolet a joué *l'heureux jour & la fête des Lys*; le Sr. Audinot la *gaieté Pariſienne*: enfin les petits comédiens du bois de Boulogne, *le cri du cœur*, opéra comique.

16 *Février*. Une ſociété prétend avoir trouvé dans une partie de la France des Porphyres & des Granits, auſſi beaux que ceux d'Egypte. De ſimples échantillons de deux ou trois eſpeces déterrées en Auvergne & en Provence n'avoient pas paru annoncer des tréſors auſſi riches. Ce ſont aujourd'hui des blocs immenſes, qu'elle a fait à ſes frais enlever, tranſporter, dégroſſir, ſcier, tailler, ſculpter, polir, en un mot mettre en œuvre. Ils ont toutes les qualités des antiques, & il y en a de plus de ſoixante eſpeces; tandis que le nombre de ceux-ci ſe monte tout au plus à cinq ou ſix. On voit des vaſes de formes élégantes, des caſſolettes, des cuvettes, des bijoux de cabinet, des colonnes, des ſupports, des couvre-papiers, des dalles, qui ont juſques à 9 pieds de long & plus.

17 *Février* 1779. La petite comédie des *deux billets* en un acte & en prose, est un chef-d'œuvre dans son genre pour la simplicité de l'intrigue, pour les ressources dont l'auteur ingénieux la soutient, pour un intérêt de curiosité continue, qui croît de scene en scene & tourne toujours à la satisfaction du spectateur, jusqu'au dénouement qui la complette.

Cette piece est pleine de gaîté & de comique de situation. Le style en est naturel & le ton proportionné aux personnages, qui ne sont que trois, *Arlequin*, *Scapin* & *Argentine*: le second est un fourbe qui veut duper les deux autres & s'enlace lui-même dans ses pieges; ce qui amene une moralité excellente.

On peut assurer que depuis trente ans il n'a paru aucune nouveauté de cette espece: elle annonce le plus grand talent dans son auteur, si surtout il est aussi jeune qu'on l'assure. Elle est en effet d'un M. de Florian, mais neveu seulement de celui qui avoit épousé une niece de Voltaire & réside encore à Ferney: on dit qu'il n'a que vingt ans.

18 *Février*. Le théâtre lyrique est dans une anarchie, qui ne fait que s'accroître par l'impunité. Mlle. Guimard, offensée que M. de Vismes eût fait arrêter à sa table les danseurs dont on a parlé, lui a déclaré qu'elle ne reparoîtroit pas sur la scene durant le reste de son administration.

Mlle. Rosalie, indignée d'une lettre insérée au *Journal de Paris*, où Mlle. Beaumesnil se

plaint des passe-droits qu'on lui a faits en faveur de sa cadette, a entrepris sur le théâtre le Bailli de la Tour, l'amant de la derniere, comme le Sécrétaire de Mlle. Beaumesnil : le Bailli de la Tour lui a répondu dans les termes méprisans qu'elle s'étoit attirés ; elle menace aussi de ne plus jouer, si l'on ne lui fait des excuses. On sait que M. de Merci-Argentau, Ambassadeur de l'Empereur, soutient la premiere.

On craint toujours que l'opéra ne manque au moment de jouer, par l'humeur de ces Messieurs & de ces Demoiselles.

On doit donner dimanche prochain le *Thésée* de Quinault & de Lully, tel qu'il a été composé en 1675, sans y admettre aucuns accompagnemens ni ornemens nouveaux. L'objet de cette reprise est de mettre & de rapprocher sous les yeux du public les termes les plus éloignés des compositions musicales de notre théâtre.

C'est l'onzieme opéra que M. de Vismes aura remis durant le cours de l'année de son administration, sans y comprendre les *Buffons* : on le repete, jamais il n'y a eu de variété de cette espece à l'opéra.

19 *Février* 1779. *Les pommes. Vers à Madame la Comtesse de P.*

Le ciel pour enchanter les hommes
Vous a fait présent de six pommes :
Sur votre visage il a mis
Deux petites pommes d'Apis,

D'un bel incarnat empourprées
Et que Nature a colorées.
Les soucoupes & les cryſtaux
Ne portent pas de fruits ſi beaux.
Plus bas une fraîche tablette
En ſupporte deux de renette,
Et l'on trouve encor plus bas
Deux autres qu'on ne nomme pas.
Elles ſont de plus groſſe eſpece
Et n'ont pas moins de gentilleſſe.
Ce ſont deux pommes de rambour
Qu'on cueille au jardin de l'Amour.
Voilà trois paires de jumelles
Qui font tourner bien des cervelles.
Eve perdit le genre humain
N'ayant qu'une pomme à la main;
Mais notre appétiſſante mere
En laiſſoit voir deux ſur ſon ſein,
Comme vous auriez pu le faire,
Et l'attrait des fruits de Cythere
Dont l'aſpect le mettoit en train,
Fit ſuccomber notre bon pere.
Satan, dont l'eſprit eſt malin,
Entroit auſſi dans le myſtere.
Formés, comme Adam, de manger
Nous avons grande impatience,
Quand on nous donne la licence
D'entrer au jardin potager,
Dont vous portez la reſſemblance.
Vive la pomme & les pommiers!
Leur aſpect ſeul nous ravigote:
L'on doit baiſer les deux premiers,
Avec les ſeconds l'on pelotte,
Et pour uſer des deux derniers
Heureux qui peut les mettre en compotte!

Cette piece, qu'on ſe communique avec empreſſement, prouve & la dépravation du goût & celle des mœurs, car il n'y a que la groſſiéreté des poliçonneries dont elle eſt pleine, qui puiſſe la faire lire.

20 *Février* 1779. La *Médée* de M. Clément, jouée aujourd'hui, eſt dénuée de tout le fatras magique, de tout le romanesque dont elle a été étayée juſques à préſent: elle eſt traitée abſolument dans ſa ſimplicité antique. Il n'y a que trois acteurs, on pourroit dire même deux. Malheureuſement ce ſujet trop uni n'a trouvé dans ſon auteur les reſſources de génie qu'il lui auroit fallu, cette profonde connoiſſance du cœur humain néceſſaire pour en tirer parti, ſurtout cette chaleur, cette énergie de pinceau propre à rendre le caractere de l'héroïsme. Le premier acte a paru aſſez bien fait; mais les deux autres, longs, ennuyeux, froids & ſans aucune action.

21 *Février*. La Reine eſt enfin venue à l'opéra vendredi avec *Madame* & la Comteſſe d'Artois. Les mutins de ce théâtre ont daigné rompre leur ferment pour ce jour-là & la Dlle. Guimard a danſé. Il y avoit dans le parterre deux cabales; l'une pour la huer & l'autre pour l'applaudir. On ne peut aſſurer quelle l'a emporté, tant le public s'eſt trouvé partagé; ce qui décide cependant contre cette danſeuſe, c'eſt que S. M. qui a des bontés pour elle & l'encourage volontiers de ſon ſuffrage, n'a point battu des mains: on a jugé qu'inſtrui-

te par le Sr. Compain, son valet de chambre & le croupier du Sr. de Vismes, elle a voulu par cette punition méritée punir l'actrice.

Du reste, la Reine a été dédommagée personnellement de la froideur apparente des Parisiens le jour de son entrée & a été accueillie de la maniere la plus flatteuse.

22 *Février* 1779. La loge maçonique des neuf sœurs, toujours active à célébrer les événemens patriotiques, doit donner le 9 Mars prochain au cirque royal, boulevard du mont parnasse, une fête en réjouissance de l'heureuse délivrance de la Reine.

On sent qu'une pareille fête ne peut s'exécuter sans le concours des Graces, ainsi ce sera une *Loge d'adoption*, c'est-à-dire, où les femmes seront admises & en feront le principal ornement.

C'est toujours le frere abbé Cordier de St. Firmin, brûlant d'un zele dévorant pour la gloire de la maçonnerie, qui est l'inventeur, le promoteur & l'ordonnateur de la fête.

22 *Février*. La Société royale de médecine, comblée de plus en plus des faveurs du gouvernement, comme pour la dédommager de tous les libelles répandus contre elle, vient d'obtenir de S. M. la faveur de tenir ses séances au Louvre, pavillon de l'Infante. Elle va célébrer son installation par une séance publique, annoncée pour demain 23 Février.

23 *Février*. Entre les morceaux lus à l'assemblée publique de la Société royale de médeci-

ne, tenue aujourd'hui au Louvre, il faut ſurtout diſtinguer l'*Eloge de Linnæus*, premier médecin du Roi de Suede, fameux par ſa nouvelle nomenclature des plantes & le ſyſtême qu'il a introduit dans la ſcience de la botanique.

L'anecdote la plus précieuſe de cet Eloge intéreſſant, c'eſt celle où l'auteur, M. Vicq d'Azir, ſécrétaire de la compagnie, nous apprend que Louis XV pria le Roi de Suede, alors en France, de remettre à Linnæus une quantité de graines rares recueillies par S M. dans ſon jardin des plantes de Trianon & qu'elle conſervoit depuis longtems pour en faire préſent à ce fameux naturaliſte.

M. de Juſſieu a lu auſſi un mémoire à remarquer, ſur une nouvelle eſpece de quinquina dans le royaume de Santa-fé, une des colonies Eſpagnoles de l'Amérique Méridionale. Par les épreuves qui en ont été faites, il réſulte qu'une des deux eſpeces envoyées eſt excellente & a toutes les propriétés du quinquina rouge de l'Oxa, la meilleure de ce médicament. C'eſt d'autant plus heureux, qu'elle devient de plus en plus rare dans le Pérou, & qu'il y aura plus de facilité pour faire venir cette écorce du lieu où elle a été nouvellement découverte.

24 *Février* 1779. Avant qu'on ait pu débarraſſer les priſons de Dinan, qui ſont ſurchargées de priſonniers Anglois, il s'y eſt manifeſté une épidémie très dangereuſe & très

funeſte. Le Docteur Poiſſonnier, inſpecteur général des hôpitaux de la Marine & le Docteur Jeauroi, de la Société Royale de Médecine, penſionné pour les épidémies, ſont partis en toute diligence pour ſe rendre dans cette ville de Bretagne & remédier à ce fléau; il en meurt juſques à 70 & 80 par jour.

25 *Février* 1779. Les Bals ont donné lieu à diverſes aventures, dont les plus remarquables ſont-celles-ci.

A un bal masqué à Verſailles chez la Reine, le Roi profitant de l'incognito a voulu débusquer d'auprès Made. Jules de Polignac le jeune Narbonne, qui lui en contoit. S. M. s'y étant pris brusquement, celui-ci qui la connoiſſoit très bien, avec la liberté du bal lui a refuſé ſa place, en diſant qu'il ne l'accorderoit qu'à l'honnêteté & à la politeſſe; alors le Roi s'y eſt pris autrement. M. de Narbonne a dit qu'il vouloit bien le ſatisfaire, mais à condition qu'il ſe démasqueroit & l'embraſſeroit devant tout le bal: S. M. y a conſenti, s'eſt démasquée & a embraſſé ſon rival, puis s'eſt mis ſur ſes genoux & il a fallu faire danſer cet auguſte poupon, que le berceur trouvoit un peu lourd.

Le mardi gras le Roi étant venu au bal de l'opéra, a trouvé une femme masquée qui l'a ſingulierement amuſé & même intéreſſé au point que l'ayant quitté il a été dans l'inquiétude & a voulu la retrouver. La Reine attentive aux démarches de ſon auguſte époux, a en-

a engagé le Duc de Coigny à donner ordre de sa part à ce masque femelle de sortir du bal, afin d'éviter toute rencontre. Il en résulte une découverte qui met toutes les femmes en l'air, par l'espoir que le cœur du Roi n'est pas inexpugnable.

On ne sauroit nombrer les propos piquans que le Duc de Chartres a remboursés dans ces jours de liberté & de licence, où sous l'incognito se disent bien des vérités. A un bal de l'opéra il faisoit la revue des femmes avec M. de Genlis: le dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par sa figure: le Prince la regarda sous le nez, & dit: „ *ah! c'est une* „ *beauté passée. Monseigneur*", lui replique la Dame piquée: „ *c'est comme votre renommée.*"

26 Février 1779. M. de la Fortelle, auteur des *Fastes militaires*, a répandu depuis peu dans le public: *vie militaire, politique & privée de Mlle. d'Eon.* Cette vie qui, vu le lieu où elle paroît, est nécessairement tronquée, mutilée & peu intéressante, occasionne un procès. On y fait descendre l'héroïne de l'ancienne maison de le Sénechal en Bretagne.

Mrs. Louis Gabriel le Sénechal Carcado, Comte de Carcado-Corentin & Joseph le Sénechal Carcado-Molac, Marquis de Molac, accusent l'écrivain comme coupable d'un mensonge historique, en altérant les faits & les titres même qu'il cite.

En conséquence, par exploit du 13 Février, ils ont fait assigner M. de la Fortelle au Châ-

telet de Paris, pour voir dire qu'il ſera tenu de proûver les faits par lui avancés, ou de ſe rétracter & de leur en faire une réparation authentique.

En outre, ils ont répandu un Mémoire à conſulter & Conſultation ; & ils établiſſent dans l'un, que l'hiſtorien eſt coupable 1°. d'avoir donné une origine fauſſe & ignominieuſe à la maiſon le Sénechal, en la faiſant deſcendre d'Eon de l'Etoile, héréſiarque condamné au concile de Rheims en 1148 : 2°. d'avoir voulu lui imprimer une tache, en avançant, contre toute vérité & vraiſemblance, qu'elle a changé ſon nom & altéré ſes armes en 1148 : 3°. d'avoir altéré lui-même & falſifié le titre de la fondation de l'abbaye de Bonrepos, par l'addition d'un mot eſſentiel.

Dans l'autre, en date du 17 Février, ſignée Martineau & Target, on trouve les prétentions des demandeurs très juſtes & l'on reproche à l'auteur de n'avoir pas fait atteſter la généalogie, qu'il cite, de la Nobleſſe Bretonne, plutôt que de celle de Bourgogne & de Champagne.

26 *Février* 1779. La réception de M. Ducis à l'Académie Françoiſe, eſt enfin fixée au jeudi 4 Mars.

On a parlé d'un buſte de M. de Voltaire fait par M. Houdon. Ce buſte, qu'on a déjà vu à l'Académie Françoiſe le jour de St. Louis, a été auſſi placé dans le foyer de la comédie le jeudi 18 de ce mois. La loge des neuf

sœurs en a reçu un pareil de ce fameux artiste; enfin il a envoyé ce buste à tous les membres de l'Académie Françoise: cette compagnie, en lui faisant ses remercimens par son Secrétaire, a arrêté qu'il auroit désormais son entrée à toutes les séances publiques, & deux billets à distribuer à sa volonté; elle lui a de plus fait don d'une bourse de 100 jettons & d'un exemplaire de son Dictionnaire. Plusieurs académiciens lui ont aussi envoyé leurs ouvrages, comme une marque de leur estime & de leur reconnoissance.

26 *Février* 1779. La premiere représentation de *Thésée* a eu lieu mardi 22 de ce mois. M. de Vismes n'a pas tenu tout-à-fait parole. L'ouverture & presque tous les airs de danse ne sont pas de Lully: on a peu changé au récitatif & à tout ce qui tient à la scene; cependant l'accompagnement du monologue de *Médée*, a été refait par le Sr. Grenier, Directeur de l'Académie Royale de musique. Il a été applaudi des amateurs du moderne, qui ont sifflé les troisieme & quatrieme actes. Les partisans de l'antique ne sont pas plus contens, ils reprochent au Sr. de Vismes d'avoir toléré qu'on ait altéré l'exécution du récitatif par des trilles, des cadences, des ports de voix, qui gâtent la simplicité noble du chânt de Lully. On aura peine à concilier tant d'intérêts; il faut voir comment iront les représentations suivantes.

27 *Février*. M. le Comte de Maldeté, of-

ficier aux gardes, ayant porté en juſtice une plainte d'uſure contre M. de Gamache, ces deux Meſſieurs ont cru devoir prévenir le jugement des tribunaux & ſe ſont battus lundi dernier : ils ſe ſont bleſſés tous deux, mais le premier l'eſt plus gravement.

M. de Gamache s'eſt préſenté vendredi matin à la porte de la Tournelle, avec tout l'appareil d'un malade & a diſtribué dans cet état à Meſſieurs ſon Mémoire.

28 *Février* 1779. M. de Florian n'a pas 25 ans décidément: il a été page de Mgr. le Duc de Penthievre; il eſt aujourd'hui capitaine de cavalerie dans le régiment de ce Prince. S. A. ne peut s'en paſſer, il eſt aſſidument de ſa cour, & il a fait un bréviaire pour elle. Ce Prince, quoique dévot, ſait que M. de Florian travaille pour le théâtre; il a lu ſes pieces & ne les déſapprouve pas, en ce qu'elles ſont d'une morale excellente.

M. de Florian en a deux autres reçues aux Italiens, l'une intitulée *Arlequin Roi, Dame & Valet*, & un opéra comique, qu'on nomme *les quatre Jumelles*.

28 *Février*. Les arrêts rendus ſur le fait de la Librairie ont excité des réclamations ſans nombre de la part des Libraires & Imprimeurs; ils ont diſcuté leurs droits & prétentions par des requêtes, des repréſentations & des écrits. M. le Camus de Neville a jugé à propos d'y faire répondre par des lettres imprimées, où l'on combat leurs aſſertions & leurs raiſonne-

mens; mais il a aussi employé l'anonyme, ce qui est une voie peu noble & peu ministérielle. Les défenseurs des arrêts ont profité de l'incognito, pour se livrer à des déclamations & mettre dans leurs écrits pour le moins autant d'aigreur que les autres: il vient de paroître une *Lettre à M****, datée du 19 Décembre 1778, qui renouvelle cette guerre assoupie: on y récapitule tout ce qui a été dit & fait à ce sujet; mais le ton ironique & plus que critique dont on s'est servi, a excité les alarmes, les recherches & les prohibitions du gouvernement; ce qui rend le pamphlet très rare.

1 *Mars* 1779. M. de Vismes, après bien des pour-parlers & des variations du ministere, reste directeur général de l'opéra sous l'inspection de la ville; il la régira pour le compte de ce bureau & son bail est décidemment résilié.

1 *Mars*. Un Américain ex-mousquetaire, prisonnier pour dettes à la Conciergerie, a échappé avant-hier de cette prison par une ruse très ingénieuse, dans laquelle un de ses amis l'a aidé. Cet ami s'est présenté avec un negre prétendu, qui n'étoit autre chose qu'un blanc très barbouillé de noir: quelque tems après il est ressorti avec ce prétendu negre; c'étoit le prisonnier qui, instruit du complot, s'étoit de son côté arrangé de maniere à tromper la vigilance des Argus par une ressemblance difficile à discuter.

1 *Mars*. M. de Richelieu ayant employé tous les moyens possibles, non-seulement

pour empêcher que tous les témoignages favorables à la mémoire de la Préfidente de St. Vincent n'éclataffent, mais encore pour faire prévaloir les bruits calomnieux répandus par fes émiffaires; les parens & amis de la défunte ont trouvé à faire imprimer différentes lettres, qui conftatent la vérité & les ont répandues en profufion. On s'attend qne le Maréchal en demandera la fuppreffion, mais l'éclat eft fait & le public eft inftruit.

1 *Mars* 1779. *Mémoires pour fervir à l'hiftoire du droit public de France en matiere d'impôts, ou recueil de ce qui s'eft paffé de plus intéreffant à la Cour des aides, depuis* 1756 *jufqu'au mois de Janvier* 1775. Tel eft le titre d'un in-4°. très intéreffant, qui embraffe tout le tems où M. de Malesherbes a été Premier Préfident de la Cour des aides.

Comme par la gêne effroyable de l'adminiftration actuelle de la librairie les meilleurs ouvrages font des fiecles à percer, la Cour des aides, pour faire connoître celui-ci, exciter la curiofité des amateurs & fe conformer en même tems à l'ufage des cours, a rendu le 26 Février arrêt, les chambres affemblées, qui le fupprime, comme attentatoire à l'autorité de la cour & au fecret dû à fes délibérations.

2 *Mars* 1779. La lettre de conciliation dont on a parlé, eft du Docteur Barbeu Dubourg, qui à raifon de fon efprit médiateur n'a point

rompu avec les Sociétaires & assiste même fréquemment à leurs assemblées.

3 *Mars* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du bal au Duc de Chartres:

Chartres, au bal par Genlis escorté,
De cent Phrynès, de Paris, de province,
Faisoit la ronde: épris d'une, enchanté,
Genlis s'écrie; il y conduit le Prince,
Qui l'envisage & répond froidement:
„ Beauté passée!" A ces mots enflammée,
„ Oui, Monseigneur, dit-elle vivement,
„ Elle eut l'éclat de votre renommée."

4 *Mars*. Les magistrats indignés de voir M. de Gamache venir braver la justice jusques dans son sanctuaire, en s'y montrant dans tout l'appareil de sa blessure, suite d'un duel caractérisé, exécuté devant témoins & l'entretien de tout Paris, lui ont fait dire de se retirer & le Procureur du Roi du Châtelet a reçu ordre de rendre plainte.

5 *Mars*. On a parlé plusieurs fois de Mlle. Bertin, marchande de modes de la Reine & qui a l'honneur de travailler directement avec S. M. pour tout ce qui concerne cette partie de sa garde-robe: son attelier donne sur la rue St. Honoré. Le jour où la Reine a fait son entrée, elle n'a pas manqué de se mettre sur son balcon à la tête de ses trente ouvrieres: S. M. l'a remarquée en passant & a dit: „ ah! „ voilà Mademoiselle Bertin," & en même

tems lui a fait de la main un ſigne de protection, qui l'a obligée de répondre par une profonde révérence. Le Roi s'eſt levé & lui a applaudi des mains; autre révérence: toute la famille royale en a fait autant, & les courtiſans ſingeant le maître n'ont pas manqué de s'incliner en paſſant devant elle..... Autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée..... Mais cette diſtinction lui donne un relief merveilleux & augmente la conſidération dont elle jouiſſoit déjà.

5 *Mars* 1779. *Relation ou Notice des derniers jours de M. Jean Jaques Rouſſeau, circonſtances de ſa mort, & quels ſont les ouvrages poſthumes qu'on peut attendre de lui: par M. Begue de Preſle, Docteur en Médecine. Avec une addition relative au même ſujet, par J. H. de Magellan, Gentilhomme Portugais, membre de pluſieurs Académies & correſpondant de celle des Sciences.* Tel eſt le long intitulé de ce pamphlet, qui promet beaucoup & tient peu.

6 *Mars*. Il couroit depuis quelques jours un bruit ſourd, que Me. Linguet étoit à Paris: on ajoutoit peu de foi à cette nouvelle; on la regarde comme certaine aujourd'hui, on dit même qu'il va librement chez les miniſtres, qui continuent à l'accueillir à cauſe de la protection éclatante dont le couvrent leurs Majeſtés. On parle de le mettre dans le corps diplomatique, pour lequel on veut lui reconnoître d'étonnantes diſpoſitions développées dans ſon journal. On ne ſauroit ſe perſuader qu'il n'y

eût

eût pas dans tout cela beaucoup de persiflage de la part de ses ennemis.

7 *Mars* 1779. On a parlé plusieurs fois de la prétention élevée par un certain abbé Martin, se disant auteur du *Dictionnaire des trois siecles de la Littérature, &c.* publié sous le nom de l'abbé Sabbathier de Castres. Ses partisans depuis sa mort ont soutenu sa réclamation & enfin ils la mettent en lumiere dans une brochure clandestine intitulée *Problême Littéraire.* On ne connoît encore ce pamphlet que par l'annonce qu'en fait l'adversaire. Il gagne les devants & parle d'une réponse de sa part qui s'imprime. Tout cela ne peut que faire rire le parti philosophique. On sait que, quand on écrivit à M. de Voltaire pour l'instruire du nouvel athlete qui commençoit à se présenter dans la personne de l'abbé Martin, il répondit plaisamment, qu'il savoit bien que parmi ces Messieurs il y en avoit plusieurs de son nom, & sans daigner s'adresser à celui-ci, ne lâcha pas prise contre le premier.

7 *Mars.* On devoit donner hier *Iphigénie* pour la capitation des acteurs. Il faut savoir qu'un tiers du bénéfice de cette représentation extraordinaire est au profit du Directeur. Le Sr. de Vismes, pour témoigner à l'orchestre sa satisfaction de la neutralité qu'il a observée dans ses querelles avec les coryphées du chant & de la danse, lui avoit déclaré qu'il lui abandonnoit sa portion. Ceux-ci furieux ont refusé de jouer & *Iphigénie* n'a point eu lieu.

8 *Mars* 1779. *Pradon* ſe félicitoit autrefois d'avoir eu trois portiers étouffés à ſa tragédie de *Phedre*. M. Ducis pourroit preſqu'en dire autant au ſujet de ſa réception à l'Académie. S'il n'y a eu perſonne d'écraſé, beaucoup de gens ſe ſont plaints de ne pouvoir tenir à la preſſe exceſſive, & ſi l'on n'eût contenu la foule qui s'accroiſſoit ſans interruption, il ſeroit arrivé à coup ſûr quelque malheur. Jamais ſurtout on n'a tant vu de femmes.

Le récipiendaire, plus poëte qu'orateur, dans un diſcours de cinq gros quarts-d'heure de débit aſſez rapide, a prodigué toutes les richeſſes de ſon imagination. Voulant s'élever à la hauteur de ſon ſujet, il s'eſt abſolument perdu dans les nues. Des idées fauſſes, pour être trop outrées, des images gigantesques, plus que grandes, un ſtyle ſuperbe, moins que bouffi; tel eſt le jugement que la raiſon & le goût ont porté de cet Eloge de Voltaire, qui a paru aux gens impartiaux un délire perpétuel, une magnifique extravagance, mais prodigieuſement applaudi de la multitude béante. On peut aſſurer que l'ouvrage ſera déteſtable à la lecture.

M. l'abbé de Radonvilliers, chargé de répondre comme directeur élu par le ſort, en ſa qualité de prêtre, d'ex-jéſuite, de courtiſan, s'eſt trouvé fort embarraſſé; il a commencé par faire ſes réſerves, c'eſt-à-dire par déclarer que forcé au rôle qu'il alloit jouer, à louer le confrere défunt, il n'entendoit point

parler de la foule de ses ouvrages impies, ou licentieux, qu'il condamnoit avec tous les honnêtes gens, mais de la *Henriade*, de ses tragédies, de ses histoires, &c. & qu'il en restoit assez pour fournir matiere au plus brillant éloge. Sa voix basse a empêché d'entendre le reste de son discours, pendant lequel, au surplus, l'assemblée mal disposée a beaucoup hué l'orateur, mais qu'on assure infiniment meilleur, plus sensé, d'un style plus sage, plus académique, en un mot, & surtout d'une longueur moins fatiguante que le précédent.

M. Marmontel a lu ensuite un poëme sur le desir de se survivre; M. d'Alembert a fait une espece de digression, où prenant occasion du buste de Voltaire & de celui de Moliere, placés depuis peu à l'Académie en face l'un de l'autre, il en a fait une sorte d'inauguration. Enfin M. Saurin a lu une élégie & l'on a jugé que le but de tous les trois étoit d'occuper entierement la séance du grand homme qu'on pleuroit, de couvrir à force de fleurs, de lauriers, de trophées accumulés sur sa sa tombe, l'opprobre dont le clergé a voulu le flétrir en lui refusant la sépulture chrétienne.

9 *Mars* 1779. M. de Maurice de Saint Leu, colonel au service de Pologne, un des grands enthousiastes de la secte des économistes, auteur de plusieurs écrits sur cette matiere, qui avoit secondé l'abbé Boudeau dans la régénération des *Ephémerides*, qui s'étoit attiré une querelle avec les compagnies des vivres pour

les avoir injuriées dans un mémoire, s'eſt brûlé la cervelle ces jours derniers ſur les boulevards neufs. Il y avoit à ſa boutonniere une lettre adreſſée à M. le Noir, où il ſe déſignoit, ainſi que le genre de ſa mort, dont il déchargeoit tout autre, & ajoutoit qu'au ſurplus il étoit fort ami du Marquis de Mirabeau, qui donneroit les renſeignemens qu'on deſireroit. Le Marquis de Mirabeau, étourdi d'un tel événement, a déclaré n'en pas ſavoir davantage. On n'a pu, ni par les amis de M. de St. Leu, ni par ſes papiers, découvrir la cauſe de ce ſuicide.

9 *Mars* 1779. L'objet de l'écrit de M. le Begue de Preſle ſur Rouſſeau, eſt, comme celui du premier dont on a parlé cet été à l'occaſion de ce grand homme, de diſſiper les ſoupçons répandus dans le public ſur la cauſe de ſa mort & ſur la maniere dont elle étoit arrivée, ainſi que ſur ſa créance. Mais comme ces deux hiſtoriens, avec l'apparence de la véracité, avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens du héros-philoſophe, mais être ſurvenus peu après, & tenir les faits de ſa femme & autres aſſiſtans, & que cependant ils ſe contrediſent aſſez formellement, cela ne contribue pas à donner beaucoup de confiance en leur récit reſpectif, & les ſceptiques ne peuvent que ſe confirmer dans leurs doutes.

M. le Begue, en niant que Rouſſeau ou ſa femme aient jamais donné, laiſſé prendre ou vendu les fameux *Mémoires* ou *Confeſſions*, con-

vient qu'il en avoit confié une copie à une personne demeurant en pays étranger, dépositaire de ses autres manuscrits; c'en étoit assez pour donner d'inquiétude à cet auteur très soupçonneux & qui, vu les bruits extrêmement accrédités sur l'existence de ces *Mémoires*, pouvoit craindre une infidélité de la part du confident, ou un larcin involontaire qui lui auroit été fait.

La cause que M. le Begue de Presle donne du départ de Rousseau de Paris, est encore assez gauche, assez mal-fondée, puisqu'il convient que ce Philosophe possédoit 1450 livres de rentes constituées. Premier fond assez suffisant pour un ménage aussi médiocre, aussi obscur que celui de Rousseau: d'ailleurs, le supplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aise. Il s'en suit que ce n'est pas la nécessité impérieuse qui l'a chassé de la capitale & qu'il en faut chercher une autre cause, soit dans son inquiétude naturelle, soit dans les alarmes mentionnées ci-dessus, soit dans sa jalousie des honneurs prodigués à Voltaire.

Quoi qu'il en soit, les occupations que se proposoit M. Rousseau à Ermenouville, étoient l'éducation d'un enfant de M. de Girardin, qu'il avoit pris en affection; la recherche des plantes du terrein où il vivoit; la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de *Daphnis* & la *Suite d'Emile.*

Le Docteur convient que Rousseau étoit triste, morose, qu'il redoutoit une vieillesse douloureuse & infirme, que dans les accès de sa mélancolie il voyoit tout en noir & s'exageroit sa situation ; il y a peu de chemin de cet état vaporeux au suicide.

Il finit par certifier que Rousseau ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, qu'il ne faut pas compter sur la *Suite d'Emile*, dont il n'y a que quelques pages, que ses *Confessions* seules sont dans l'état de perfection qu'il desiroit, mais qu'il ne faut pas s'attendre à les voir publier bientôt : consolation grande pour ceux qui redoutoient cette publicité & surtout pour le Sr. Diderot.

M. le Begue confirme que la rumeur répandue que ces Confessions paroissoient avant la mort de l'auteur, étoit une méprise occasionnée par des lettres du même auteur, publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être. N'auroit-il pu arriver que M. Rousseau, avant d'avoir vérifié le fait sur le bruit très accrédité que ses *Confessions* étoient imprimées, eut eu peur, comme on l'a dit ci-dessus, de quelque manque de foi de son ami, ou d'un vol qui lui auroit été fait ; & alors ses terreurs, ses anxiétés, son désir de fuir & de se soustraire aux persécutions, auroient été très fondés.

La lettre du Docteur est datée du 25 Août 1778.

Quant à l'addition de M. de Magellan, ce

n'eſt qu'un bavardage, dont le but eſt plutôt de faire l'éloge du Marquis de Girardin, de ſa femme, de ſa famille & de ſa terre, que de Rouſſeau. La ſeule anecdote intéreſſante qu'on y lit, c'eſt celle-ci: *il m'échappa de dire, je ne ſais à quel propos, que l'homme étoit méchant.* „ Les hommes, oui," repliqua M. Rouſſeau; „ mais l'homme eſt bon ".....

10 *Mars* 1779. Les comédiens Italiens avoient annoncé pour lundi dernier 8 de ce mois, la premiere repréſentation *des deux amis*, comédie nouvelle en trois actes, mêlée d'ariettes. M. de Viſmes s'y eſt oppoſé, & elle n'a pas eu lieu.

10 *Mars*. L'ouvrage intitulé *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du droit public de France en matiere d'impôts*, &c. eſt un gros in-4°. contenant 776 pages. A la tête du recueil eſt un avis de l'éditeur, qui motive ſon projet ſur la néceſſité de faire connoître à la nation ces monumens du zele & des travaux de la cour des aides: il voudroit que les Parlemens en fiſſent autant. A la fin eſt une table alphabétique très utile & très intéreſſante, qui préſente ſous une forme hiſtorique l'analyſe complette des matieres.

La diviſion du recueil embraſſe trente-trois chapitres, dans leſquels ſont principalement renfermés des diſcours prononcés lors des ſéances des Princes & Pairs, des remontrances préſentées au Roi par la cour, enfin des délibérations qu'elle a cru devoir prendre, tant pour le bien public, l'intérêt de l'état & l'hon-

neur de la compagnie, que relativement à des affaires de particuliers, dont l'importance devoit fixer son attention.

L'éditeur ne s'est pas borné à retracer les événemens passés à ces époques; la cour dans son arrêt de suppression lui reproche d'avoir ajouté à la collection des notes qui contiennent des réflexions indiscretes, hasardées, des bruits satyriques, indignes de trouver place à côté de délibérations, dont la sagesse & la circonspection forment le caractere distinctif: elle lui reproche surtout d'avoir fait réimprimer les fameuses Remontrances du 6 Mai 1775, quoique déjà supprimées par l'Arrêt du 29 Avril 1776..... Mais son véritable grief vis-à-vis du public, c'est de n'avoir pas rempli les lacunes considérables & essentielles de la premiere édition & de les avoir laissé imparfaites.

11 *Mars* 1779. Indépendamment des autres motifs qui ont pu déterminer Me. Linguet à venir à Paris, on en connoît aujourd'hui un pécuniaire, assez important & assez certain. Ce turbulent personnage, qui se brouille facilement & promptement avec ses co-intéressés, ses amis, ses protecteurs, ses bienfaiteurs, est à la veille d'avoir un procès avec le Sieur *le Quesne*: il prétend qu'il lui redoit 30,000 livres; & celui-ci assure être en avance. Quoique le négociant soit encore fort réservé sur sa querelle naissante, il en a fait l'aveu à quelques personnes qui l'ont interrogé, d'après des rumeurs qui précedent d'ordinaire les explosions de Me. Linguet.

11 *Mars* 1779. On ne peut gueres ne pas croire d'après la lecture du *problème littéraire*, où l'on agite *quel est l'auteur de l'histoire des trois siecles de Littérature*, que l'abbé Martin n'y ait en effet eu part. On le prouve: 1°. par une pension de 1500 livres, dont le clergé l'a stipendié, pour des services rendus à l'Eglise: 2°. sur les fragmens d'une quantité de lettres de l'abbé Sabbathier à l'abbé Martin, où l'on prouve une correspondance soutenue entre les deux abbés au sujet de cet ouvrage, où même l'abbé Sabbathier joue moins le principal rôle que le second, c'est-à-dire celui d'agent, faisant les achats de livres, les découvertes, les courses, les brouillons soumis à l'examen, à la revision, à la composition de l'autre: 3°. sur le témoignage du moins de l'abbé Martin & surtout de l'abbé Beaudouin, grand-maître du college du Cardinal le Moine, le confident & le soutien du vicaire de St. André des Arts.

Cette querelle paroît avoir été excitée à l'occasion d'une nouvelle édition du livre qui va paroître, dont la sœur du défunt voudroit partager les honoraires, comme une portion de la succession de son frere, & plus encore à l'occasion d'un autre ouvrage manuscrit trouvé dans les papiers de l'abbé Martin, que l'abbé Sabbathier réclame comme sien & que Mlle. Martin veut faire imprimer comme ouvrage & propriété de son frere.

12 *Mars*. Les Mirabeau reviennent sur la scene; le Marquis n'y joue plus le principal

rôle, il n'eſt qu'en ſecond: c'eſt ſon frere le Bailli. C'eſt ce qu'on voit dans un *Mémoire de la Marquiſe de Cabris.* Elle ſe plaint que par un motif ſordide d'intérêt, ſon oncle ait porté la deſtruction dans ſes foyers, en lui faiſant enlever ſon mari par ordre du Roi, & en le faiſant interdire comme fol, quoiqu'il ne ſoit atteint que de cette maladie vaporeuſe, l'appanage commun, dans ce ſiecle, de l'eſprit & même de la philoſophie: elle ſe plaint qu'il lui ait ravi ſa fille de la même maniere, qu'on la tienne captive dans un couvent.

Madame de Cabris eſt fille du Marquis de Mirabeau. Il paroît qu'elle eſt dans les intérêts de ſa mere & que c'eſt par vengeance que ſon pere a laiſſé le Bailli conduire ſa trame indigne.

Le détail des vexations employées contre M. & Madame de Cabris, inſéré au Mémoire, ſuivi d'une Conſultation de Me. de la Croix en date du 3 Décembre 1778, eſt ſi affreux, que cet avocat a cru devoir prendre une précaution prudente, en faiſant inſérer en tête une lettre à ſa cliente, où il ſe déclare connoître *l'Ami des hommes*, & ſans avoir toujours approuvé ſa conduite domeſtique, faire grand cas de ſon zele pour le bien public; il témoigne en conſéquence ſa répugnance à ſe charger de cette affaire; il lui indique une marche à ſuivre, avant de mettre l'affaire en juſtice.

12 *Mars* 1779. Les mutins de l'opéra ſont rentrés dans leur devoir & la premiere repréſentation pour la capitation des acteurs a eu lieu le lundi huit de ce mois.

On assure que M. de Vismes attend de nouveaux bouffons d'Italie pour remplacer ceux-ci : qu'ils seront supérieurs & en état de jouer de grands opéra. Quel redoutable renfort pour le Dieu de l'ennui, qui préside déjà si longuement à ce spectacle !

12 *Mars* 1779. Me. Tronçon du Coudray est un jeune homme, Avocat venu depuis peu de Rheims à Paris, où il compte se fixer. Il a le plus bel organe du monde & un style proportionné. Il a paru pour la premiere fois aux requêtes du palais, il y a environ deux mois; il a gagné sa cause & à la fin le Président lui a dit : *Avocat, la Cour vous exhorte à faire souvent usage du don de la parole, dont la Nature paroît vous avoir doué.*

Il plaide aujourd'hui à la Tournelle dans la cause extrêmement intéressante du jeune *Solar*, cet enfant sourd & muet, trouvé sur un grand chemin. Il défend un particulier décrété & aux fers, accusé d'avoir été l'agent de la mere barbare pour la perdition de son fils infortuné. Il a fini sa cause mardi; on lui reproche de ne savoir pas tirer encore tout le parti qu'il pourroit de son organe, de donner des inflexions fortes, où il en faudroit de douces, & *vice versa.*

C'est M. l'Avocat Général d'Aguesseau qui doit prendre la défense de l'enfant & faire en cette occasion le rôle de son Avocat.

La cause est remise au 22 Avril : on se doute de l'affluence immense qui inonde la Tournelle.

12 *Mars* 1779. Mlle. d'Eon eſt exilée à Tonnerre pour une lettre qu'elle a écrite au Comte de Maurepas, où elle lui déclare s'ennuyer de porter le cotillon & demande la permiſſion de ſervir. On prétend qu'elle y plaiſante d'une façon peu reſpectueuſe pour le Miniſtre;

12 *Mars*. Me. Rugy, Avocat à Arras, a été condamné au ſouverain par le conſeil de cette ville aux galeres à perpétuité, pour un prétendu rapt de ſéduction, & ſa mere à être bannie, &c.

On peut ſe rappeller que Me. Linguet a rendu compte de cette affaire horrible dans un de ſes numéros. Le Roi qui les lit exactement, a été frappé de ce jugement atroce. On étoit en caſſation au conſeil, & ſans aucun moyen tiré de la forme, les parties ont obtenu des lettres de reviſion; mais leur entérinement doit avoir lieu ſuivant la regle au même tribunal: on dit même qu'il eſt déjà décidé que l'affaire ira aux requêtes de l'hôtel.

Pour diſpoſer le public à exciter chez lui cette indignation ſalutaire, ce cri unanime contre un jugement révoltant, on a répandu un Mémoire à conſulter; il eſt de Me. Falour du Vorgier, &, quoique court, on ne peut le lire ſans être attendri juſques aux larmes.

Suit pour la forme une Conſultation du 18 Novembre 1778, ſouſcrite de onze Avocats, dont quelques-uns des plus fameux, abſolument favorable au cas où ſe trouvent les parties.

13 *Mars*. On annonçoit depuis quelque tems

un second Mémoire pour la femme Desrues, par M. de la Dixmerie. Les Magistrats s'opposoient à la publicité; enfin, après avoir été retouché comme ils l'ont voulu, il a paru, mais n'a pu justifier cette accusée: elle a été condamnée *ad omnia citra mortem* & a subi hier son arrêt, c'est-à-dire qu'elle a été fouettée, marquée sur les deux épaules & enfermée à la salpêtriere pour le reste de ses jours.

13 *Mars* 1779. Les fortes inculpations qui résultent de la justification de l'Amiral *Keppel* contre le Comte d'Orvilliers, ont mis ce Général dans le cas de se justifier aussi & l'on parle d'un Mémoire qu'il a envoyé au Roi, fait pour détruire la sensation qu'auroit produite dans l'esprit de S. M. le discours de l'Anglois; mais tant que tout cela se passera à huis clos & que le public ne sera pas instruit, on ne regardera point le Comte d'Orvilliers comme blanchi. Il paroît que cette justification, comme on l'a dit, étant principalement établie sur les variations du Ministre, peu propres à lui faire honneur, il cherche à finisser, à ne point laisser éclairer sa conduite par la nation très prévenue contre lui.

13 *Mars*. La confédération des chanseurs & danseurs de l'opéra mutinés contre l'autorité du Sr. de Vismes, est de treize membres; ils ont tous envoyé leur démission & fait des protestations chez un Notaire, dont on n'a tenu compte; ils ont reçu un ordre supérieur de jouer & ce n'est qu'en vertu de cet ordre

qu'ils ont représenté lundi dernier *Iphigénie*; ils ont délibéré longtems s'ils obtempéreroient: mais cette affaire n'est pas finie.

14 *Mars* 1779. La fête qui devoit avoir lieu à la loge des neuf sœurs, tenue par extraordinaire pour ce jour-là au cirque royal, a été qualifiée de *Loge d'adoption*, à raison de l'autre sexe qui devoit y être.

Après l'introduction des Dames, elle devoit commencer par la réception d'une sœur: ensuite lecture de divers morceaux d'éloquence & de poésie: concert, exécuté par les plus célebres virtuoses, où entr'autres la fameuse Mlle. Todi avoit promis de chanter: banquet, pendant lequel il y auroit eu musique militaire; enfin bal.

Tout étoit disposé en apparence à merveille, les plus jolies femmes & les plus qualifiées de la cour s'y étoient rendues en foule, ainsi que les plus grands seigneurs; mais le peu d'ordre a fait dégénérer cette assemblée en une cohue, où l'on n'a jamais pu obtenir le silence nécessaire pour les orateurs, les poëtes, les musiciens.

Enfin un incident a augmenté le trouble. La récipiendaire étoit Mlle. Rolly, niece du fermier général de ce nom: elle n'avoit point fait part de son projet à son oncle & à sa tante, qui n'avoient pas même voulu la mener à cette fête, trop prophane, suivant eux, pour une jeune personne: elle s'y étoit glissée avec une Dame du complot. Quelle surprise pour

M. & Madame Rolly, de voir leur niece au milieu des franc-maçons! ils vouloient l'arracher de-là, porter une plainte en justice; mais on leur a fait entendre que cet éclat feroit un plus mauvais effet que le reste & leur indignation n'a pas eu de suite.

On a attribué le désordre au peu de tête de l'agent général, l'abbé Cordier de St. Firmin.

14 *Mars* 1779. Mlle. Duplant ayant écrit à M. Amelot pour lui demander sa retraite, l'a obtenue, mais sans pension; ce qui lui a fourni l'occasion d'écrire une seconde lettre plus vive, qui n'a pas produit un meilleur effet: il y a eu ordre à tous les autres démettans de continuer leur service pendant un an, après lequel tems S. M. leur fera intimer ses ordres.

15 *Mars*. On peut se rappeller une généalogie fort circonstanciée des Dubarry, qui se trouve dans les *Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarry*. Cet ouvrage, graces à la célébrité de l'héroïne, a pénétré jusques dans les villages & chez les plus petits commis de la ferme. Il en a résulté un éveil, dont ont profité les fermiers généraux: on a saisi la premiere occasion de les inquiéter & le procès s'est élevé contre le grand Dubarry, connu sous le surnom de *Roué*, pour des droits de franc-fief au sujet de l'héritage de son fils tué en Angleterre; héritage qu'il est venu recueillir à Paris. L'affaire a été portée à la Cour des aides, où il a été obligé de produire ses titres; il est violemment menacé d'être déchu de son rang

usurpé dans l'ordre de la noblesse & renvoyé dans celui des vilains.

15 *Mars* 1779. Le Colonel de St. Leu étoit fort lié avec une Madame le Blanc, femme de l'auteur de ce nom, poëte de la secte des économistes. Cette Madame le Blanc est déjà renommée pour plusieurs hommes qui, amoureux d'elle, se sont brûlés la cervelle pour se soustraire à ses rigueurs; on veut avoir découvert que le colonel soit une nouvelle victime de cette virtuose, qu'on sait cependant n'être rien moins que cruelle envers tout le monde.

15 *Mars*. La *Lettre à M****, c'est-à-dire à M. Camus de Neville, Maître des requêtes & directeur de la librairie, dévéloppe encore d'une façon plus étendue & plus lumineuse les grands principes établis dans les écrits précédens en faveur des auteurs & des libraires.

Les procès fréquens & dispendieux occasionnés entre les libraires & les auteurs par le nouveau code de ce magistrat, sont le motif qui fait prendre la plume à l'écrivain.

Son but est de démontrer, 1o. que l'arrêt sur la durée des privileges & sur la propriété littéraire n'est ni un jugement, ni une loi.

2o. Que la propriété littéraire est aussi incommutable en la personne des auteurs ou de leurs cessionnaires, que les propriétés des terres, maisons, rentes, &c.

3o. Que le réglement de M. de Neville est non-seulément illégal, mais injuste & contraire au droit naturel & civil.

4°. Que les objets qui ont déterminé ce réglement, ne portent que sur des préjugés futiles, ou ne sont point remplis ; qu'il ne procure aucun des effets attendus.

Indépendamment des moyens victorieux dont l'auteur presse partout le Magistrat, ce qui pique davantage celui-ci, ce sont des comparaisons humiliantes dont il se sert, tirées fréquemment des propriétés des chefs de manufactures, entre lesquels il choisit toujours avec affectation M. Camus, pere du Maître des requêtes, marchand de draps à Louviers ; c'est ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, d'une méchanceté désolante.

15 *Mars* 1779. M. de Caumartin, prévôt des marchands, a mandé jeudi dernier tous les coryphées du chant & de la danse de l'opéra ; il leur a signifié les ordres du Roi relativement au passé ; leur a annoncé le renvoi de Mlle. Duplant, même sans la pension de 1500 livres, qu'on accorde aux sujets, qui ont quinze ans de service & qu'elle étoit dans le cas d'obtenir, puisqu'elle en a 18 ; mais punition méritée par ses écarts & son insolence contre son chef : il a déclaré au Sr. d'Auberval, qu'il étoit également chassé sans retraite, avec injonction de continuer à danser jusques à pâques, & défenses de fréquenter ensuite le théâtre lyrique, même en payant. Il a motivé la sévérité contre lui, en ce qu'il étoit le chef des mutins & qu'il falloit faire un exemple

sur un illustre. Quant aux autres démettans, il leur a laissé entrevoir la disposition du Ministre à user d'indulgence envers eux, si pendant l'année prochaine de leur service ils se comportoient convenablement; en ajoutant que S. M. leur feroit alors connoître de nouveau ses intentions.

Les mutins rassemblés entre eux ont député au Roi pour demander la grace de leurs camarades honteusement expulsés; on ignore le succès de cette démarche : mais on ne peut se figurer à quel excès de fermentation est portée cette querelle à la ville & à la cour. Les Princes, les Ministres, les Duchesses, tout s'y intéresse & prend parti; il n'est pas permis de rester indifférent.

16 *Mars* 1779. Une anecdote curieuse, amplement discutée dans la Lettre à M. de ***, c'est celle du suffrage de l'Académie françoise donné aux arrêts du Conseil concernant la librairie.

L'auteur apprend comment M. le Garde des sceaux, chancelant dans la résolution de faire exécuter le nouveau réglement de M. Camus de Neville, fut conseillé adroitement par les gens intéressés à son maintien, de consulter cette compagnie; comment M. l'Abbé Arnaud, alors Directeur, n'ayant dans la querelle de la propriété littéraire aucun intérêt personnel, intime ami de M. Suard, étoit gagné; comment il mit la matiere en délibération

& fit nommer Commissaire ce Suard, déja auteur du *Discours impartial*, ouvrage très partial en faveur du Directeur de la librairie.

Il nous révele ensuite les débats des délibérations, il nous peint le Directeur & le beau-frere du Libraire Panckoucke, exaltant en style, en métaphores orientales, la justice, la sagesse, la nécessité du réglement, proclamant M. Camus de Neville restaurateur de la librairie, opinant qu'il falloit adopter le réglement dans tous ses points, & supplier en même tems M. de Miromesnil d'ajouter aux moyens prescrits pour arrêter les contrefactions; la faculté d'informer juridiquement pour découvrir les contrefacteurs.

Plusieurs Académiciens, au contraire, pensoient qu'il falloit profiter de la confiance de M. le Garde des sceaux, pour venir au secours des hommes de lettres & demander surtout la révocation de l'arrêt, qui dépouille les auteurs de la propriété de leurs ouvrages.

C'étoit ce point du réglement que Mrs. Arnaud & Suard étoient chargés de faire approuver; ils entrerent en fureur, & cet avis si sage & si digne de la premiere société littéraire du royaume, fut rejetté, mais empêcha du moins que le contraire ne passât, & l'on s'en tint au dernier chef de leur demande pour empêcher la contrefaction.

Pour le premier avis étoient Mrs. l'abbé

Arnaud; M. Suard, beau-frere du Sr. Panckoucke; la Harpe, ſtipendiaire de Panckoucke pour ſon journal & pour faire l'abrégé de l'hiſtoire des voyages, moyennant une ſomme de 20,000 livres; Gaillard, qui a 1000 livres de penſion ſur la place de Secrétaire de la librairie, qu'il a exercée deux ou trois ans & qu'il n'exerce plus; Saurin, ami de Suard & cenſeur penſionnaire; Thomas, qui n'eſt pas penſionnaire, mais très ſuſceptible de penſion.

Pour l'avis contraire furent Meſſieurs l'Archevêque de Lyon, d'Alembert, Marmontel, de Brequigny, &c.

M. d'Alembert ſurtout ayant parlé fortement pour faire paſſer la ſupplication de la révocation, fût qualifié d'homme affectant le deſpotiſme dans l'Académie.

De tout cela il réſulte, que le rédacteur de l'arrêt du Conſeil en a impoſé au public, en donnant à entendre par la tournure ambiguë de ſon préambule que l'Académie approuvoit le réglement en totalité.

17 *Mars* 1779. La lettre de M. l'Abbé Sabbatier de Caſtres, en réponſe au Problême littéraire, paroît datée de Verſailles le 26 Février: elle eſt adreſſée à un journaliſte. Il convient avoir été longtems lié de l'amitié la plus étroite avec M. l'Abbé Martin, auquel on voudroit attribuer les meilleurs morceaux des *Trois ſiecles*; mais il nie l'avoir eu pour coopérateur: il donne des raiſons aſſez ſatisfai-

antes & réclame avec chaleur le manuſcrit trouvé dans les papiers du défunt. Cette brochure mérite qu'on y revienne.

18 *Mars* 1779. La premiere & unique repréſentation des *deux amis* ou *le faux vieillard*, a paru auſſi ennuyeuſe à la ville qu'à la cour, où cette piece avoit déja été jouée, & le public s'eſt confirmé de plus en plus dans la très mauvaiſe opinion qu'il a des talens du Sr. du Roſoy. Le ſujet tout-à-fait romaneſque fourniroit matiere à pluſieurs tragédies, il eſt triſte & noir, ſans intérêt : c'eſt un galimathias, où perſonne n'a rien compris. La muſique même, qu'on dit être tirée des plus célebres compoſiteurs d'Italie, n'a produit aucun effet ; ſans doute, parce qu'elle n'eſt preſque jamais analogue à la ſituation. Le Sieur de Viſmes avoit grand tort de la revendiquer & de craindre que cet opéra-comique ne fît tort à ſes bouffons. Il a été fréquemment hué, de façon à ôter à l'auteur toute envie de le reproduire.

19 *Mars*. La découverte précieuſe des granites, jaſpes, ſerpentines & porphyres, faite depuis quelque tems en France, eſt de 1768 : elle a eu lieu dans ce chemin hardi tracé au pays des Voſges, pour communiquer de l'Alſace à la Lorraine & coupé dans des montagnes de granite. Le particulier qui en apporta des morceaux, les fit travailler par le Sr. Guillemin, ſculpteur marbrier ; ils réuſſi-

rent parfaitement, ils prirent ſous ſes mains un poli ferme & brillant, dû à la fineſſe de leur pâte, à leur tiſſu bien moins poreux que celui des granites connus d'Italie.

En 1771 ce particulier, avec un ouvrier de Paris, fit conſtruire ſur les lieux une machine à débiter des tranches. En 1775 il forma un autre établiſſement plus conſidérable en Lorraine. C'eſt dans un de ces laboratoires qu'ont été exécutés les bénitiers placés en 1777 à *Notre Dame*.

19 *Mars* 1779. Il paroît qne le Comte de Malderée a tellement établi ſon accuſation d'uſure contre le Comte de Gamaches, que celui-ci & ſa femme, convaincus d'une négociation myſtérieuſe & repréhenſible, viennent, dit-on, d'être décrétés de priſe de corps par la Tournelle.

Quant à l'information ordonnée concernant le duel, on ne croit pas qu'elle ait des ſuites & l'on veut qu'il y ait eu ordre de la cour d'en reſter-là. L'exemple de l'infraction à la loi concernant ce délit, donné il y a un an par un Prince du ſang & le frere même du Roi, a été trop public pour qu'il n'y eût pas une grande inconſéquence à pourſuivre les coupables actuels.

Du reſte, il paroît une réponſe du Comte de Malderée au Comte de Gamaches, ſuivie d'une Conſultation du 3 Mars 1779, qui pulvériſe abſolument le Mémoire du premier.

C'eſt Me. la Croix qui eſt le défenſeur de l'accuſateur.

19 *Mars* 1779. Le Sieur l'Ecluſe a déja fait banqueroute avant de pouvoir ouvrir ſon nouveau ſpectacle, dont la ſalle eſt conſtruite, mais non payée.

20 *Mars*. L'affaire du Comte de Malderée contre le Comte de Gamaches, étant une affaire majeure intéreſſant tout Paris, en voici le prononcé exact du mercredi 17 de ce mois: „ le Procureur général reçu appellant du décret d'aſſigné pour être ouï, décerné au Châtelet contre le Comte de Gamaches & plaignant du *fait d'uſure & d'eſcroquerie*: le Comte de Gamaches & ſa femme décrétés de priſe de corps & conſtitués priſonniers ès priſons de la Conciergerie: juſqu'à ce leurs biens ſaiſis & annotés, & les pourſuites en uſure ſuivies juſqu'au jugement définitif par devant M. Nouet, Conſeiller à ce commis."

„ Surſis à faire droit ſur les demandes du Comte de Malderée juſqu'au jugement définitif."

Le Comte & le Comteſſe de Gamaches inſtruits du ſort qui les attendoit, ont pris la fuite. La femme eſt une Dame Jaquemin, veuve du Jouaillier du Roi.

20 *Mars*. La curioſité la plus ſinguliere de la foire cette année, c'eſt ſans contredit le nain-géant: c'eſt un enfant de quatre ans,

qui, conformé aussi heureusement que l'homme le plus vigoureux, outre les plus belles proportions dans le membre viril, en a les diverses facultés, telles que l'érection, l'éjaculation. Son âge, indépendamment de son extrait baptistaire, revêtu de toutes les formalités légales, se désigne par l'articulation de la langue encore embarrassée, par les dents de lait, par la vivacité continue de cet âge; quant à la taille, elle est un peu plus grande qu'aux enfans de quatre ans.

C'est surtout à l'approche d'une femme que sa virilité se manifeste; mais on sent qu'il n'y a que nos virtuoses philosophes qui osent ouvertement se présenter en pareil lieu, dont l'enseigne au surplus a été rédigée exprès pour ne pas effaroucher le beau sexe.

20 *Mars* 1779. M. Sabbatier, dans sa brochure, défie l'auteur, M. l'abbé Beaudouin, 1°. de le convaincre d'avoir jamais écrit à l'abbé Martin, aucune lettre, où il lui rende compte des nouveautés littéraires; aucune, qui puisse donner à entendre qu'il ait fait aucun article des *Trois siecles*; aucune, qu'il ait coopéré à cet ouvrage, autrement que par des conseils & des corrections verbales; &c. 2°. de produire aucun papier signé, ou seulement écrit de sa main, qui contredise ce qu'il avance; 3°. de lui présenter un seul témoin digne de foi, qui démente ces assertions; de prouver qu'aucune lettre dont on cite des morceaux ait été

écrite

écrite à cet abbé.

Il donne la solution de ce qu'il avance, en offrant de prouver, au contraire, que les lettres rapportées sont les brouillons d'une correspondance littéraire, que l'abbé Sabbatier avoit avec un Seigneur de la cour de Turin; que les citations dont on se prévaut, ont été puisées dans des notes faites pour les *Trois siecles*; que d'autres lettres, au contraire, à l'abbé Martin, si elles étoient produites en entier, convaincroient le compilateur de sa mauvaise foi.

En un mot, il réclame le manuscrit, de sa composition, écrit en entier de sa main, confié à l'abbé Martin, mais dont l'abbé Sabbatier a les feuilles originales: manuscrit dont, au surplus, le défunt n'avoit que la moitié & dont il conserve le reste.

Ce manuscrit, sont des *Lettres sur les Philosophes*, au nombre de vingt-trois, trouvées dans les papiers de son ami; elles roulent en grande partie sur des objets qui lui sont personnels; il y réfute en détail les brochures qui ont paru contre lui & son ouvrage & il y parle en son nom & toujours à la premiere personne. Il en donnera pour échantillon une douzaine, qui seront imprimées à la fin du quatrieme volume de la nouvelle édition des *Trois siecles*.

M. l'abbé Sabbatier, d'après la lecture de sa réponse, est pleinement justifié; mais il est

affez vraifemblable, comme il en convient en partie, que les articles faits par l'abbé Martin étoient uniquement ceux de fon reffort, fur les théologiens & les auteurs afcétiques.

21 *Mars* 1779. M. Clément ne s'eft pas trouvé affez complétement hué à la premiere repréfentation de fa *Medée*; fon front d'airain veut braver de nouveau les clameurs du parterre & il a fait annoncer une feconde repréfentation qui aura lieu après pâques. Il eft vrai qu'il aura eu le tems de compofer une nouvelle tragédie.

22 *Mars*. M. Duval, depuis deux ans & demi recteur de l'univerfité, au moment d'être continué a trouvé des oppofitions de la part de certains membres brouillons & d'ailleurs ayant intérêt d'éloigner ce chef trop clair-voyant: comme ils font mal avec le corps, on veut n'avoir égard à leurs fuffrages, & l'affaire eft pendante au Parlement.

22 *Mars*. Mlle. Arnoux, en poffeffion d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, difoit ces jours derniers à M. Amelot à l'occafion des troubles actuels de ce fpectacle & des rigueurs qu'il déploie: „ vous devez favoir, „ Monfeigneur, qu'il eft plus aifé de com„ pofer un Parlement qu'un Opéra." Apoftrophe mortifiante pour ce Miniftre, qui étoit Intendant de Bourgogne lors des troubles de la magiftrature & a concouru à la deftruction & reconftruction du Parlement de Dijon.

Là même disoit ces jours derniers, en parlant de Mlle. Duranci, jouant *Clitemnestre* dans *Iphigénie* & sifflée: ,, *c'est étonnant, car ,, elle a la voix du peuple*". C'est qu'elle a une vilaine voix & le cri un peu poissard.

22 *Mars*. Le *grand orient* est la mere-loge de toutes les loges de franc-maçons de France; elle en a la police & la haute-justice. En conséquence un frere y a dénoncé celle des *neuf sœurs*, à l'occasion de la derniere fête du Cirque & des désordres qui y sont arrivés: il a été décidé que cette loge seroit démolie, le Vénérable, le frere la Lande, interdit pour six mois, tous les freres pour quatre-vingt-un jours & le frere abbé Cordier de St Firmin pour 81 mois. Cette loge ne veut point acquiescer à cet arrêt & menace de faire schisme.

23 *Mars*. L'affaire du jeune Comte de Solar, qui doit se juger bientôt au Palais & commence à être l'entretien de tout Paris, ne pouvant s'éclaircir que par les divers Mémoires des parties, il est essentiel de les recueillir.

Le premier est un de Me. Elie de Beaumont en faveur du Sieur Cazeaux, étudiant en droit en l'université de Toulouse, étiqueté: *Question d'identité d'individu & de suppression d'état du Comte de Solar.*

Sur une procédure civile entamée au Châtelet pour faire restituer l'état à cet enfant, le Lieutenant civil avoit incidemment décrété de prise de corps le Sr. Cazeaux, arrêté à Tou-

loufe le 10 Mai 1778: c'eſt de ce décret que le priſonnier a appellé & c'eſt ſur quoi il doit être prononcé d'abord.

Le Sr. Cazeaux avoit reçu à Toulouſe l'enfant de la Comteſſe de Solar pour le conduire aux eaux: il eſt mort avant d'être rendu à ſa mere, on a prétendu qu'il n'avoit été qu'égaré & perdu, de concert avec cette marâtre, & que l'enfant ſourd & muet retrouvé ſur le chemin de Peronne & tombé par une ſuite d'incidens entre les mains de l'abbé de l'Epée, étoit ce fils du Comte de Solar, auſſi ſourd & muet & réputé mort.

Pour refuter cette cruelle accuſation, Me. Elie de Beaumont avance deux propoſitions victorieuſes, s'il en établiſſoit ſolidement les preuves.

L'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouſe par la Comteſſe de Solar, le 4 Septembre 1773, eſt vraiment mort & enterré à Charlas, le 28 Janvier 1774.

2o. L'enfant trouvé ſur le chemin de Peronne le 1er. Août 1773, & mis à Bicêtre le 2 Décembre 1773, n'eſt ni ne peut être l'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouſe par la Comteſſe Solar le 4 Septembre.

Il eſt ſuperflu d'entrer dans le détail des allégations de ce Mémoire, qui ne peuvent acquérir de poids que par une ſuite de dépoſitions juridiques; mais on doit applaudir à l'éloquence de l'orateur qui, chargé d'un rôle

odieux au premier coup d'œil, en tire un grand parti & au moyen du pathétique distribué à propos concilie à sa partie une sorte d'intérêt du lecteur.

On annonce une réponse contradictoire.

24 *Mars* 1779. La lettre écrite par la Chevaliere d'Eon au Comte de Maurepas, est datée de Versailles le 8 Février. On n'y voit rien de fort répréhensible, cependant beaucoup d'amertume contre la famille de Guerchy; ce qui confirme le bruit accrédité que c'étoit à la recommendation de la Comtesse de Guerchy & pour empêcher son fils devenu grand, d'être obligé de se mesurer avec un homme, qui avoit si cruellement diffamé son pere, qu'elle avoit obtenu qu'en revenant en France cette terrible fille prendroit & porteroit les habits de son sexe.

Aussi M. le Comte de Maurepas, qui aime la gaieté & la plaisanterie, n'auroit-il pas été fort scandalisé de cette épitre, si la Chevaliere d'Eon n'en eût envoyé copie à beaucoup de femmes de la cour, en y joignant une autre lettre circulaire datée du 17 Février, où elle les engage à appuyer pour l'honneur du sexe sa demande au Ministre d'aller guerroyer & au défaut d'autre emploi de servir en qualité de volontaire sur la flotte du Comte d'Orvilliers.

La famille des Guerchy, outrée de la publicité de cette lettre, indirectement injurieuse pour elle, en a porté ses plaintes au Com-

te de Maurepas, qui n'a pu résister à ses sollicitations & a fait signifier à la Dlle. d'Eon un ordre du Roi, du 19 Février, qui l'exile à Tonnerre.

La Dlle. d'Eon a reçu cet ordre dans son lit, à Paris le 2 Mars, & entre plusieurs excuses, en annonçant sa parfaite soumission aux volontés de S. M., prétexte une maladie pour n'y pas obtempérer.

25 *Mars* 1779. M. le Noir a mandé hier M. Desolmes, Vénérable de la loge de Thalie, qui devoit aujourd'hui donner une fête, pareille à celle de la loge des neuf sœurs & tenir une loge d'adoption; il lui a déclaré que M. le Comte de Maurepas venoit de lui écrire, pour lui donner ordre de la part du Roi d'empêcher cette assemblée & de mettre 50 hommes de garde à la porte de la loge, qui empêchât les invités d'y entrer. Il a fondé cette défense sur les désordres & indécences arrivés à la loge des neuf sœurs, dont S. M. avoit été instruite.

Les Franc-maçons sont furieux & craignent que le gouvernement ne les prenne en détestation.

26 *Mars*. On parle beaucoup d'une comédie bourgeoise, qui s'éleve à la chaussée d'Antin chez Madame la Comtesse de Genlis, où cette Dame auteur fait jouer ses pieces par ses filles, qui, quoique très jeunes, déploient déjà les plus jolis talens.

27 *Mars* 1779. La Comteſſe de Genlis étoit déjà connue dans la république des lettres par un théâtre compoſé de pluſieurs comédies en proſe, dont divers journaux ont parlé avec éloge. Celles qu'elle fait exécuter aujourd'hui ſont encore manuſcrites & d'un genre particulier; il n'y a point d'amour & aucun rôle d'homme. On vante ſurtout *la petite curieuſe* en trois actes, où l'on trouve une forte, vive & piquante ſatyre des mœurs de la cour. Les deux filles de Madame de Genlis ont dix & onze ans; elle joue elle-même.

28 *Mars*. On aſſure que Mlle. d'Eon n'ayant point obéi aux ordres du Roi ſous différens prétextes & ſon ſurſis étant expiré, a été enlevée & conduite à la citadelle de Dijon. Traitement violent, qu'on ne peut attribuer qu'à la cruauté de ſes ennemis & à la vengeance des Guerchy.

* 28 *Mars*. La grande affaire du Marquis de Brunoi eſt ſur le point d'être jugée. Il faut ſe rappeller qu'il s'agit d'éplucher les titres de tous ſes créanciers, d'écarter ceux de mauvaiſe foi, ceux qui ont abuſé de la confiance, de la crédulité, de la prodigalité de ce fol original. Le rapport en eſt commencé. Dans les interrogatoires ſubis à la Tournelle, le Sr. Arnould, Notaire, s'eſt vu tellement impliqué, ſans doute, par des témoins, que ſon décret d'ajournement perſonnel a été converti en priſe de corps; qu'il a été dé-

pouillé de ſa robe, interrogé ſur la ſellette & enſuite conduit à la Conciergerie.

Les Magiſtrats occupés de ce grand procès avant-hier & hier, n'ont pu encore le terminer & il eſt renvoyé à demain.

On eſt accablé de Mémoires dans cette affaire, où il y a une foule d'accuſés & tous démaſquent le ſingulier caractere du Marquis, tenant autant à la folie & à la méchanceté, qu'à la fauſſeté & à la mauvaiſe foi.

29 *Mars* 1779. Le ſéjour de Me. Linguet ſe prolonge dans cette capitale & fait ſoupçonner que ce qui n'étoit d'abord donné que comme une plaiſanterie, pourroit bien ſe réaliſer; on veut que le Miniſtere ſonge à tirer parti de ſes talens. On a d'autant mieux lieu de le croire, que ſon journal ſe trouve ſuſpendu. *Monſieur* s'intéreſſe ſurtout à lui.

29 *Mars*. Frere de la Lande, le Vénérable de la loge des neuf ſœurs, & autres officiers, ont demandé à être introduits au grand orient & ſe ſont plaints du jugement illégal rendu contre eux, ſans les avoir entendus; on a eu égard à cette réclamation & il y a eu un ſurſis.

30 *Mars*. On voit à la foire St. Germain chez Nicolet un danſeur de corde, tel qu'il n'en a pas encore paru & que, pour le diſtinguer, on appelle *le petit diable*. Vendredi dernier M. le Comte d'Artois y eſt allé, ainſi que toute ſa cour, & la chambrée a été auſſi

brillante chez cet histrion qu'en aucun beau jour de la comédie françoise.

31 *Mars* 1779. Les plaisans n'ont pas manqué de s'égayer sur la division qui regne aujourd'hui à l'opéra; l'un d'eux a fait une carricature, où il a représenté Mlle. Duplan, assise devant son miroir, retroussée, les jambes écartées, se regardant & se récriant: au bas sont ces paroles: *ô ciel! après vingt ans de service, quel Congé?*

Les calembours sont toujours à la mode, nos beaux esprits y font même des découvertes singulieres. Le grand faiseur, le Marquis de Bievre, soupant l'autre jour avec le peintre Vernet, lui présente un morceau de pain, & lui dit: „Monsieur Vernet, *voilà qui est bien* „ *peint*. (pain) — Cela!" répond le peintre, „ *ce n'est qu'une croûte*. On sait qu'en termes „ de peinture, on appelle un mauvais tableau „ *une croûte*.

Fin du treizieme volume.

00102518

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016